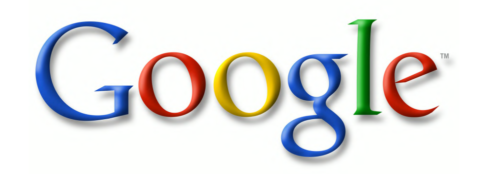
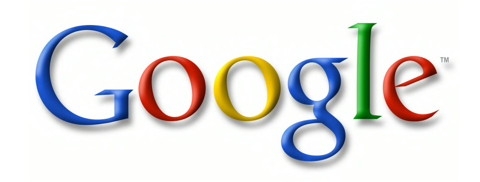
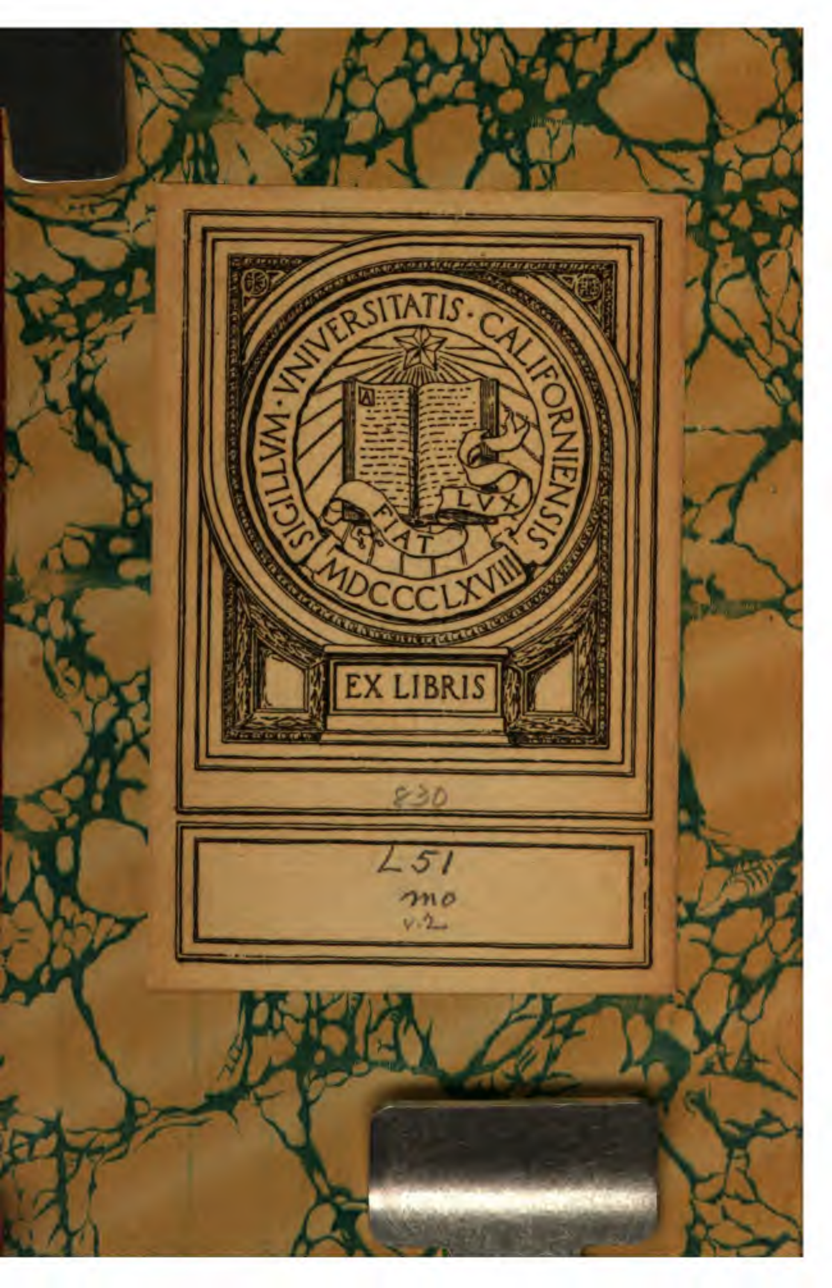
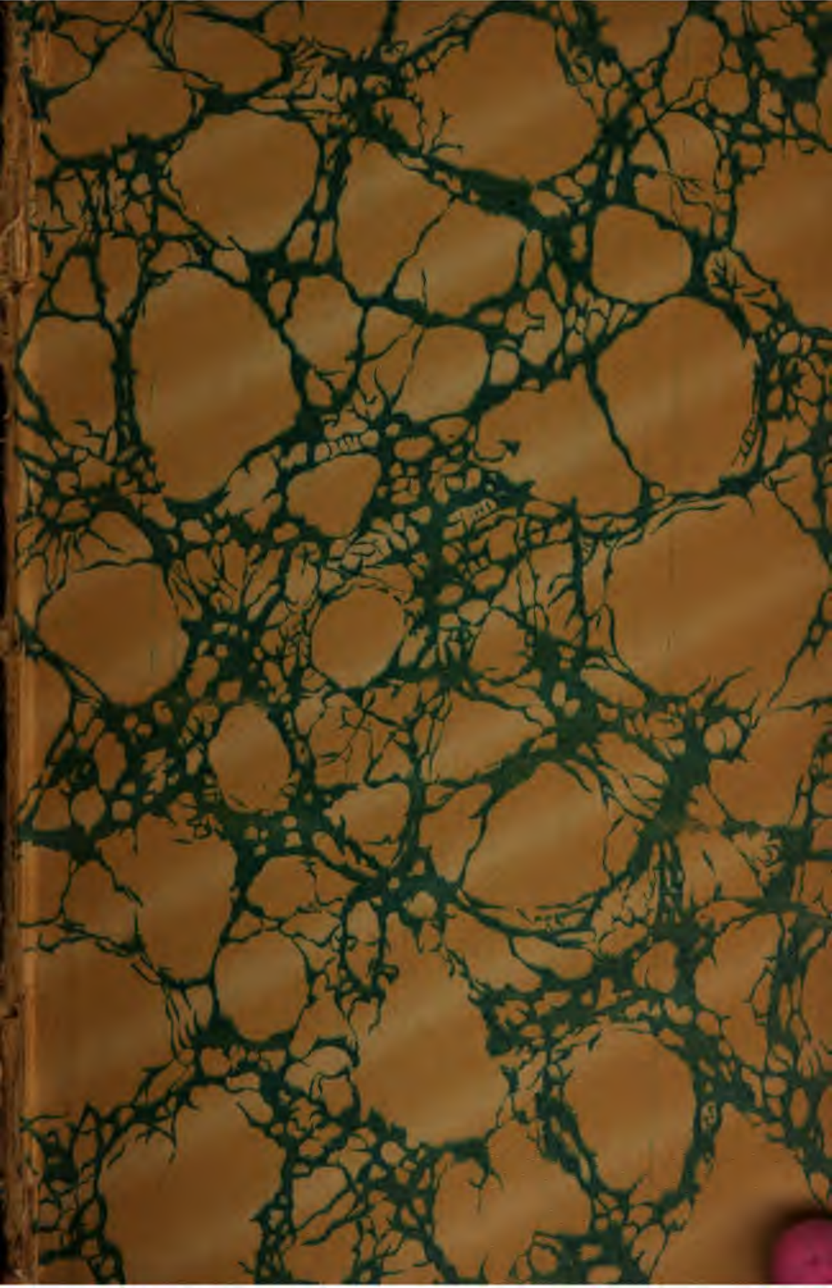







SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS



LE MONDE SLAVE

DEUXIÈME SÉRIE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

Russes et Slaves, études politiques et littéraires. Trois vol. in-16, brochés, chaque volume. 3 fr. 50

1re série : Épuisée.

2e série : Le développement intellectuel de la Russie. — La comédie russe au XVIIIe siècle : Von Vizine. — Les premières années de Catherine II. — Zacharie Stoïanov. — La chaire de littératures slaves. — Un poème de Mickiewicz. — Niemcewicz. — En Bohême, notes de voyage. Un vol.

3e série : Radistchev. — Les Russes en France. — Le Césarevitch en Orient. — L'enseignement du russe. — Adam Mickiewicz. — Mickiewicz et Pouchkine. — La littérature tchèque.

Le Monde slave, études politiques et littéraires. Deux vol. in-16, brochés, chaque volume. 3 fr. 50

1re série : Le monde slave. — Souvenirs d'un slavophile. — Les Slaves du sud et leur littérature. — Agram et les Croates. — Belgrade et les Serbes. — Un évêque slave (Mgr J.-G. Strossmayer). — Le drame moderne en Serbie. — De Paris à Prague. — Le drame moderne en Russie. — Les écrivains anglais et la Russie. — Les origines du panslavisme. — La langue russe et l'expansion des langues vivantes.

2e série : Les Bohémiens à Crécy. — Coup d'œil sur l'histoire de la Pologne. — La Pologne napoléonienne. — Mickiewicz en Suisse. — Alexandre Pouchkine. — Les origines de la Russie. — Les manuscrits slaves. — L'évangéliaire slavon de Reims. — L'art de voyager en Russie.

Histoire de l'Autriche-Hongrie (Collection d'Histoire universelle publiée sous la direction de M. V. Duruy). Un vol. in-16, broché. 5 fr.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 371-1902.

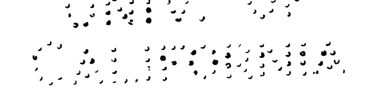
LOUIS LEGER
Membre de l'Institut.

LE MONDE SLAVE

ÉTUDES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE

LES BOHÉMIENS A CRÉCY — COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE LA POLOGNE — LA POLOGNE NAPOLÉONIENNE
MIKCIEWICZ EN SUISSE — ALEXANDRE POUCHKINE
LES ORIGINES DE LA RUSSIE — LES MANUSCRITS SLAVES
L'ÉVANGÉLIAIRE SLAVON DE REIMS
L'ART DE VOYAGER EN RUSSIE



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1902

LE MONDE SLAVE

LES BOHÉMIENS A CRÉCY[1]

Parmi les épisodes de la guerre de Cent ans, l'un des plus célèbres est la mort héroïque du roi Jean de Bohême à la bataille de Crécy. Ce prince est peut-être le seul souverain étranger qui, au cours de notre longue histoire, ait volontairement donné sa vie pour la France. Abandonné naguère dans des épreuves douloureuses par les peuples en lesquels il avait le plus le droit d'espérer, notre pays doit une reconnaissance toute particulière à ce monarque

1. Ce travail a été lu dans la séance publique annuelle des Cinq Académies du vendredi 25 octobre 1901.

aventureux qui, dans un accès de généreuse folie, vint offrir à nos pères une vie dont il ne leur devait pas compte. Si je reviens sur ce glorieux épisode, ce n'est point pour répéter ce que les historiens ont dit avant moi d'après des textes que tout le monde peut consulter, mais pour ajouter quelques nouveaux détails, d'après des documents bohémiens peu connus ou même absolument ignorés jusqu'ici en France.

Lorsque le roi Jean accourut au secours de son allié Philippe VI, il était, au dire de Villani, accompagné d'environ 500 chevaliers[1]. Parmi eux figuraient un certain nombre de Bohémiens, Tchèques ou Allemands. Tous ne tombèrent pas sur le champ de bataille de Crécy; un certain nombre durent retourner dans leur pays et l'écho de leurs récits put arriver à l'oreille des chroniqueurs et du poète dont j'invoque ici le témoignage.

Les historiens bohémiens qui nous entretiennent de la dernière expédition et de la fin tragique du roi Jean, sont des contemporains immédiats, Neplach, François de Prague et Benes de

1. Cette troupe devait être en effet assez considérable; car elle suffit, le 2 août, à repousser les Anglais qui voulurent franchir la Somme à Pont-Remy.

Veitmil. Il faut y ajouter un rimeur anonyme qui nous a laissé un morceau fort important sur la bataille de Crécy. Les Tchèques, notons-le en passant, ont naturalisé dans leur langue le nom latin de ce bourg trop célèbre : *Crisciacus.* Ils l'appellent, d'une forme un peu dure à nos oreilles, Kreščak (Krechtchak).

Le premier historien bohémien dont j'invoquerai le témoignage est le moine Neplach, un Tchèque évidemment. Il appartenait au célèbre monastère bénédictin d'Opatovice, sur l'Elbe à l'est de la Bohême. Il avait étudié à l'Université de Bologne; il devint abbé de son couvent. Il paraît avoir rédigé sa chronique de 1346 à 1365, c'est-à-dire à une époque très voisine du tragique événement qui nous occupe. Il ne lui consacre qu'une mention fort brève[1] :

Année 1346. Jean, roi de Bohême, avec beaucoup de nobles du royaume, à savoir le fils du sire Pierre de Rosnberk (Rosenberg) et le fils du seigneur Henri de Lichtenburk et beaucoup d'autres alla au secours du roi de France contre les Anglais et il fut tué avec les nobles dont les noms suivent....

1. *Fontes rerum bohemicarum*, t. III (Prague, 1882), p. 482. Cette belle publication, éditée aux frais de la fondation Palacky, est malheureusement inconnue en France. Les introductions critiques sont en langue tchèque. La chronique de Neplach a été publiée par les soins de M. Josef Emler.

Ici le manuscrit, dit de Lobkowitz, a laissé deux lignes et demie en blanc. Évidemment l'auteur avait l'intention de combler cette lacune avec des renseignements qui lui faisaient défaut au moment où il écrivait. Il n'en a pas eu l'occasion et loyalement, il a mieux aimé laisser un vide dans son manuscrit, que d'inventer des noms imaginaires. Pour célébrer dignement la mort d'un si grand prince, il écrit son épitaphe en vers léonins :

Anni dum domini transissent mille trecenti
Et quadrageno tum sexto numero pleno
In Ruffi festo mors accidit regi honesto.
Regi modesto condoleas corde molesto.
Licet orbatus, immo tota luce privatus.
Vir talis natus, semper ad bella paratus.

François de Prague est, lui aussi, un contemporain du roi Jean[1]. Vers 1334, il était directeur de l'École du Vyšehrad près de Prague; il avait vécu en Italie; il fut pénitencier de l'archevêque de Prague; il commença à écrire en 1341. Il devait être à Prague lorsque survinrent les premières nouvelles de la bataille où le roi avait péri. Il consacre un chapitre entier à sa mort tragique : *De obitu regis Bohemiæ* :

1. *Fontes rerum bohemicarum*, t. IV (Prague, 1884), p. 443.

En cette année, dit-il, la veille de la fête de saint Rufus, martyr, le roi de Bohême avec le roi de France et son fils Charles, élu roi des Romains, et un grand grand nombre de princes, ducs, magnats, comtes, barons et soldats des diverses parties du monde, partirent pour faire la guerre au roi d'Angleterre.

Ce prince fuit devant eux. François de Prague sait comment les Anglais échappèrent à la poursuite de leurs adversaires en traversant un gué. Il ignore d'ailleurs le nom de la Blanque Taque et tous les noms géographiques de notre pays. Il fait jouer à son souverain le roi de Bohême, un rôle prépondérant dans la bataille.

Le roi de France — je résume — ayant appris que les Anglais avaient passé le gué, voulait rentrer dans ses domaines : mais le roi de Bohême voulut poursuivre l'ennemi. Le roi d'Angleterre s'établit dans des lieux sûrs, entre des bois et des vallées — j'ai visité le champ de bataille de Crécy; sous une forme assez vague, cette description est en somme exacte. — Le roi de France refuse d'engager l'action tant que les Anglais occuperont cette position. Le roi de Bohême insiste, le combat s'engage; le roi Jean et son fils le roi des Romains combattent virilement. Mâis un grand nombre de guerriers ayant été tués à coups de flèches, la plus grande partie des Français tourna le dos et donna à beaucoup d'autres un prétexte de fuir. Les nobles de Bohême voyant la vie de leur roi en danger, l'exhortèrent à se retirer avec eux du combat. Il répondit qu'il ne voulait pas faire ce dommage à sa gloire, et leur ordonna de le conduire là où avait lieu le choc le plus violent, où le combat était le plus acharné, le cliquetis des armes le plus bruyant,

ce à quoi l'un des nobles du royaume de Bohême répondit : « Nous vous mènerons dans un endroit d'où nous ne reviendrons plus, ni vous non plus. »

Le mot est beau dans sa fierté mélancolique. Il fait pendant à celui de Froissart : « Et si bien le servirent, et si avant se boutirent sus les Engles que tous y demourèrent.... »

Les nobles ayant obéi, continue François de Prague, le roi de Bohême, hélas! tomba avec beaucoup de princes, barons et guerriers des diverses parties du monde et fut tué. Son fils, le glorieux Charles, échappa à grand'peine avec quelques chevaliers. Or, comme l'attestent les gens dignes de foi, il était dans le combat en avant de son père et n'échappa point au péril par la fuite ou par quelque autre cause; mais ce fut la grâce de Dieu qui le protégea et le préserva dans sa clémence. Ensuite le roi d'Angleterre, avec ses nobles, pleura affectueusement le roi de Bohême et les autres princes qui avaient succombé dans la lutte et leur fit donner une sépulture honorable.

De son vivant, Jean de Luxembourg n'était guère populaire en Bohême; il résidait peu dans le royaume et cherchait surtout à en tirer de gros revenus. Sa mort héroïque semble avoir réconcilié son peuple avec lui. A l'exemple de Neplach, François de Prague célèbre sa mémoire par une épitaphe poétique en vers enthousiastes.

... Strenuus et justus, mitis, audax atque robustus,
Astutus, sapiens, semper largissime regnans.
Et bene regnavit ac terre pacem procuravit.

L'éloge est un peu exagéré; s'il y eut au monde un souverain pacifique, ce ne fut pas assurément Jean de Luxembourg. Neplach le caractérisait en termes plus justes quand il disait qu'il était toujours *ad bella paratus*. En tout cas, ce n'est pas à nous Français qu'il conviendrait de lui reprocher son goût pour les aventures.

Le chroniqueur Beneš de Weitmil[1] fut, lui aussi, un contemporain de Jean de Luxembourg. On sait peu de chose sur sa vie. Il fut chanoine de Prague et dut rencontrer dans la capitale de la Bohême quelques-uns de ceux qui avaient assisté à la bataille. Tous n'avaient certainement pas péri et le prince héritier Charles, heureusement échappé au danger, avait dû en rallier un certain nombre.

Beneš de Weitmil raconte comment le roi de France, se voyant envahi par les Anglais, envoya des lettres à Luxembourg où se trouvaient le roi Jean et son fils Charles, élu roi des Romains, pour les inviter à venir à son secours avec toutes les troupes qu'ils pourraient réunir. Le roi de Bohême rassembla une grande armée et arriva avec son fils au secours du roi de France. Le roi

1. *Fontes rerum bohemicarum*, t. IV, p. 513.

d'Angleterre, apprenant son arrivée, se retira avec ses gens et s'établit dans un lieu très solide entre des eaux et des forêts, de telle sorte que personne ne pouvait lui faire de mal. La description est un peu de fantaisie. La Maye qui coule au fond de la vallée de Crécy n'est guère qu'un ruisseau sans importance. Le 25 août dernier je l'ai traversée à pied sec, juste en face de la Croix de Bohême. Le roi Jean et son fils, mécontents de voir l'ennemi leur échapper, les poursuivirent malgré les protestations du roi de France. Le maréchal de France (Beneš ignore son nom comme il ignore celui du champ de bataille) et les siens, voyant que les Anglais se préparaient à résister, prirent honteusement la fuite. On rapporta cette nouvelle au roi Jean, on l'engagea à préserver par la fuite sa vie et celle des siens. Il répondit :

« Ne plaise au ciel qu'un roi de Bohême s'enfuie (*Absit ut rex Boemiæ fugeret*), mais conduisez-moi là où le combat est le plus acharné. Que Dieu nous soit en aide; ne craignons rien, veillez seulement sur mon fils. »

C'est presque avec une forme plus noble, plus idéaliste, le langage que Froissart met dans la bouche du roi Jean : « A la journée d'ici je vous prie et vous requiers très spécialement que

vous me meniez si avant que je puisse férir un coup d'épée. »

On le conduisit au lieu de la bataille, continue Benes; et là il fut tué à coups de flèches avec beaucoup de nobles Bohémiens. Les autres nobles le voyant mort, craignant de perdre les deux princes, emmenèrent, malgré sa résistance, son fils qui combattait loin de lui et qui était déjà blessé, et le conduisirent en lieu sûr. Le combat fini, quand le roi d'Angleterre apprit que le roi Jean était mort, il fit rechercher son corps et avec de grands gémissements il lui fit faire de solennelles funérailles, et en le remettant aux siens il dit : « Aujourd'hui est tombée la couronne de la chevalerie, *corona militiæ*. Nul ne fut jamais semblable à ce roi de Bohême. » Or, les soldats, ayant pris le corps du roi, l'emportèrent à Luxembourg et l'ensevelirent au monastère de Sainte-Marie de l'ordre de Saint-Benoît. Son fils Charles, le roi élu, arriva blessé dans cette ville et y recouvra la santé.

Voilà ce que nous apprennent les chroniques latines de Bohême sur la bataille de Crécy et la mort du roi Jean.

J'arrive maintenant au poème tchèque. Il nous fournit de précieuses indications sur quelques-uns des guerriers qui accompagnèrent le roi de Bohême dans l'héroïque mêlée. Ce fragment en vers rimés de huit syllabes nous a été conservé par Lupač dans son *Histoire du roi Charles IV*. Lupač vivait au XVI[e] siècle. Son histoire du roi Charles IV fut éditée à Prague

en 1584 et a été réimprimée dans cette ville en 1848. L'ouvrage est fort rare aujourd'hui. J'ai pu m'en procurer cependant un exemplaire, le seul probablement qui existe actuellement dans notre pays[1].

Lupač a beaucoup lu, il connaît notamment notre Froissart. Comme Villani il évalue le nombre des compagnons du roi Jean à 500. Son récit de la bataille est sagement rédigé. Il n'ignore pas le nom de Crécy. Il connaît les noms de quelques-uns de ceux qui ont succombé : un comte de Blauz (Blois), un comte d'Ulm, un messire Henri dont nous parlerons tout à l'heure, un Jean de Lichtemburk et cinquante chevaliers dont les armes, dit-il, se voient gravées à Luxembourg, ainsi qu'on peut mieux l'entendre d'un vieux récit rimé sur le roi Jean qu'il cite de façon assez gauche. Ce fragment poétique appartient au même type de productions littéraires que la célèbre chronique dite de Dalimil et les morceaux rimés sur le roi Přemysl Ottakar et Zaviš et sur Vilelm de Kounice qui ont été recueillis par les *Fontes rerum bohemicarum* et d'autres fragments cités par Lupač lui-même.

1. Le poème a été publié avec quelques notes dans les *Fontes*, t. III, p. 238-240.

Il s'en distingue par la pureté, je dirais même par l'élégance de la forme. La langue en a été un peu rajeunie par Lupač, mais de l'avis des connaisseurs, notamment de mon savant confrère à l'Académie de Prague, M. Gebauer, il doit être du XIVe siècle. L'auteur est évidemment un noble très versé dans la science des armoiries. Il ne manque pas de relever celles de la plupart de ses héros. Je ne serais pas étonné qu'il eût été témoin oculaire de la bataille ou tout au moins qu'il en eût recueilli le récit de la bouche d'un des nobles Bohémiens qui y figurèrent. Malgré le pédantisme héraldique de certains passages, son récit est animé d'une vie intense. Sa rhétorique est celle d'un homme qui a fait la guerre et dont on peut dire « *eodem animo scripsit quo bellavit* ».

Le fragment met tout d'abord en scène le roi Jean; il s'adresse à l'un de ses gentilshommes :

« Jeune Klinberk, dit le roi aveugle, souviens-toi que tu as eu un vaillant père... toi aussi tu es un hardi chevalier, jeune, bon, un vigoureux compagnon. Je sais que tu ne m'emmèneras pas (du champ de bataille) et je compte que tu me conduiras là où je pourrai essayer mon épée. »

C'est le mot de Froissart : « Je vous prie et vous requiers très spécialement que vous me

meniez si avant que je puisse férir un coup d'épée. » Froissart ignorait à qui il était adressé; le rimeur tchèque le sait, c'est un Klingenberg, descendant d'une famille autrichienne qui avait reçu l'indigénat en Bohême, sous le règne de Vacslav II[1]. Dans son testament rédigé en 1339, le roi Jean désignait Jean de Klingenberg comme l'un de ses exécuteurs testamentaires pour la Bohême[2]. C'est son fils Henri qui figure ici.

Il répondit au roi : « N'aie nul souci : il sera fait comme tu le dis; ton désir s'accomplira; prie pour ton âme, pique des deux. Imagine-toi être au moment où nous nous retrouverons, vieilles connaissances, au jour du dernier jugement.... » Et comme il avait dit il agit. Après lui s'élance messire Henri.

Ce messire Henri ce n'est pas un Bohémien, c'est d'après le commentateur tchèque des *Fontes rerum bohemicarum* le personnage que Froissart appelle le « Moine de Basele », autrement dit de Bazeilles. Cette famille, sans doute pour rappeler son nom, avait mis sur son cimier un moine ou un ermite tenant un chapelet. Il s'agit de notre Bazeilles, près de Sedan, et par

1. Note des *Fontes*, loc. cit., p. 218.
2. Schötter, *Johann Graf von Luxemburg und Kœnig von Boehmen*, t. II, p. 195.

conséquent voisin du Luxembourg. Ce nom se trouve ainsi associé à deux des plus douloureuses journées de notre histoire.

« Avec eux, continue le poète ou plutôt le rimeur, s'élancent maints vaillants compagnons : les ennemis ont grand'peur en voyant les ailes de vautour sous lesquelles ce précieux chevalier pousse son cri de guerre : « Prague ! » Le précieux chevalier, qui porte les ailes de vautour sur son cimier, c'est le roi Jean. Le rimeur anonyme, si son récit est exact, nous révèle son cri de guerre pendant la journée de Crécy : *Prague!* Ce n'est pas seulement le duc de Luxembourg, c'est bien le roi de Bohême qui est en scène ici, et dont notre texte — dont je donnerai ailleurs la traduction complète — raconte complaisamment les exploits. A côté de lui se distingue la Rose rouge, c'est-à-dire la famille bohémienne des Rosenberg, dont un représentant, Henri, tomba sur le champ de bataille de Crécy. La famille de Rosenberg est éteinte depuis longtemps. A côté de cette rose brille la roue d'or, armoirie de ce Klingenberk auquel le roi Jean adresse la parole au début de notre récit. Rosenberk, Klingenberk ce sont là des noms à physionomie allemande. Il ne faut pas oublier qu'en ce temps-là il y avait

une nationalité bohémienne slavo-germanique, comme il y a aujourd'hui une nationalité belge mélangée de Wallons et de Flamands. Voici, d'ailleurs, des noms purement slaves : Valkun de Porešin — le nom a disparu au xve siècle — Ješek le jeune de Rozdalovice. Le texte que j'étudie n'a malheureusement pas été en Bohême l'objet d'un sérieux commentaire; je ne suis pas assez versé dans les mystères de l'art héraldique pour vous dire à quelle famille appartiennent deux frères dont les armoiries comportent deux ailes; j'ignore également qui est un sire Vilem qui se démène sur son rapide destrier. Mais je puis aisément reconnaître comme appartenant à la nationalité tchèque le sire Zaviš de Jimlin, le sire Dalibor de Kozojedy, représentants de familles de petite noblesse depuis longtemps disparues, et les quatre guerriers dont le rimeur nous donne seulement les noms sans faire allusion à leurs familles, à leurs armoiries ou à leur château, Friček, Tyč, Benešek, Lyšek. Je crois pouvoir revendiquer aussi pour la nationalité tchèque le brave sire Kunhart de Pavlovice et son neveu Jean. En revanche, je ne sais à quelle nationalité attribuer un certain Arberker qui « se distingue glorieusement à côté de son

maître ». A côté de ces Bohémiens nous rencontrons un Autrichien, Tegel de Ried, un Tegenburk, dont j'ignore l'origine, un Malvezada dont le nom bizarre reste une énigme pour moi, un Fricendorl, qui, de l'aveu du poète lui-même, est « de la terre autrichienne », enfin un chevalier bavarois qu'il appelle Tusiek : « Tous, sans redouter le dommage de mort, se tiennent auprès de leur seigneur et accomplissent des actions chevaleresques. » A la nation tchèque appartiennent à coup sûr Herman de Milčin et Hron de Vlašim. Ils représentent des familles aujourd'hui absolument éteintes. Enfin, le texte mentionne encore un sire Bolek, dont le père avait naguère péri à la bataille de Moravské Pole ou, comme nous disons, Marchfeld, le 26 août 1278. C'était sans doute, si nous rapprochons les deux dates 1278 et 1346, le doyen des combattants. Il devait avoir au moins soixante-dix ans. Bolek est la forme diminutive du nom Boleslav et semble rattacher celui qui le portait à la nationalité tchèque.

Ainsi ce fragment poétique enchâssé dans la chronique de Lupač nous a conservé les noms d'une vingtaine de combattants bohémiens, autrichiens, bavarois, qui étaient jusqu'ici inconnus

de nos historiens. Il faudra désormais leur faire une place dans un récit complet de la tragique journée.

Je visitais l'autre jour le champ de bataille où ils accomplirent naguère leurs exploits : au bord du chemin qui va de Crécy à Fontaine-sur-Maye s'élève encore aujourd'hui une humble croix monolithe en meulière, d'aspect fort archaïque. On l'appelle la croix de Bohême; elle marque, suivant la tradition, l'endroit où le roi chevaleresque vint s'abattre et rendit son âme à Dieu. Si l'on étudie le plan de la bataille — très facile à reconstituer — elle paraît bien placée à l'endroit où Jean de Bohême, ramené par ses compagnons ou son destrier affolé, a dû expirer entre les lignes anglaises établies sur la hauteur et les lignes françaises déjà débandées dans la vallée de la Maye. Cette croix, fort basse, est conforme à un type très répandu dans le Ponthieu. Brisée naguère à sa base, elle a été restaurée en 1850 par les soins d'un patriote, un médecin de Versailles, M. Boucher, né à Fontaine-sur-Maye. Elle mérite mieux encore. Il n'est pas si commun de voir des rois étrangers mourir pour la France. Je voudrais appeler sur ce vénérable monument l'attention de tous ceux qui se passion-

nent pour nos légendes héroïques. J'aimerais à le voir protégé par un grillage contre les injures des bestiaux ou des malandrins. Je voudrais qu'auprès de cette croix notre reconnaissance — hélas! un peu tardive — élevât un monument plus grandiose, une stèle, une pyramide, une chapelle, et qu'une inscription fît connaître au passant le drame qui s'est joué naguère sur cette terre sacrée et le nom de ces généreux étrangers qui, à la suite de leur roi, sont venus verser leur sang pour notre pays[1].

1. A la suite de cette lecture un Comité s'est formé pour élever un monument au roi Jean de Bohême, sur le champ de bataille de Crécy. Ceux de nos lecteurs qu'intéresse cette œuvre patriotique peuvent adresser leur souscription à l'auteur du présent volume.

COUP D'ŒIL

SUR

L'HISTOIRE DE LA POLOGNE

La Pologne, aujourd'hui partagée entre trois États, la Prusse, l'Autriche-Hongrie et la Russie, a constitué jadis un royaume indépendant qui, à certains moments, a joué un rôle considérable dans les destinées de l'Europe orientale. Cet État dans lequel figuraient diverses nationalités, a été organisé par un peuple slave qui se donna lui-même le nom de Polaci (*Polak* au singulier). Ce nom vient du mot slave *pole*, plaine. Il ne doit pas être confondu avec celui des Polianes dont il est question dans les anciennes chroniques russes, pas plus qu'on ne doit confondre celui des habitants de la Champagne française ou de la Campine belge avec celui de la Campanie italienne. Ces Polonais sont le plus souvent dési-

gnés par leurs voisins russes, hongrois ou turcs sous le nom de Lechs qui paraît avoir un sens analogue. Si l'on jette les yeux sur une carte ethnographique de l'Europe orientale, on constate à première vue que les Polonais proprement dits sont loin d'occuper tout l'espace formé par le territoire de leur ancien État. En Prusse, on trouve des Polonais dans le duché de Poznan (Posen), dans la Prusse orientale et occidentale et dans la Silésie. Ceux de la Prusse orientale et de la Silésie ne faisaient point partie de l'État polonais au moment du premier partage. Ces Polonais sont mêlés à des Allemands qui pénètrent chaque jour de plus en plus nombreux au milieu de l'élément slave primitif. En Autriche, les Polonais occupent en masse compacte la partie occidentale de la Galicie et une partie de la Silésie autrichienne; ils forment des groupes ou des colonies dans la partie orientale de la Galicie et dans la Bukovine. Dans l'empire russe, les Polonais constituent le fond de la population dans l'ancien royaume de Pologne et sur la frontière de quelques gouvernements voisins. Dans les gouvernements de Podolie, Volynie, Kiev, Vilna, Grodno, Minsk, Mogilev, Vitebsk, Kovno, ils forment, au milieu de populations juives,

lithuaniennes, russes (Russes blancs et Petits-Russes), des îlots ethnographiques.

Si l'on superpose la population purement polonaise à l'ensemble des habitants de l'ancien État polonais, on constate que cette population compacte ne couvre pas le quart de l'ancien État polonais, que l'immense majorité de cet État est occupée par des populations de langue et de religion étrangères à la langue et à la religion des Polonais proprement dits. Dans sa trop courte carrière historique, la Pologne n'a pas eu le temps d'assimiler complètement les peuples non polonais et d'arriver à l'unité comme la France, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Italie.

Quel est le nombre total des Polonais? Question très délicate à résoudre : évidemment les statistiques officielles ont plutôt intérêt à diminuer qu'à augmenter ce nombre. Un historien distingué, Korzon, évaluait la population totale de la Pologne en 1776 à 11 millions; mais sur ce chiffre, en défalquant les Israélites, les Allemands et les Russes, il n'y avait guère que la moitié de Polonais (6 millions environ). En 1887, un statisticien, Édouard Czynski, dans un travail très consciencieux, évaluait le nombre total de ses compatriotes à 12 millions. Depuis, un tra-

vail, plus récent, M. Olszewski, estime le nombre des Polonais, dans les pays de l'ancienne république, à 15 millions dont 7 millions dans le royaume, 2 200 000 (en chiffres ronds) dans les provinces dites occidentales, le reste en Allemagne et en Autriche (3 150 000 en Allemagne, 3 400 000 en Autriche). Ce sont les Polonais du royaume, de la Prusse et de l'Autriche qui constituent le véritable noyau de la nationalité polonaise. Si l'on considère le chiffre des Polonais dans l'ancienne Lithuanie, on constate que partout ils constituent la minorité : 23 p. 100 dans le gouvernement de Vilna, 27 p. 100 dans celui de Grodno, 6,71 p. 100 dans celui de Vitebsk, 3,21 p. 100 dans celui de Kovno. On constate aussi que certains éléments, qui naguère étaient considérés comme polonais, se rattachent aujourd'hui à une autre nationalité (lithuanienne ou russe). Ainsi dans les provinces occidentales, dans l'ancienne Lithuanie, les Israélites évoluent dans le sens de la nationalité russe. Au total des Polonais européens, on peut ajouter les nombreux émigrés disséminés en Europe et dans le Nouveau Monde et que l'on évalue à environ 200 000. Les Polonais des provinces dites occidentales (ancienne Lithuanie) invoquaient autrefois sur

les Russes indigènes la supériorité de la fortune et de l'intelligence. Mais les circonstances se sont beaucoup modifiées depuis un demi-siècle. La plupart des fortunes se sont évanouies, et les Russes de la Petite-Russie ou de la Russie blanche se sont élevés à la vie intellectuelle. D'autre part, dans les mariages mixtes entre catholiques et orthodoxes, les enfants doivent, d'après la loi russe, appartenir à la religion orthodoxe. Des familles polonaises par le nom et les traditions religieuses se russifient peu à peu.

Le sol sur lequel se sont accomplies les destinées primitives de la Pologne occupe les bassins de l'Oder (rive droite) et de la Vistule. Sauf au sud-ouest, vers les Karpates, il n'a nulle part de limites naturelles bien déterminées. Les forêts qui le couvraient ont disparu peu à peu. La Pologne, ainsi que son nom l'indique [1], est un pays essentiellement agricole. Ses premiers habitants appartenaient au groupe slave qui occupait tout le nord de l'Europe jusqu'à l'Elbe, et dont une grande partie est aujourd'hui complètement germanisée. Ils vivaient par tribus, isolés, sans organisation politique. Parmi ces tribus, on

1. *Pole*, le champ.

peut citer : les Mazoviens ou Mazurs, vers le milieu du cours de la Vistule; les Chrobates, sur le cours supérieur de la Vistule, du San et du Dniestr avec la ville de Cracovie; les Silésiens, sur le cours supérieur de l'Oder; les Pomoriens ou Pomuréliens, voisins de la mer (*po*, le long de; *more*, mer; un nom analogue subsiste encore dans celui de la Poméranie prussienne); enfin, les Polonais établis sur la Warta, dans une situation centrale, au milieu des autres tribus auxquelles ils ont donné leur nom.

C'est chez ce peuple des Polonais que s'élabore pour la première fois l'idée d'un État polonais. Gniezno (en all. *Gnesen*) en aurait été le premier centre, et un personnage légendaire, Piast, le fondateur. Le premier personnage historique est le duc Mieszko (Mieczyslav? 960-992). Il avait épousé en 965 la princesse Dubravka, fille d'un duc de Bohême, qui le convertit au christianisme, c'est-à-dire au catholicisme romain. La Galicie orientale, un siècle auparavant, avait été touchée par l'apostolat slave de Cyrille et Méthode. Mais la liturgie slave y disparut bientôt devant la liturgie latine venue de Gniezno. Il importe de noter ce détail : le catholicisme romain des Polonais devait être pour eux

une cause de sérieuse infériorité dans leur longue lutte contre les Russes de religion grecque ou orthodoxe. Le fils de Mieszko, *Boleslaw le Vaillant* (992-1025) est à coup sûr le véritable créateur de l'État polonais; il élargit sa frontière jusqu'aux rives de la Baltique, il enlève aux Tchèques la Chrobatie occidentale. En l'an 1000, il reçoit à Gniezno la visite de l'empereur Othon. L'empereur pose sa couronne sur la tête de Boleslaw et le proclame ainsi patrice ou ami de l'empire. Certains historiens ont considéré cet acte comme un couronnement, qui donnait à Boleslaw le titre de roi. Après la mort d'Othon, Boleslaw guerroya pendant de longues années contre les Allemands, contre la Bohême à laquelle il enleva la Moravie; il conquit également la Lusace, et fut le premier souverain polonais qui s'attaqua aux Russes; il poussa jusqu'à Kiev, s'empara des villes du pays de Tchervensk, et se fit couronner roi en 1024; il fonda des évêchés, organisa la hiérarchie catholique, créa des monastères, mit sous les armes de nombreuses milices. Il n'eut point de capitale fixe : on le voit résider tour à tour à Poznan, Cracovie, Plock, Breslau. Il est tour à tour un chef d'armée et un despote patriarcal. Il occupe

dans l'histoire primitive de la Pologne un rôle analogue à celui de notre Charlemagne. Sous ses successeurs directs, la Pologne décline. Elle reprend des forces avec Kazimir le Restaurateur (1040-1058). Boleslaw le Hardi (mort vers 1081) entreprend des expéditions heureuses en Hongrie, en Russie, en Bohême; elles ont un caractère aventureux et peu pratique. Elles font perdre de vue aux Polonais ce qui aurait dû être le véritable programme de leur politique, la conquête, l'assimilation des Slaves, encore païens, de la Baltique et de l'Oder. Si ce programme avait été sérieusement posé et sérieusement exécuté, la Pologne occuperait aujourd'hui dans ces régions la place qu'elle a laissé prendre à la Prusse allemande. Dans un accès de colère, Boleslaw le Hardi eut le malheur de tuer l'évêque de Cracovie, Stanislas; il dut s'enfuir à l'étranger, et le despotisme patriarcal que ses prédécesseurs avaient inauguré fut gravement compromis par cet acte criminel. Son successeur Wladyslaw Herman (1080-1104), laissa le pouvoir aux mains d'une oligarchie civile et religieuse, renonça à prendre le titre de roi, toléra l'établissement de grands domaines correspondant aux anciennes tribus, pourvus d'adminis-

trations spéciales qui tinrent en échec l'autorité du prince, eut auprès de lui un véritable maire du palais dans la personne du voiévode Sieciech, et vit ses propres fils lui discuter le pouvoir.

L'un d'eux, Boleslaw *à la Bouche torse* (1102-1139), réussit à contenir les grands seigneurs terriens, tint en respect l'empire, la Bohême, la Hongrie et la Russie, obligea les princes poméraniens à reconnaître sa suzeraineté et à embrasser le christianisme; malheureusement, le clergé polonais se montra incapable d'aider le prince dans cette entreprise; il fallut faire appel à l'apostolat d'un évêque allemand, Otto de Bamberg. Le commerce prospéra, les arts religieux commencèrent à se développer. Les fils de Boleslaw à la Bouche torse ne surent pas continuer l'œuvre de leur père. La Pologne était loin encore de l'unité; les fils du souverain avaient des apanages qui constituaient de véritables États dans l'État; en partageant le pays entre ses héritiers, Boleslaw à la Bouche torse décida que celui qui posséderait Cracovie serait considéré comme le chef de famille; mais les fils cadets investis, l'un de la Grande Pologne (actuellement Pologne prussienne), les autres de la Cujavie, de la Mazovie, etc., étaient chacun

plus puissants que celui qui avait le maigre privilège du séniorat : l'oligarchie militaire ou ecclésiastique de chacun des petits États pouvait tenir tête à son chef en le menaçant de passer au service du voisin. Des guerres civiles éclatèrent et eurent pour conséquence l'intervention des Allemands. La Grande Pologne (N.-O.), la Petite Pologne (S.-O.) se disputèrent jusqu'à la fin du XIII[e] siècle la prépondérance.

Toutes deux avaient à leur tête des princes de la dynastie des Piasts, branche aînée dans la Grande Pologne, branche cadette dans la Petite. En 1177, la diète (*colloquium*) de Leczyca reconnaît la priorité à la branche cadette représentée par Kazimir dit le Juste (mort en 1194). Ses décisions sont confirmées par le pape Alexandre III. Cependant Mieszko le Vieux (mort en 1202) réunit à un certain moment, sous son autorité, toutes les terres polonaises, sauf la Silésie et la Poméranie. Il représente encore l'idée du pouvoir patriarcal; mais cette idée est de plus en plus menacée par la résistance de l'Église et des seigneurs terriens. Malheureusement, les Polonais de cette époque ne comprennent pas l'intérêt majeur qu'ils ont à porter, à consolider leur domination jusqu'aux rives de l'Oder ou même

de l'Elbe, ils laissent Albert l'Ours organiser chez des Slaves la marche de Brandebourg (1157). Leurs guerres contre les Prussiens païens ont plutôt le caractère de croisades que d'expéditions politiques. Ils s'efforcent de pénétrer dans les pays russes et de les assimiler (pays de Lublin, Podlésie, Russie Rouge) sans soupçonner les difficultés que leur créeront un jour la différence des religions et la formation d'un État moscovite.

Ainsi, dès le XIIIe siècle, la nationalité polonaise représente un organisme qui ne croît pas dans le sens normal et qui cherche d'autres frontières que celles que lui assignent l'ethnographie et la religion.

Cette croissance pénible est encore contrariée d'une part par les chevaliers teutoniques, de l'autre par les invasions mongoles. En 1220, Konrad, duc de Mazovie, établit les chevaliers teutoniques à l'embouchure de la Vistule pour tenir en échec les Prussiens païens; le début du XIIIe siècle voit s'établir dans les pays prussiens des colonies allemandes, Thorn, Chelmno (Culm), Marienwerder, Ebling, Braunsberg, Heilsberg qui tiendront en échec l'expansion naturelle du peuple polonais vers l'embouchure du fleuve

national. La même fatalité semble peser sur la Silésie. Henri le Barbu (1201-1238) s'allie par mariage aux Hohenstaufen et introduit des colons allemands dans cette province. Grâce à son énergie, elle devient pendant quelques années le centre de gravité du pays polonais; elle fait reconnaître sa primauté par la Petite et la Grande Pologne. Rien n'était aussi désirable que l'union de tous les pays polonais au moment même où les Mongols ou Tatares s'apprêtaient à fondre sur l'Europe. En 1241, ils se jettent sur la Pologne, brûlent Sandomierz, Cracovie, Breslau, culbutent les troupes polonaises à Lignica. Henri le Pieux, prince de Silésie, périt dans cette bataille (1241). La Pologne lutta bravement et sauva peut-être l'Europe d'une terrible invasion. La Silésie ne réussit point, comme on eût pu l'espérer un instant, à grouper autour d'elle les terres polonaises. Au contraire, après la mort de Henri le Pieux, elle se divisa elle-même en plusieurs principautés qui se germanisèrent de plus en plus. A dater de la seconde moitié du XIIIe siècle, la Silésie devient étrangère aux destinées du peuple polonais. Elle passe sous la suzeraineté de la Bohême. Cette époque est d'ailleurs pour ce peuple une période de mor-

cellement. On voit se former une infinité de principautés dont la plus importante est celle de Boleslaw le Chaste (Cracovie et Sandomierz). Les divers princes introduisent à l'envi dans leurs domaines des colons allemands. Ces colons jouissent de privilèges considérables; ils sont exemptés des impôts, du service militaire et règlent leurs affaires d'après le droit allemand dit de Magdebourg. Les progrès du commerce et de l'agriculture, de l'exploitation des mines, dus à ces étrangers, devaient être un jour payés chèrement. Ils ont marqué une forte empreinte sur la langue administrative et commerciale de la Pologne, sur la technologie des arts et métiers. On compte aujourd'hui en polonais environ 3 000 mots allemands. Cette période est pour le clergé polonais une époque de renouveau moral; les prêtres renoncent définitivement au mariage, les monastères se multiplient : les saints se rencontrent jusque sur les marches du trône. En 1254, Stanislas est proclamé patron de la Pologne; l'aristocratie militaire s'organise; nul n'est considéré comme chevalier s'il ne possède un domaine terrien; les nobles adoptent des armoiries; il faut une décision du prince pour être admis à porter ces armoiries; à côté des

indigènes attachés à la terre, les nobles prennent sur leurs domaines des colons libres venus d'Allemagne. Le souverain n'est plus considéré comme régnant suivant le droit patriarcal, mais en vertu d'un contrat librement consenti. En 1269, Varsovie est fondée par le prince Konrad.

Vers la fin du XIIIe siècle, les Polonais commencent à comprendre le danger que fait courir à leur pays son morcellement en une foule de principautés sans autorité centrale. Przemyslaw II, prince de la Grande Pologne, est couronné roi en 1295, avec la permission du pape. Il est tué peu de temps après, à l'instigation du margrave de Brandebourg, mais l'idée de la royauté lui survit. Après sa mort, les chevaliers offrent la couronne au roi de Bohême Vacslav (Wenceslas) qui régna jusqu'en 1306 sur tous les pays polonais, sauf sur la Mazovie; il fait gouverner le pays par ses lieutenants ou starostes et lui donne tout ensemble le sentiment de l'unité et de l'obéissance à l'autorité royale. « Qui sait, dit un historien moderne, si sans le gouvernement de Vacslav nous aurions jamais formé une monarchie unitaire? » Au roi de Bohême succéda un prince indigène, Wladyslaw Lokietek ou le

Bref (1306-1333). Il se fit reconnaître par tous les pays polonais, sauf par la Silésie devenue vassale de la Bohême, la Mazovie indépendante et une partie de la Cujavie. Lokietek eut d'ailleurs, dans ses propres domaines, à lutter contre de vigoureuses résistances. Chaque pays prétendait garder ses institutions particulières. En 1319, Lokietek se fit couronner dans la cathédrale de Cracovie. D'abord allié des chevaliers teutoniques, il ne tarda pas à deviner les dangers que leur ambition faisait courir à la Pologne. En 1309, le grand maître établit sa résidence à Marienbourg, menaçant ainsi tout le cours inférieur de la Vistule. Lokietek comprit que c'était l'avant-garde de l'Allemagne qui s'avançait. Il réclama aux chevaliers la Pomérélie, s'allia avec le grand prince de Lithuanie. La lutte fut longue et acharnée. Les chevaliers s'assurèrent l'alliance de la Bohême, ravagèrent la Pologne qui sauva avec peine son indépendance. Les efforts que les Polonais avaient dû faire en commun les préparèrent à l'unité nationale. Le fils de Lokietek, Kazimir le Grand (1333-1370), continua la lutte contre les chevaliers teutoniques; il dut, malgré ses efforts, abandonner définitivement la Silésie à la Bohême et la Pomérélie aux chevaliers.

Refoulée à l'ouest et au nord, la nationalité polonaise chercha des compensations à l'est c'est-à-dire dans les pays russes. Ces pays étaient divisés en diverses principautés, souvent en guerre les unes contre les autres. Kazimir s'empara de la Russie Rouge et la réunit à la couronne de Pologne par une union purement dynastique. Des évêchés catholiques furent fondés dans les pays orthodoxes et préparèrent la polonisation de la province qui, cependant, n'a jamais été complètement effectuée. Désormais la partie supérieure de la Vistule, les bassins du San et du Boug étaient ouverts à l'expansion polonaise. Mieux eût valu — on ne saurait trop le répéter — l'expansion chez les Slaves baltiques. Kazimir s'efforça de faire fleurir le commerce dans ses États, y attira les juifs qui, en vertu de leurs aptitudes naturelles, absorbèrent avec les Allemands le trafic et détournèrent les Polonais de la vie commerciale. L'agriculture et la guerre restèrent l'occupation principale des Slaves, Polonais ou Russes. Il ne se forma pas un tiers état polonais. Le règne de Kazimir le Grand est d'ailleurs pour la Pologne une époque de richesse et de prospérité. On l'appela le roi des paysans. Il fonda en 1364

l'Université de Cracovie, établit des fonctionnaires royaux, réduisit une aristocratie turbulente à l'obéissance. Il ne pouvait chasser les Allemands des villes où ils étaient établis, mais il les obligea à reconnaître la juridiction suprême non plus de Magdebourg, mais d'un tribunal spécial établi à Cracovie. On voit cependant sous son règne apparaître, en 1352, la première *Confédération* (ligue de nobles réunis pour faire échec à l'autorité royale). Il obligea tous ceux qui possédaient la terre, nobles ou ecclésiastiques, à fournir des troupes en cas de guerre et organisa les cadres d'une armée nationale. Il prépara ainsi les succès militaires de la période suivante. La Mazovie reconnut sa suzeraineté, mais il dut confirmer l'abandon de la Silésie. Malheureusement, il mourut sans enfant. Avec lui s'éteignit la ligne directe des Piasts. Il y en avait bien des branches collatérales, mais Kazimir estima qu'aucun de leurs représentants n'était capable de lui succéder, et il désigna pour son héritier Louis de Hongrie (1370-1382) qui fut couronné à Cracovie. Ce prince eut à lutter contre la noblesse qui réussit à lui extorquer de nouveaux privilèges. Après sa mort, le trône resta vacant pendant quatre ans. En 1386, il fut

décerné à Hedwige, deuxième fille de Louis de Hongrie. Sur les instances de la noblesse et du clergé, cette princesse se décida à épouser Jagellon, prince païen de Lithuanie, qui s'engagea à embrasser le christianisme. Il prit au baptême le nom de Wladyslaw et fut reconnu roi. La Pologne catholique espérait ouvrir ainsi de nouveaux territoires au christianisme latin. En effet, les Lithuaniens pur sang embrassèrent sans répugnance le christianisme et se laissèrent plus ou moins poloniser. Mais les Russes, qui constituaient l'immense majorité de la Lithuanie, étaient depuis longtemps convertis au christianisme, ils appartenaient à l'Église orthodoxe. L'évêché catholique établi à Vilna n'eut d'abord pour diocésains que les Lithuaniens proprement dits, convertis au catholicisme. Assurément l'union — purement personnelle — des deux pays était un acte d'habile politique : les Lithuaniens convertis, les chevaliers teutoniques qui avaient prétendu leur imposer le christianisme, perdaient leur raison d'être.

Jagellon s'établit à Cracovie, laissant le gouvernement de la Lithuanie à son parent Vitovt. En 1404, il se fit rendre, par les chevaliers, le pays de Dobrzyn et entreprit contre eux une

guerre qui les obligea à restituer la Samogitie à la Lithuanie (victoire de Grünwald, 1410). En 1413, au congrès de Horodlo, la Pologne et la Lithuanie, ou plutôt les *boiars* lithuaniens et les *pans* [1] polonais, resserrèrent les liens qui les unissaient : il fut décidé que les affaires concernant les deux États seraient décidées dans des diètes communes ; des privilèges furent accordés aux Lithuaniens catholiques. Il n'était nullement question du peuple russe orthodoxe. On décidait en outre qu'après la mort de Jagellon et de Vitovt, les Polonais ne nommeraient pas un roi, ni les Lithuaniens un grand prince, sans l'assentiment de l'autre partie.

L'institution de congrès ou diètes limite l'autorité royale à une époque où il eût été nécessaire qu'elle fût plus solide que jamais. L'oligarchie nobiliaire exploite la petite noblesse et le peuple. Cette oligarchie enfante d'ailleurs des hommes remarquables qui poursuivent avec persévérance l'agrandissement de leurs domaines privés et de la patrie commune.

Le clergé, qui a converti le roi et les Lithuaniens païens et sur lequel on compte pour convertir aussi les orthodoxes, joue un rôle de plus en

1. Boiars, pans, seigneurs.

plus considérable. Ses membres prennent une part fort honorable au concile de Constance (1416). Ils ont à lutter contre les doctrines hussites venues de Bohême et qui ont laissé jusqu'à nos jours des traces en Pologne. Zbygniew Olesnicki, évêque de Cracovie, est l'homme de confiance de Jagellon. On s'efforce d'amener la Lithuanie orthodoxe à l'union avec l'église de Rome; le catholicisme, en attendant, y fait des progrès. Sous Wladyslaw II, successeur de Jagellon, les Tchèques songent à se rapprocher de la Pologne, mais la politique catholique empêche l'union de la Pologne avec un pays hérétique. En 1439, la Lithuanie adhère officiellement à l'union proclamée par le concile de Florence. En 1444, Wladyslaw entreprend une croisade contre les Turcs : il est vaincu et tué à Varna. Kazimir Jagellon lui succède, entre en conflit avec le Richelieu de l'époque, le tout-puissant Olesnicki devenu cardinal, et a fort à faire pour concilier les Polonais avec les Lithuaniens auxquels ils veulent enlever la Volynie et la Podolie. Les deux pays sont unis, mais l'un d'entre eux veut empiéter sur l'autre. Imaginez dans l'Autriche actuelle la Hongrie qui voudrait s'annexer une province de la Cisleithanie. Kazimir Jagellon

(1454-1492) continue la lutte contre les chevaliers porte-glaive; par la paix de Thorn (1466), il acquiert Marienbourg, Elbing, la Warmie et oblige l'Ordre à lui prêter hommage. La Pologne s'est assuré l'embouchure de la Vistule, mais les nouvelles possessions sont étranglées entre la Prusse des Teutoniques et le Brandebourg. Le jour où ces deux tronçons germaniques chercheront à se réunir, les possessions polonaises sur la Vistule inférieure seront gravement menacées. D'autre part, en s'assurant l'embouchure de la Vistule, les Polonais ne songent en aucune façon à constituer une marine de guerre pour la défendre. La Pologne s'augmente encore de diverses acquisitions aux dépens de la Silésie ou de la Mazovie vassale. En 1471, le fils de Kazimir, Wladyslaw, devient roi de Bohême, et un peu plus tard roi de Hongrie. L'union de la Hongrie, de la Bohême et de la Pologne pouvait constituer une triple alliance qui aurait tenu en échec l'empire, le Turc et le Russe, et dominer les trois mers : la Baltique, l'Adriatique et la mer Noire. Elle n'était malheureusement pas destinée à durer. D'autre part, l'état polonais manquait d'organisation sérieuse et de discipline. Il était capable de grands efforts guerriers,

mais il portait en lui des germes de désordre et d'anarchie. Les villes étaient en grande partie allemandes, jouissaient d'immunités considérables, se dérobaient aux charges publiques. En 1491, Kasimir fit décapiter six bourgeois de Cracovie. Si l'on jette les yeux sur une carte de la Pologne en 1492, l'année de la mort de Kazimir le Grand, on constate qu'elle forme un État irrégulier sans autres frontières naturelles que la Baltique au nord et les Karpates au sud Il a pour axe la Vistule et le cours supérieur du Dniestr : à l'Ouest il n'atteint pas le cours de l'Oder qui aurait dû former contre les Allemands la limite naturelle. Il comprend cinq régions : la Prusse polonaise, la Grande Pologne, la Mazovie vassale, la Petite Pologne et la Russie Rouge. Cet état s'appuie à l'Est sur son alliée la Lithuanie, russe de nationalité et de culture première, mais dont l'aristocratie tend à se poloniser. Mais la Lithuanie voit grandir contre elle un autre État purement russe, l'État moscovite, qui détache de sa suzeraineté Pskov, la Sévérie, Novgorod la Grande. D'ailleurs, les deux pays, lithuanien et polonais, n'ont ni la même éducation historique, ni la même religion.

A la mort de Kazimir Jagellon, les deux pays

renoncent à l'union personnelle. La Pologne élit Jean-Albert; les Lithuaniens, Alexandre, quatrième fils de Kasimir. Jean-Albert développe contre les pans ou seigneurs la szlachta (noblesse rurale) aux dépens des paysans et des bourgeois. Les invasions des Tatares resserrent les liens de la Pologne et de la Lithuanie. Sous Alexandre Ier (1501-1506), la noblesse se développe de plus en plus aux dépens de la royauté : le roi est réduit à la condition d'un « doge de Venise ». Il ne peut introduire aucune nouveauté (constitution dite *nihil novi*) sans l'agrément du Sénat et de la szlachta. A côté de la diète centrale, il y a des diètes provinciales ou diétines. Pendant un siècle et demi, la Pologne vivra sur cette constitution anarchique. Les fonctionnaires nommés à vie sont indépendants du souverain. Les règnes de Sigismond Ier (1507-1548) et de Sigismond II-Auguste (1548-1572) constituent une période brillante en apparence, néfaste si l'on va au fond des choses. Le grand maître des chevaliers teutoniques, Albert de Brandebourg, embrasse la Réforme (1525). La Prusse est née. L'Autriche et la Moscovie prennent leur essor. En revanche — faible compensation — la Mazovie est définitivement annexée à la couronne (1526). A dater

de 1569, sa capitale, Varsovie, deviendra la capitale du royaume ou, comme on dit volontiers, de la République. Les paysans sont attachés à la terre; la szlachta veut être maîtresse dans ses domaines et refuse d'obéir au roi. Sigismond Ier essaye en vain d'organiser une armée permanente. En 1555, la szlachta lui refuse obéissance pour une guerre contre la Moldavie. Il n'arrive à organiser ni les finances, ni l'armée, ni l'administration. Sous Sigismond II, la Réforme pénètre en Pologne, elle est combattue par Hosius et par les jésuites qui, introduits en 1562, ne tardent pas à couvrir de leurs écoles la Pologne et la Lithuanie. La Réforme échoue. La royauté ne réussit pas à prendre une position solide entre le Sénat, les diètes et les diétines. En 1569, la Prusse ducale renouvelle son hommage à la diète de Lublin; mais le roi Sigismond a reconnu à l'électeur de Brandebourg un droit de succession sur cette province. On voit quelles seront les conséquences de cette faiblesse. La diète de Lublin (1569) régularise les rapports de la Pologne et de la Lithuanie. Les deux États n'en feront désormais qu'un dans ce mariage politique — quelque peu intéressé de la part des Polonais. La Lithuanie apporte en dot à la

Pologne la Volynie, la Kiovie, la Podlachie. Elle garde d'ailleurs ses fonctionnaires, ses monnaies, son armée. La religion orthodoxe est tolérée, mais on lui donne à entendre qu'elle n'est qu'une religion inférieure, schismatique.

Le régime des deux États est à peu près le dualisme actuel de l'Autriche-Hongrie. Dans les deux pays, l'autorité du roi est insuffisante : dès la seconde moitié du XVI[e] siècle, des esprits clairvoyants (Orzechowski, Critius) poussent des cris d'alarme. Cependant la Livonie s'unit à la Lithuanie et augmente encore la puissance apparente de l'État polono-lithuanien, cet État qui a des milices vaillantes, mais point d'armée et qui n'aura jamais ni marine, ni forteresses [1].

A la mort de Sigismond, la dynastie jagellonne s'éteignit. La diète d'élection convoquée à Varsovie appela au trône Henri de Valois qui accepta et quitta le pays au bout de quelques jours. Il fut le premier d'une longue série de rois étrangers. Le choix de la szlachta se porta sur Étienne Batory, voïévode de Transylvanie, qui régna de 1576 à 1586. Il fut un vaillant chef

1. Voir pour plus de détails les chapitres que j'ai consacrés à cette période dans l'*Histoire générale* de MM. Lavisse et Rambaud.

militaire. Il réduisit Dantzig révolté, s'efforça de discipliner les Cosaques, lutta vigoureusement contre les Moscovites, essaya de réorganiser la justice, mais hélas! ne réussit point à constituer un véritable pouvoir royal. Lui mort, après un long interrègne, on élut Sigismond Vasa (1586-1631). La famille suédoise des Vasa allait donner trois rois à la Pologne. Sigismond entraîna la Pologne dans des guerres inutiles et funestes contre la Suède. Les deux pays s'affaiblirent mutuellement au profit d'un ennemi commun, la Russie. En 1612, pendant la période dite des troubles, il intervint dans les affaires de Russie; il essaya de faire reconnaître comme tsar son fils Wladyslaw, mais les Russes réussirent à repousser une domination étrangère, proclamèrent une dynastie nationale et gardèrent rancune aux Polonais de cette malheureuse intervention. Une expédition glorieuse contre les Turcs (victoire de Khotin ou Chocim, 1620) attesta une fois de plus la bravoure des Polonais, mais n'eut pas de conséquences politiques. Une guerre contre la Suède fut moins heureuse et affaiblit la Pologne sur les rives de la Baltique. En 1618, Sigismond accorda la Prusse ducale comme fief à l'électeur de Brandebourg. A l'intérieur, le

rokosz (insurrection) de Zebrzydowski faillit mettre en péril l'existence même de la royauté. La Pologne devient une sorte d'État confédéré, sans administration centrale, n'ayant pour organe commun qu'un roi paralysé par des diètes, par des fonctionnaires viagers, ou par des *confédérations* organisées dans telle ou telle province. La noblesse du pays lithuanien s'efforçait de se modeler sur celle des pays polonais, embrassait le catholicisme, mais l'ensemble des populations russes restait fidèle au culte national, à la langue slavonne, à l'orthodoxie. Les Polonais pensèrent rattacher les orthodoxes à l'église romaine par l'*union* conclue au synode de Brest-Litovsk et proclamée à Rome le 25 décembre 1595. Malgré cette union, les orthodoxes restèrent fort nombreux; dédaignés ou persécutés, ils durent nécessairement se tourner vers la Moscovie et lui donner des prétextes d'intervention. Sous Wladyslaw IV (1631-1648), la Pologne vit éclater la révolte des Cosaques commandés par Chmielnicki. Son successeur, Jean-Kazimir (1618-1668), ne réussit point à la réprimer. Exaspérés par les exactions des *pans* polonais et des juifs, par le mépris où était tenue leur religion orthodoxe, les Cosaques finirent par reconnaître

l'autorité du tsar moscovite. Ce fut là pour la Pologne une perte considérable. A ce moment, au lieu de fortifier l'autorité royale, les nobles introduisent à la diète le principe funeste du *liberum veto*, en vertu duquel un seul membre pouvait par son vote négatif paralyser la décision de tous ses collègues. D'ailleurs, la diète devait en référer aux diétines. Le roi n'était plus « qu'un monarque en peinture ». Une guerre malheureuse avec la Suède mit la Pologne à deux doigts de sa perte. Le traité de Wehlau (1657) donna au grand électeur la pleine souveraineté de la Prusse, celui d'Oliva (1660) fit perdre la Livonie et l'Esthonie. Jean-Kazimir se sentait impuissant à réformer la république, à améliorer la misérable condition des paysans attestée par les voix éloquentes d'Opalinski, de Skurga, de Starowelski. A la diète de 1661, il fit entendre des paroles prophétiques, qu'il faut citer dans le texte original : *Republica ibit in direptionem gentium : Moschum* (le Moscovite) *unius linguæ et majori parte religionis dominum sequetur Russia et Lithuania, Brandeburgicum vicina Major Polonia et Prussia.... Austriaca domus... a Minori Polonia sibi non deerit.* Prophétie hélas! trop clairvoyante qui, un siècle et

demi après, devait être réalisée. Aucune humiliation n'avait été épargnée à Jean-Kazimir, il dut abandonner au Moscovite Smolensk, Tchernigov, la Severie, l'Ukraine, Kiev. Dégoûté, il abdiqua la couronne et se retira en France. Sous son successeur, Michel Wisnowiecki (1669-1673) et sous Jean Sobieski (1674-1695), la Pologne remporta contre la Turquie de beaux triomphes militaires. L'Europe entière célébra la délivrance de Vienne (1683), mais le profit que la Pologne retira de cette expédition ne fut pas en rapport avec la gloire qu'elle avait rapportée. A l'intérieur, le règne de Sobieski ne fut qu'une série d'humiliations. A sa mort, la couronne est disputée par un prince français, Louis de Conti, et par l'électeur de Saxe, Frédéric-Auguste. C'est ce dernier qui l'emporta (1696). Il eut tout d'abord à soutenir en Lithuanie une guerre contre les Sapieha. Il vit ensuite la Pologne envahie par Charles XII qui entra à Varsovie (1702), à Cracovie et il lui opposa un roi de sa façon, Stanislas Leszczynski. Détrôné par Charles XII, Auguste fut rétabli par les Russes. Désormais l'appui de la Russie allait être invoqué tour à tour par le roi et par les confédérations. Auguste maintient l'ordre à l'aide de ses troupes saxonnes

et des Russes, restreint les pouvoirs des diétines, organise une armée régulière de 18 000 hommes pour la Pologne, 6 000 pour la Lithuanie (1717). C'était bien peu! Ces réformes sont garanties par le tsar. Les poètes continuent à prédire la catastrophe qui s'avance : « A force de rompre les diètes, nous nous romprons nous-mêmes », disait Twardowski » (mort en 1660). « Avec un seul mot, *fiat*, Dieu a créé le monde; avec un seul mot, *veto*, nous perdrons la Pologne » (Kochowski, mort en 1694). « Qu'est-ce que notre pays peut demander au ciel? Il a assez de gloire, d'armes et de pain? Que lui faut-il? Un gouvernement » (Morsztyn, mort en 1701).

Sous le règne du Saxon Auguste III (1733-1763), l'anarchie est à son comble. Les orthodoxes se plaignent d'être persécutés par les catholiques, les paysans d'être opprimés par les *pans*. La noblesse ne songe qu'à exploiter le peuple et affaiblir la royauté. Elle affecte de considérer l'État comme une république, *rzecz pospolita*. Certains magnats, par exemple les Radziwill, ont une armée à eux et sont de véritables potentats. Il n'y a pas de tiers état, les juifs qui occupent la plupart des villes n'ont pas de droits politiques. Il n'y a point d'armée organisée. Le

pays est déchiré par les luttes égoïstes de certaines grandes familles, les Potocki et les Czartoryski. Les luthériens et les orthodoxes, que les historiens appellent du mot vague de *dissidents*, sollicitent la protection de la Prusse et de la Russie. A la mort d'Auguste III, les factions s'adressent, tour à tour, à Marie-Thérèse et à Catherine pour demander leur intervention.

Stanislas-Auguste Poniatowski, l'amant de Catherine II, fut élu en 1763. Il était le candidat de la Russie et de la Prusse. La diète de 1766 ne réussit point à abolir le *liberum veto* qui tuait la république. Des confédérations furent organisées par les orthodoxes, les protestants, les catholiques. A Varsovie, l'ambassadeur de Russie, Repnine, faisait la police de la diète et l'obligeait à voter le libre exercice des cultes dissidents. Une confédération se forma à Bar, en Podolie, pour revendiquer l'indépendance nationale (1768) et la suprématie du catholicisme. Une jacquerie formidable, résultat de toutes les haines sociales et religieuses, éclata en Ukraine. Les Russes intervinrent. Les Polonais étaient braves, mais ils n'avaient ni forteresses ni artillerie. Ils constituaient des bandes armées, mais pas une armée. La France ne leur offrait que des

secours dérisoires. Ils devaient succomber. Les Prussiens, les Autrichiens, les Russes faisaient marcher contre eux des troupes régulières. Frédéric fut le premier à suggérer l'idée de démembrer la Pologne et eut l'habileté de décider Marie-Thérèse à s'y associer. Le premier partage (25 juillet 1772) adjugea, à l'Autriche, le comté de Zips, Wieliczka, la Lodomérie, la Russie Rouge, une partie de la Podolie et de la Volynie (environ 260 000 âmes, sujets polonais et russes); à la Prusse, la Pomérélie, la Varmie, Marienbourg, la Cujavie, c'est-à-dire la Prusse polonaise, moins Dantzig et Thorn (600 000 à 900 000 âmes, sujets allemands et polonais); à la Russie, les pays situés à l'est de la Dvina et du Dniepr (1 600 000 âmes, sujets russes, israélites et pour un faible pour cent, polonais). Ce démembrement était une terrible leçon dont malheureusement on profita peu. La suppression de l'ordre des jésuites amena quelques réformes dans l'enseignement. On rechercha l'alliance de la Prusse (1790) et de la Turquie. On élabora la Constitution dite du 3 mai (1791) qui supprimait les abus séculaires. Elle rendait le trône héréditaire, établissait deux chambres, interdisait le *liberum veto*, les confédérations, donnait au roi

un veto suspensif, un ministère responsable, améliorait la condition des habitants des villes et des paysans. Catherine II affecta d'y voir une œuvre jacobine; à son instigation se forma une confédération réactionnaire, dite de Targovitsa; les Russes, puis les Prussiens pénétrèrent en Pologne et décidèrent un second partage, dont cette fois l'Autriche ne bénéficia point. Il donnait à la Prusse la Grande Pologne avec Poznan (Posen) et Gniezno, Dantzig et Thorn, à la Russie la Lithuanie, en deçà de la Dvina. La diète de Grodno dut ratifier, sous la pression des baïonnettes russes, un acte qu'elle était hors d'état d'empêcher. Un certain nombre de patriotes, à leur tête Kosciuszko, coururent aux armes. Un gouvernement national s'organisa à Varsovie. Après quelques combats heureux, les Polonais furent écrasés à Maciejowice (15 octobre 1794). Varsovie capitula devant Souvarov, après le massacre de Praga.

A la fin de l'année 1795, un nouveau partage fut décidé. La Prusse prit Varsovie et la partie orientale du Palatinat de Cracovie; l'Autriche, Cracovie, Sandomir, Lublin, une partie de la Mazovie; la Russie, tout le reste; elle s'annexa en outre la Courlande. Dans ces trois partages,

la Russie s'annexait des provinces de la langue russe, dans lesquelles les Polonais constituaient la noblesse, c'est-à-dire la minorité; certains historiens polonais ont affecté d'appeler les habitants de ces provinces des Ruthènes et de les distinguer des Moscovites. Cette distinction n'est pas fondée. Les provinces dites ruthènes avaient subi pendant plusieurs siècles l'influence de la civilisation polonaise; les grands seigneurs terriens y étaient Polonais; mais au point de vue linguistique, historique et religieux, le peuple appartenait au groupe russe.

Les considérations précédentes font suffisamment comprendre pourquoi la Pologne était destinée à périr; point d'unité nationale ni d'unité religieuse, point de pouvoir central, des milices vaillantes, point d'armée, ni de marine, ni de places fortes, des paysans opprimés, point de tiers état; dans les villes, une population inerte ou indifférente, des querelles religieuses qui appelaient l'intervention l'étranger, et, pour comble de malheur, point de grands politiques; nul homme de la trempe de Louis XI, de Richelieu, de Frédéric, de Pierre le Grand. De tous les côtés, des voisins habiles et hardis n'ayant, hélas! que de trop beaux prétextes pour inter-

venir dans les affaires intérieures de la république, grâce à l'imprudence d'une aristocratie brave et chevaleresque, mais égoïste et légère. On connaît la configuration géographique de l'ancienne Pologne : on ne connaît même pas le nombre de ses habitants. On suppose qu'il était d'environ 11 millions. La république ne faisait pas de recensement. Si l'on fait aujourd'hui le compte des habitants qui occupent le sol de l'État disparu, on arrive à des chiffres considérables, 35 millions d'âmes au moins, sur lesquels les Polonais sont bien loin d'avoir même une simple majorité. Dans de pareilles conditions, en présence de la résistance de trois grands empires, il faudrait un miracle pour que l'ancienne république pût se reconstituer. Naguère les patriotes comptaient sur des interventions surnaturelles; les événements qui se sont accomplis récemment en Europe ont pour longtemps ajourné la réalisation de leurs espérances.

Au lendemain même du grand désastre, les Polonais ne voulurent pas désespérer. Tandis que les uns allaient expier leur bravoure dans les prisons des vainqueurs, d'autres émigrèrent, allèrent se mettre au service de la France révo-

lutionnaire et de la Porte. Les légions polonaises rendirent de grands services en Italie, à Saint-Domingue, en Allemagne, en Espagne, en Russie. Parmi les chefs les plus illustres au service de la France, il suffit de rappeler les noms de Dombrowski, de Kniazevicz et de Poniatowski; d'autres encore figurent sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Napoléon se servit d'eux avec son égoïsme habituel et leur inspira des espérances qu'il ne devait pas réaliser. En 1806, avec des territoires enlevés à la Prusse, il créa le grand-duché de Varsovie en faveur de son allié le roi de Saxe. Ce grand-duché s'accrut en 1809 de territoires arrachés à l'Autriche et compta jusqu'à 4 millions d'habitants. Il ne devait pas survivre aux traités de 1815. D'autre part, l'empereur Alexandre I s'efforça d'être agréable aux Polonais des provinces lithuaniennes. Il ne songea point à tirer parti des éléments russes qu'elles renfermaient, nomma Alexandre Czartoryski curateur de l'Université polonaise de Vilna, autorisa la fondation d'un lycée polonais à Kremenetz en Volynie. Quand Napoléon, après avoir rompu avec Alexandre, entra en Lithuanie, la petite noblesse l'accueillit avec un enthousiasme dont Mickiewicz a con-

servé le souvenir dans son poème, *Pan Tadeusz*[1]. Certaines familles restèrent fidèles à Alexandre. Les Polonais combattirent bravement en Russie, puis en Allemagne, en France, et enfin à Waterloo. Pendant longtemps, malgré d'amères désillusions, le nom de Napoléon exerça sur eux un prestige irrésistible. En 1843, Mickiewicz prêchait encore au Collège de France le culte de Napoléon divinisé.

Le Congrès de Vienne régla définitivement les destinées des pays qui avaient appartenu à la Pologne. L'Autriche conserva ce qu'elle avait pris au premier passage, c'est-à-dire la Galicie. La Poznanie et l'ancienne Prusse royale avec Thorn et Dantzig, échurent à la Prusse; Cracovie fut déclarée ville libre sous la tutelle des rois copartageants, le reste fut laissé à la Russie; la partie du grand-duché de Varsovie qui lui échut prit le titre de royaume; les Polonais l'appellent la Pologne du Congrès (Kongresowka). L'empereur Alexandre lui donna une constitution, une armée indépendante; le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche prirent l'engagement de respecter la nationalité de leurs sujets polonais.

1. Voir plus loin l'essai sur la Pologne napoléonienne.

Une Pologne constitutionnelle devait nécessairement exciter la jalousie de la Russie autocratique. Alexandre Ier nomma pour son lieutenant le général Zajonczek et confia le commandement de l'armée à son frère le grand-duc Constantin. Le caractère fantasque de ce prince provoqua parmi les officiers des mécontentements, des démissions, des suicides. Novosiltsov, commissaire impérial à Varsovie et à Vilna, prit des mesures odieuses aux Polonais; des étudiants furent emprisonnés, déportés en Russie. Excités par l'exemple de la Grèce, de la Belgique, par la révolution parisienne de 1830, les Polonais, qui avaient une petite armée nationale, se crurent capables de reconquérir leur indépendance les armes à la main. La révolution du 29 novembre 1830 parut d'abord réussir. Le grand-duc Constantin, surpris par les insurgés, quitta Varsovie, le général Chlopicki fut proclamé dictateur. Mais son activité fut paralysée par la diète; un gouvernement provisoire lui succéda à partir du 10 janvier 1831. Les troupes polonaises livrèrent quelques glorieux combats (Grochow, Wawer, Ostrolenka). Mais les secours qu'on espérait de l'étranger, notamment de la France, n'arrivèrent pas; le

7 septembre, les troupes russes entrèrent dans Varsovie. Cette insurrection manquée eut pour le pays les plus terribles conséquences : une partie considérable des insurgés émigrèrent à l'étranger, surtout en France, d'autres furent condamnés à la mort, à la prison, aux travaux forcés. La constitution et l'administration particulière du royaume furent supprimées; les services, dont le siège était à Varsovie, furent transportés à Pétersbourg; de grands biens furent confisqués, l'Université de Vilna et le lycée de Kremenetz fermés, la monnaie russe remplaça la monnaie polonaise. A la constitution fut substitué un statut organique. A l'étranger, l'émigration s'efforça en vain d'exciter l'opinion publique et d'entretenir dans le pays une agitation qui ne devait point donner de sérieux résultats. L'union de l'Église orthodoxe russe en Lithuanie avec l'Église romaine avait été considérée comme un des grands triomphes du polonisme; elle fut détruite par le gouvernement russe en 1839, les Églises uniates durent rentrer dans le sein de l'Église orthodoxe. En Galicie, le gouvernement de Metternich excita les paysans contre la noblesse et provoqua, en 1846, une terrible jacquerie, à la suite de laquelle le dernier débris de

la Pologne, la République de Cracovie, fut incorporé à la Galicie. En 1848, quelques Polonais prirent part à l'insurrection hongroise. La guerre d'Orient (1854-1855) donna aux émigrés des espérances qui ne se réalisèrent pas. A dater de 1860, une certaine agitation commença à se manifester à Varsovie. A défaut d'institutions autonomes, les Polonais avaient obtenu la constitution d'une société d'agriculture. Un homme politique habile et conciliant, le marquis de Wielopolski, avait été mis à la tête de l'administration civile du royaume; il s'efforçait d'obtenir pour ses compatriotes le meilleur *modus vivendi*. Mais ses efforts furent paralysés par les menées des émigrés qui croyaient au succès d'une révolution. Un comité central établit dans le pays une organisation secrète. Une insurrection éclata à propos du recrutement au mois de janvier 1861. Pendant une année entière, des guérillas parcoururent le royaume de Pologne, poussèrent des pointes en Lithuanie, en Samogitie, en Volynie, en Ukraine. Aucun secours ne venant de l'étranger, elles devaient nécessairement succomber. Mouraviev à Vilna, Bezak à Kiev, réprimèrent l'insurrection avec la dernière rigueur. A Varsovie, Miloutine et le prince Tcherkasky furent chargés de rus-

sifier le pays. Ils supprimèrent la corvée, donnèrent aux paysans le sol qu'ils louaient au seigneur. Le lieutenant impérial de Varsovie fut remplacé par un général gouverneur. Les évêques catholiques furent internés dans l'intérieur de la Russie. La prison, l'exil, la mort, la déportation frappèrent les insurgés ou ceux qu'on soupçonnait de leur être favorables. Une nouvelle émigration arriva en France, mais elle était moins nombreuse que la première et ne devait pas exercer la même influence sur les destinées du pays. Une université russe fut créée à Varsovie, la langue russe introduite dans l'enseignement, dans l'administration, dans les tribunaux. En Lithuanie, l'usage public de la langue polonaise fut rigoureusement interdit, l'exercice de la religion catholique restreint par la fermeture d'églises ou de monastères. Défense fut faite aux Polonais d'acheter des terres. Une contribution spéciale fut infligée aux propriétaires polonais. En 1883, Léon XIII a fini par obtenir la nomination d'évêques pour les diocèses vacants.

En somme, la Pologne russe a durement expié ses deux insurrections. Une légère détente semble s'être produite dans les rapports des Russes et

des Polonais depuis l'avènement de l'empereur Nicolas II. La Pologne autrichienne a été plus heureuse que la Pologne russe et jouit d'une large autonomie [1]. En revanche, les Polonais soumis à la Prusse ont à lutter contre un impitoyable système de germanisation. L'Église catholique a eu beaucoup à souffrir du *Kulturkampf*; la langue allemande a été imposée jusque dans l'enseignement du catéchisme. Une somme de 100 millions de marcs a été votée pour acheter des terres polonaises et y établir des colons allemands. Les quelques députés que les Polonais envoient au Parlement prussien sont impuissants à défendre la nationalité contre une politique persévérante et impitoyable. En dépit de ces douloureuses épreuves, il y a encore de nombreux patriotes qui ne veulent pas désespérer de l'avenir. Ils ont renoncé aux rêves mystiques des hommes de 1830; c'est par le progrès social et économique qu'ils espèrent rendre à leur patrie la place qu'elle occupait naguère en Europe.

1. Voir mon *Histoire d'Autriche-Hongrie*, 3e édition, Paris, Hachette.

LA POLOGNE NAPOLÉONIENNE

La catastrophe qui anéantit la Pologne à la fin du XVIII[e] siècle était d'autant plus douloureuse que les trois copartageants avaient tour à tour été les vassaux, ou les obligés de la Pologne, ou qu'ils avaient senti le poids de ses armes victorieuses. Elle avait eu la Prusse pour vassale, sauvé l'Autriche du Turc et planté ses étendards sur les murs de Moscou. Plutôt que de subir leur domination, un grand nombre de patriotes polonais émigrèrent et allèrent offrir leurs services à la Révolution française. Ceux qui restèrent durent accepter la loi du vainqueur.

En Galicie les Polonais pouvaient espérer que la communauté de religion, le souvenir des services rendus adouciraient leur condition. Il n'en

fut rien. Le commissaire de Sa Majesté Apostolique, Baum, se montra brutal et impitoyable. Il fallut d'abord prêter serment de fidélité; le palatin de Lublin se déroba par une mort volontaire à cette humiliation; les soldats qui, pour échapper aux troupes russes, avaient passé sur le territoire autrichien, furent désarmés et obligés de servir comme *kaiserliks*. Il y eut des arrestations, des supplices. La *szlachta*[1] se trouva aux prises avec une bureaucratie chicanière; l'allemand devint la langue de l'administration. Les lois, dit un contemporain, étaient rédigées d'un tel style qu'on ne pouvait les comprendre ni dans l'original, ni même dans la traduction polonaise. On s'efforça d'effacer par tous les moyens le nom et les souvenirs de la Pologne; il fut interdit d'invoquer la Vierge sous le nom de *Reine de Pologne*, qu'elle portait depuis deux siècles. Les Galiciens ne tardèrent pas à envier le sort de ceux de leurs compatriotes soumis à la Russie. Toutefois les grandes familles émigrèrent à Vienne, où la « coterie polonaise » était fort recherchée dans les salons. En Galicie, le mouve-

1. Noblesse. Ce mot vient de l'allemand schlecht (cf. geschlecht) race et non pas comme on le répète volontiers du nom des anciens Lechs.

ment intellectuel était presque nul ; il ne paraissait que des journaux allemands. Cependant on ne réussit pas à germaniser les Polonais. Au contraire, les Allemands se laissèrent parfois poloniser. Vincent Pol, le poète galicien, était le fils d'un fonctionnaire allemand qui avait servi tour à tour à Lublin et à Lemberg. Adam Casimir Czartoryski, général des terres de Podolie et feld-maréchal autrichien, établit dans son château de Pulawy un véritable musée d'histoire polonaise et s'entoura d'un groupe de patriotes et de littérateurs. Dans ce château mémorable, dont les jardins ont été chantés par Delille, les patriotes venaient admirer la maison gothique, le temple de la Sibylle, saluer d'augustes reliques, le sabre de Ladislas Lokietek, l'étendard d'Hedwige, les cendres de Kopernik, le crâne du poète Kochanowski. C'était, dit Kozmian d'après Virgile, l'Épire polonais, comme cet Épire où Andromaque après la chute de Troie avait fondé une nouvelle Pergame en miniature. Véritable sanctuaire national, Pulawy devint le but de nombreux pèlerinages. Alexandre I[er] le visita en 1805.

Au point de vue économique, l'administration autrichienne exploita la province comme un

domaine qu'ellle n'était pas sûre de conserver. Obligée de renoncer à la vie politique, la *szlachta* consacra ses loisirs à l'agriculture, améliora les terres et s'enrichit malgré la mauvaise volonté du gouvernement. Les paysans profitèrent des idées libérales du joséphinisme; ils cessèrent d'être serfs. Les Ruthènes (Petits-Russiens) virent leur condition s'améliorer. Les trois rites, catholique, slavon ou grec uni, arménien, furent mis sur un pied de complète égalité. En 1806, l'empereur François renouvela au profit de l'évêque de Pérémysl (Przemysl) le titre de métropolitain de Galicie. Des cours de langue ruthène furent établis à l'Université de Lemberg pour les futurs théologiens. En 1809, les paysans ruthènes se prononcèrent résolument contre Napoléon et contribuèrent à maintenir la province sous cette domination autrichienne dont les Polonais auraient souhaité d'être affranchis.

Le lot adjugé à la Prusse était plus homogène que la Galicie. Le fond de la population, sauf dans les villes, était polonais; il comprenait Varsovie, la capitale de l'État disparu. Le gouvernement prussien ne se sentait pas de taille à assimiler immédiatement. Il s'occupa tout d'abord à exploiter. Il augmenta les impôts,

confisqua les biens ecclésiastiques et ne laissa que 50 p. 100 de leurs revenus pour l'entretien du clergé. Il commença le cadastre, mais n'eut pas le temps de l'achever. Les fonctionnaires nationaux furent supprimés et remplacés par des agents prussiens, un *Landrath* dans les districts, un *Stadtrath* dans les villes. Toutefois un certain nombre de fonctionnaires indigènes restèrent dans les tribunaux. A dater de 1797, le *landrecht* prussien devint obligatoire. La juridiction spéciale des Juifs (*kahal*) fut supprimée. Les soldats polonais furent incorporés dans les régiments prussiens. Des colonies allemandes furent établies sur les biens nationaux confisqués. La *szlachta* prodigue avait de gros besoins d'argent; le gouvernement lui facilita des emprunts hypothécaires dans l'espoir de la dépouiller de ses biens. Il rencontra d'ailleurs peu de résistance chez les Polonais : en dehors de Varsovie, la vie urbaine n'existait pas; le paysan, protégé contre les abus du *pan*, s'accommoda vite au nouveau régime : les nobles, mécontents, se renfermèrent dans leurs terres; quelques-uns émigrèrent en Lithuanie, où leur caste était plus favorisée. Le pays, las de tant de convulsions, s'enrichit malgré tout. Les esprits, sevrés de la vie poli-

tique, cherchèrent dans la littérature l'emploi de leur activité; sur la proposition du poète Krasicki, le roi autorisa la formation de la *Société des Amis des sciences* de Varsovie (1801), dont l'objet principal était le maintien de la langue polonaise; on vit paraître des journaux littéraires et même politiques. L'acteur-auteur Boguslawski donna à la scène nationale un éclat qu'elle n'avait pas encore connu. Des patriotes tels que Kozmian et Lelewell n'ont pu s'empêcher de reconnaître les bienfaits relatifs de l'administration prussienne.

Dans le domaine russe les masses populaires de religion orthodoxe ou uniate et de langue russe étaient depuis longtemps soumises aux *pans* catholiques et polonais qui constituaient le pays légal. Le gouvernement pouvait, en s'appuyant sur elles, paralyser absolument l'élément polonais; il n'y songea point; il n'avait ni un système administratif établi ni un personnel assez habile pour entreprendre une pareille tâche. Les procédés employés à l'égard des vaincus furent tour à tour humains ou brutaux. Les représentants des grandes familles durent s'humilier pour conserver leurs biens; il y eut des confiscations, des exils en Sibérie, des conver-

sions forcées. La perception des impôts et le recrutement donnèrent lieu à des abus dont les anciens sujets polonais n'étaient d'ailleurs pas les seules victimes. Toutefois la *szlachta* des provinces russes garda une situation privilégiée, et il arriva plus d'une fois à ses frères galiciens de jeter un regard d'envie au delà du Zbroutch et du Dniester.

Au premier abord la catastrophe avait semblé épouvantable. On se figurait les Russes « comme des êtres monstrueux, malfaisants, sanguinaires, qu'on ne pouvait rencontrer sans dégoût. Il fallut reconnaître qu'ils étaient à peu près ce que sont les autres, qu'il se trouvait parmi eux des hommes polis, affables, et même que l'on pouvait quelquefois se regarder comme obligé de leur accorder amitié et reconnaissance. » (*Mémoires* d'Adam Czartoryski.)

Catherine II avait été brutale avec les vaincus; Paul Ier se montra généreux : mit en liberté Kosciuszko, Niemcewicz, Mostowski, Kapostas, rendit à leur patrie des milliers de déportés, confia un poste diplomatique au jeune Adam Czartoryski . Ruinées par les troubles du XVIIIe siècle, les provinces commencèrent à respirer. Sans doute on avait perdu la « liberté

dorée », mais on ne souffrait plus des excès de la licence. Kozmian résume ainsi l'opinion de ses compatriotes devenus sujets russes :

A certain point de vue nous sommes mieux qu'au temps de la République ; nous avons conservé en grande partie ce que la patrie nous a donné. Nous n'avons plus à craindre les massacres d'Ouman[1] ; bien que sans la Pologne, nous sommes en Pologne et nous sommes Polonais.

Alexandre Ier continua sur ce point Paul Ier ; il rappela de Sibérie des exilés, fit relâcher Kollontaï, qui était encore retenu dans les prisons autrichiennes, appela des Polonais au Sénat russe, choisit parmi eux les gouverneurs des *goubernies* qui avaient fait partie de la République, nomma Séverin Potocki curateur de l'Université de Kharkov et Adam Czartoryski de celle de Vilna. Sous ce titre Czartoryski était un véritable ministre de l'instruction publique, autonome pour les huit gouvernements formés des anciennes provinces polonaises; il fit de Vilna un foyer de science et de littérature polonaises. Un savant patriote, Thadée Czacki, fut nommé inspecteur des écoles de la Russie méridionale (gouvernements de Volynie, de Podolie

1. Ville du gouvernement de Kiev où eut lieu en 1765 une terrible jacquerie.

et de Kief). Il fonda, avec l'approbation de l'empereur, le lycée de Kréménets (en pol. Krzemieniec), qui fut pour le Midi ce que Vilna était pour le Nord. La Volynie devint « l'Eden posthume de la Pologne sous le règne d'un nouveau Trajan, qui aurait mérité de trouver son Pline » (Kozmian).

Beaucoup de Polonais commencèrent à espérer qu'Alexandre rétablirait leur patrie, sous la tutelle de la Russie. Les émigrés, les légionnaires comptaient sur Napoléon. Engagé dans une guerre sans merci contre les trois puissances qui avaient bénéficié des partages, il devait nécessairement avoir l'idée de soulever contre elles leurs sujets polonais. Sur son ordre, Dombrowski et Wybicki publièrent une proclamation datée de Berlin (3 nov. 1806) dans laquelle ils donnaient à entendre que l'Empereur pensait à rétablir leur patrie : « Je verrai, avait-il dit dans ce langage vague qu'il n'a jamais cessé d'employer vis-à-vis des Polonais, si vous méritez d'être une nation. » Napoléon, accompagné des débris des légions et de Dombrowski, pénétra dans la Posnanie et à Varsovie, où nos troupes furent reçues avec enthousiasme Déjà les patriotes voyaient leurs rêves réalisés. Le

traité de Tilsit trompa leurs espérances ; le nom de la Pologne n'y fut même pas prononcé. Dans un moment d'épanchement, Napoléon aurait même livré au tsar des documents qui compromirent un certain nombre de personnes.

Cependant Napoléon fit quelque chose pour la Pologne. Avec les territoires enlevés au roi de Prusse, il fonda un petit État qu'il appela le *grand-duché de Varsovie*. Il avait une forme singulière : c'était une sorte de triangle oblong, resserré entre la Prusse et l'Autriche et dont la pointe s'appuyait sur le Niémen. Il était divisé en six départements : Bydgoszcz, Posen, Kalisz, Varsovie, Plock et Lomza. Il comprenait 1850 milles carrés et comptait 2 319 369 habitants, qui étaient purement Polonais, sauf les Juifs et quelques Allemands. Il semblait devoir être le noyau de cet État dont Napoléon évitait de prononcer le nom. Une autre pierre d'attente, c'était Dantzig, également arrachée à la Prusse, qualifiée par Napoléon de « ville libre » et qui, occupée par ses troupes, commandait le cours du grand fleuve polonais. Mais Napoléon craignait avant tout de blesser Alexandre ; il lui céda même le cercle de Bialystok, enlevé à la Prusse. Si l'on en croit les *Mémoires* d'Oginski, il aurait

offert au tsar tous les territoires polonais conquis sur la Prusse et Alexandre aurait refusé de s'enrichir aux dépens d'autrui. Quoi qu'il en soit, Kosciuszko refusa toujours de servir Napoléon tant qu'il n'aurait pas donné sa parole de rétablir la Pologne. Cette parole, Napoléon ne la donna jamais.

Le titre de grand-duc de Varsovie fut offert au nouveau roi de Saxe, Frédéric-Auguste. Ce choix était assurément habile. Il rattachait la Pologne à une dynastie qui avait laissé d'assez bons souvenirs. « Sous le souverain saxon, mange, bois et lâche ton ceinturon », disait un proverbe du XVIII[e] siècle. En outre, c'était la maison de Saxe que la patriotique constitution du 3 mai 1791 avait désignée pour régner sur la Pologne. Le nouveau souverain devint populaire : il parlait couramment le polonais et montrait pour cette langue un véritable respect. Un Statut constitutionnel fut promulgué en 1807. En voici les principales dispositions. Tous les cultes sont libres. La couronne ducale est héréditaire dans la famille royale de Saxe. Cinq ministres (justice, intérieur et cultes, guerre, finances, police), assistés d'un secrétaire d'État, composent le Conseil d'État, présidé par le roi ou par un lieu-

tenant qu'il désigne. La *Diète* générale est composée de deux chambres, un Sénat, une Chambre des nonces. Elle se réunit tous les deux ans à Varsovie, sur la convocation du roi-duc; elle n'a pas l'initiative des lois. Le Sénat est composé de 18 membres : 6 évêques, 6 palatins, 6 castellans. Tous sont nommés par le roi; leurs fonctions sont viagères. Le Sénat et le roi peuvent annuler les délibérations de la Chambre des nonces; le roi peut la dissoudre. Elle se compose de 60 membres nommés par les diétines ou assemblées des nobles de chaque district, et de 40 députés des communes. Ils restent en fonctions pendant neuf ans et sont renouvelés par tiers tous les trois ans. Les membres du Conseil d'État et de la commission des nonces ont seuls droit de prendre la parole; les autres n'ont que l'exercice de leur vote. Les propriétaires non nobles, les curés, les capacités, les officiers sont électeurs [1]. — Les 6 départements sont administrés par des préfets et des sous-préfets. Le droit civil national et remplacé par le Code Napoléon.

L'armée devait être en principe de trente mille hommes. Elle fut organisée par Davout.

1. Cette constitution fut publiée au *Moniteur*, année 1807, seconde partie, p. 831.

Comme le grand-duché n'était pas assez riche pour l'entrenir, Napoléon en prit une partie à sa solde et l'envoya en Espagne où elle se distingua à Saragosse et à Somo-Sierra. Elle eut pour ministre de la guerre le prince Joseph Poniothwski, neveu du dernier roi. Composée de façon plus démocratique que l'ancienne armée polonaise, elle eut un ressort qui avait manqué à celle-ci : le sentiment de l'égalité et de l'honneur. Des sergents, des caporaux, de simples soldats reçurent la croix d'honneur. Les Juifs restèrent dispensés du service. Les paysans furent affranchis du servage; mais cette réforme fut au fond purement théorique. On n'alla point jusqu'à leur donner des terres. Donc ils restèrent dans leur situation antérieure : ceux qui voulurent jouir de leur liberté se firent vagabonds ou mendiants. La situation économique du grand-duché était d'ailleurs fort mauvaise; le Blocus continental, en fermant presque le port de Dantzig, la guerre russo-turque, en fermant les accès de la mer Noire, paralysaient le commerce des produits agricoles, des blés notamment. En 1807, le petit État *varsovien* accusait 31 millions et demi de recettes contre 51 millions de dépenses.

Le grand-duché constituait en somme une œuvre disparate et évidemment provisoire; une épigramme du temps résumait ainsi son caractère : « Duché varsovien, monnaie prussienne, armée polonaise, roi saxon, code français [1]. »

Certains Polonais de Lithuanie enviaient le sort de leurs compatriotes varsoviens : témoin ce Radziwill qui vint de Lithuanie et équipa à ses frais un régiment tout entier.

Les autres redoutaient les innovations napoléoniennes et, en particulier, l'émancipation des paysans. Napoléon vint à diverses reprises à Varsovie; une rue reçut son nom : en 1809 il eut pour maîtresse une belle Polonaise, la comtesse Walewska, dont le fils devait être ministre de Napoléon III.

L'armée du nouvel État eut bientôt l'occasion de faire ses preuves. Tandis que Napoléon marchait sur Vienne, l'archiduc autrichien Ferdinand pénétra dans le duché. Victorieux à Raszyn, où périt le poète légionnaire Godebski (19 mai 1809), il poussa jusqu'à Varsovie. Poniatowski et Dombrowski organisèrent la résistance : après les glorieux combats de Grochow, de Radzymin,

1. Ksiestwo warszawskie, pieniadz pruski, wojsko polskie, krol saski, a kodeks francuski.

de Gora, ils pénétrèrent à leur tour sur le territoire autrichien, s'emparèrent de Lublin, de Sandomir, de Zasmosc, de Lemberg (21 mai). Le 15 juillet, Poniatowski était à Cracovie. L'armée varsovienne fut accueillie avec transport par les Polonais, mais l'évêque ruthène Angélovitch invita, par une lettre pastorale, les paysans ruthènes à se soulever pour la défense de l'Autriche. Napoléon réclama le concours des Russes qui, de leur côté, entrèrent en Galicie. Le traité de Vienne rendit à l'Autriche Lemberg et céda au duché de Varsovie des territoires galiciens, qui formèrent quatre départements nouveaux : Lublin, Radom, Siedlec, Cracovie, avec la moitié des salines de Wieliczka. Le cercle de Tarnopol fut donné à la Russie. Le grand-duché s'augmenta de 919 milles carrés et de 1 500 000 habitants. C'étaient les troupes polonaises qui avaient conquis ces nouveaux territoires. Cependant l'annexion se fit au nom de Napoléon et non pas de Frédéric-Auguste. L'armée du grand-duché fut portée à 60 000 hommes. Cette même année, le 1er décembre, l'*Exposé de la situation de l'Empire*, rédigé par M. de Montalivet, disait nettement :

Le duché de Varsovie s'est agrandi d'une portion de la Galicie. Il eût été facile à l'Empereur de réunir à cet

État la Galicie tout entière. Mais il n'a rien voulu faire qui pût donner de l'inquiétude à son allié l'Empereur de Russie.... Sa Majesté n'a jamais eu en vue le rétablissement de la Pologne.

Pourtant un grand pas avait été fait vers le rétablissement de la Pologne. En fait de territoires vraiment polonais, il ne restait plus à acquérir que la partie de la Galicie laissée à l'Autriche. Le grand-duché comptait maintenant 4 millions d'âmes et 10 départements. La réforme sociale avait été au moins ébauchée. Le grand-duché, entre la Russie et les deux grands États allemands également privés de toute liberté politique, jouissait d'une constitution; en somme Napoléon avait, dans le château de Varsovie, « élevé une tribune au milieu de l'atmosphère silencieuse des gouvernements voisins » (Bignon). C'était quelque chose aussi que d'avoir posé le principe de la liberté du paysan, introduit un code civil imprégné de l'esprit égalitaire avec la publicité de la justice. L'armée elle-même était comme une école d'égalité; elle était surtout une école de patriotisme, où les Polonais pouvaient apprendre ce qu'ils avaient toujours ignoré : le sacrifice des haines, des intérêts de coterie, à la cause commune. A la tête des

ministères on voyait des patriotes éprouvés, quoique le chanoine Kollontaï et les « jacobins » de 1794 eussent été écartés des affaires. C'étaient, à l'intérieur, Stanislas Potocki, président du Conseil; à la justice, Lubienski; aux finances, Matuszewicz; à la police, Sobolewski; comme ministre de la guerre et généralissime, Joseph Poniatowski. Malachowski était président du Sénat. Quoique les mots de *grand-duché* et de *Varsoviens* fussent seuls officiels, on voyait poindre à l'horizon un royaume de Pologne. Et qui en serait le roi? Les uns tenaient pour Davout ou Poniatowski; d'autres affirmaient que ce serait Napoléon lui-même qui poserait la couronne sur sa tête.

La rupture de l'alliance avec la Russie, l'annonce de la campagne entreprise contre elle remplirent d'enthousiasme le cœur des *Varsoviens*. Depuis longtemps des émissaires couraient les campagnes de Lithuanie et la *Marche de Dombrowski* retentissait dans les châteaux des gentilshommes. On y attendait avec impatience l'apparition des *légions* sous les aigles blanches, du grand Empereur avec son armée immense, « une armée telle que le monde n'en avait jamais vu ». Beaucoup de Polonais, hors

du grand-duché, étaient prêts à se dévouer si on leur garantissait la *restitutio in integrum*. Sinon ils redoutaient les représailles de la Russie et préféraient se tenir sur la réserve. Sans doute les Français furent accueillis avec sympathie, mais ce fut surtout par la petite noblesse, qui n'avait pas beaucoup à perdre aux réformes napoléoniennes. Le grand poète national Mickiewicz, qui appartenait à cette petite noblesse, et qui vit passer à Kovno le roi Jérôme, a consacré tout un poème, Messire Thadée (*Pan Tadeusz*), à chanter la venue de Napoléon, à rappeler les espérances que l'arrivée des Français avait suscitées :

Année 1812! Oh! qui a pu te voir dans notre pays! Le peuple l'appelle encore l'année d'abondance, le soldat l'année des combats; les vieillards aiment à s'entretenir, les poètes à rêver de toi. Depuis longtemps un prodige céleste t'avait annoncée.... La guerre! la guerre! Il n'est pas un coin de la Lithuanie où sa rumeur n'ait pénétré.... La bataille! Où? De quel côté? demandent les jeunes gens. Ils saisissent leurs armes; les femmes élèvent les mains au ciel. Tous, sûrs de vaincre, s'écrient en pleurant: « Dieu est avec Napoléon! Napoléon est avec nous. »

O printemps! Heureux qui t'a vu dans notre pays, printemps mémorable de la guerre, printemps de l'abondance. O printemps! Heureux qui t'a vu, riche en blés, en verdure, étincelant d'hommes, plein d'événements

et gros d'espérances. Je te vois encore, admirable rêve. Né dans l'esclavage, enchaîné dès le berceau, je n'ai connu qu'un tel printemps dans ma vie.

L'accueil ne fut point partout aussi enthousiaste que Mickiewicz l'avait vu à Kovno [1] ou que ses souvenirs le lui représentaient. Les troupes françaises avaient pillé sur leur passage, et les paysans et les nobles leur en surent mauvais gré. Beaucoup d'entre eux avaient des parents dans les armées russes et l'idée de marcher contre eux les épouvantait.

En Pologne même, tout le monde n'était pas sûr du succès définitif de Napoléon. Quand on apprit à Varsovie l'incendie de Moscou, Kozmian lut à la *Société des Amis des sciences* une ode qui commençait par ces vers : « Où est ce monstre, ce géant, terreur des nations? » A la fin de la séance Staszyc et Matuszewicz lui firent remarquer qu'il ferait bien d'attendre l'issue de la campagne pour l'imprimer.

La Lithuanie fournit à Napoléon cinq régiments d'infanterie, cinq de cavalerie. Au début

1. Un document littéraire intéressant pour l'étude de cette période est une comédie de Jean Chodzko : *La Lithuanie délivrée ou le passage du Niémen*, imprimée à Minsk en 1812. Malheureusement elle ne se trouve pas à la Bibliothèque polonaise de Paris.

de la campagne, l'armée polonaise comprenait dix-sept régiments d'infanterie, seize de cavalerie, une division de légions de la Vistule, le corps d'Amilcar Kosinski, l'artillerie et le génie, en tout 87 000 hommes et 25 000 chevaux; 70 000 Polonais environ prirent part à l'expédition : deux corps purement polonais étaient commandés, l'un par Poniatowski, l'autre par Amilcar Kosinski; les autres régiments furent disséminés parmi les corps français. Napoléon comptait sur eux pour faciliter les relations avec les Russes. Comme d'habitude, ils se distinguèrent par leur bravoure. Joseph Poniatowski se signala à Smolensk, à Mojaïsk, à Borodino; Dombrowski fut chargé d'investir Bobrouïsk, tandis qu'une division polonaise assiégeait Riga; Kniazewicz, qui s'était retiré en Volynie et qui jusque-là se méfiait de Napoléon, reprit du service, commanda une division et fut blessé au passage de la Bérézina.

Après avoir accompagné la Grande Armée dans sa marche en avant, les Polonais se replièrent avec elle sur la Lithuanie, sur le duché, sur l'Allemagne. S'ils avaient eu des illusions sur les intentions de Napoléon, ils avaient dû les perdre le jour où ils l'avaient vu dépasser Smo-

lensk. Si réellement il avait eu l'intention de leur refaire une patrie, il n'avait qu'à s'y établir, à lui organiser une armée, à lui créer des places fortes, à y laisser des garnisons. Il aurait porté un coup terrible à la puissance russe et créé sur les derrières de l'Allemagne et de l'Autriche un État feudataire dont le concours lui eût été en tout temps assuré. Il se laissa séduire par le mirage de Moscou ; il entraîna les Polonais dans sa ruine. Même après l'échec de cette folle campagne, certains Varsoviens espéraient encore en lui, comptaient sur un retour offensif. Le général Kropinski proféra ces paroles prophétiques : « Napoléon n'a pas voulu faire la Pologne quand il le pouvait; maintenant il le voudrait peut-être quand il ne le peut plus. L'Autriche ne lui prête pas un concours sincère; les Allemands veulent secouer son joug; et nous serons livrés en proie aux étrangers; peut-être même achètera-t-on par notre sacrifice la sécurité de la France. » Ces mots ne sont que le commentaire de ceux que Kosciuszko écrivait naguère d'Amérique à ses compatriotes : « Je ne sais pourquoi, malgré la sympathie qui règne entre les Français et les Polonais, les Français nous abandonnent toujours dans les crises les plus décisives. »

« Napoléon, écrit de Pradt qui avait été son ministre en Pologne, n'a jamais vu dans les hommes que des projectiles faits pour être lancés contre ses ennemis [1]. »

Le 23 décembre 1812, Alexandre rentrait dans cette même ville de Vilna qu'il avait quittée quelques mois auparavant. Il ne chercha point à se venger de ceux qui s'étaient attachés à la fortune de Napoléon. Il proclama une amnistie générale. Touchés de cette clémence, la plupart des Polonais songèrent à se retourner vers la Russie : Oginski, Czartoryski, Mostowski proposèrent la constitution d'un royaume de Pologne étroitement uni à la Russie.

Le 18 février 1813, les Russes entrèrent à Varsovie. Cette capitale était mal fortifiée et n'avait pour toute garnison que 13 000 Polonais et 2 000 Saxons. Ils constituèrent un gouvernement provisoire présidé par le général Lanskoï, composé de deux Russes et de trois Polonais. Zajonczek fut nommé lieutenant impérial; le gouvernement varsovien français se replia sur Cracovie. En fait, le grand-duché créé par

1. « Napoléon, disait Matuszewicz, en 1812, n'a jamais voulu sincèrement la résurrection de la Pologne. Il s'est servi de nous autant que nous pouvions lui être utiles pour l'exécution de ses desseins. » (*Mémoires de Kozmian*, t. II, p. 118.)

Napoléon avait cessé d'exister; il fut maintenu provisoirement jusqu'au moment où l'Europe aurait décidé de ses destinées.

Les Polonais de la Grande Armée restèrent en général fidèles à leur chef; les uns allèrent renforcer les garnisons des places fortes, Dantzig, Thorn, Modlin; les autres se replièrent sur l'Allemagne. Dombrowski et Poniatowski étaient à Leipzig; ce dernier y conquit le titre de maréchal de France avant de périr dans les flots de l'Elster (19 octobre 1813). Ses compatriotes lui prêtent ces fières paroles : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, je ne le rendrai qu'à lui. » Dombrowski ramena jusqu'au Rhin les débris de l'armée polonaise. Elle se distingua notamment à Hanau. Un décret du 4 avril 1814 confia au général Krasinski, père du poète, le commandement des Polonais qui servaient dans les troupes napoléoniennes. En abdiquant, l'Empereur n'oublia pas ces fidèles compagnons d'armes. Il stipula qu'ils pourraient rentrer dans leurs foyers avec armes et bagages, conserver leurs décorations et leurs pensions.

De son côté Alexandre se montra bienveillant pour l'armée polonaise. Il institua pendant son séjour à Paris une commission chargée de la

réorganiser. Elle était composée de Dombrowski, Zajonczek, Wielhorski, Sierakowski et Gedroyc.

Dantzig capitula le 17 novembre, Zamosc le 22 décembre, Modlin le 25. Alexandre autorisa les Polonais à garder la cocarde nationale. Il proclama une amnistie générale. Dans une lettre adressée à Kosciusko il lui promit de rétablir sa patrie et permit de faire à Poniatowski des funérailles solennelles : Barclay de Tolly les présida ; les deux armées russe et polonaise fraternisèrent dans cette pieuse cérémonie. Alexandre, se rendant au Congrès de Vienne, s'arrêta à Pulawy, refusa les clés de Cracovie, déclarant qu'il venait en ami et non pas en vainqueur.

Cependant quelques Polonais persistèrent à s'attacher à la fortune de Napoléon, le suivirent à l'île d'Elbe, combattirent sous ses ordres à Waterloo. Parmi les troupes auxiliaires que le grand homme de guerre eut dans ses armées, aucune ne lui donna tant de preuves de vaillance et de fidélité. Sur l'Arc de triomphe de l'Étoile figurent les noms de Dombrowski, de Zajonczek, de Wolodkowicz, de Chlopicki, mal orthographié sous la forme Klopiski, de Sulkowski, de Kniazewicz, de Poniatowski, de Lazowski (ce dernier,

né en Lorraine, servait au titre français). A cette liste il faut ajouter les noms des généraux Jablonowski, Grabinski, Dembowski, Bronikowski, Konopka, Krasinski, Sokolnicki, Pac, d'Eslke, Klicki, Wielhorski, Laczynski, Zoltowski, Aksamitowski, Sierawski, Zelinski, Lubienski, Kormatowicz, Stokowski, Fiszer, Niemocinski, Mielzinski, Pakosz, Kossecki. Plusieurs d'entre eux furent blessés au service de la France : beaucoup furent tués. Sans doute, en servant la cause de Napoléon ils croyaient servir celle de leur patrie. La France ne leur en doit pas moins être reconnaissante du sang qu'ils ont versé pour elle. Pendant longtemps ils ont cru qu'elle avait contracté envers eux une dette d'honneur et qu'elle se déciderait quelque jour à la payer.

Dans nul pays européen la légende napoléonienne n'a été plus vivace qu'en Pologne. Le nom de Napoléon a été donné aux enfants; les poètes l'ont chanté. C'est Napoléon restaurateur de la Pologne qui est au fond le héros du *Pan Tadeusz* de Mickiewicz[1]. Vers 1840, une secte

1. Voir dans *Russes et Slaves* (2e série) l'étude sur *Messire Thadée* et sur *la Chaire de littérature slave du Collège de France.*

mystique fit de Napoléon le Messie qui devait régénérer le monde; Mickiewicz prêcha le culte de ce Messie dans ses leçons du Collège de France. Quand, après le coup d'État du 2 décembre 1851, un neveu de l'Empereur apparut sur le trône de France, quand il reprit vis-à-vis de la Russie l'attitude agressive de son oncle, quand il appela auprès de lui comme ministre un Polonais, fils naturel de Napoléon Ier, beaucoup de Polonais se tournèrent vers lui et crurent que cette fois l'heure du destin avait sonné. Napoléon III comme Napoléon Ier devait décevoir leurs espérances.

La période que nous venons de raconter n'est guère favorable au développement de la vie sociale. Cette vie ne se développe que dans quelques villes privilégiées, Varsovie, Cracovie, Vilna, Krémenets ou dans des châteaux isolés; le peuple est encore dans un état de semi-barbarie : peu de villes, peu de bourgeoisie, des chaumières perdues dans la fange, des paysans grossiers, des gîtes misérables, des châteaux « à peu près comme en Espagne », tel est le triste aspect sous lequel les soldats ou les diplomates français dépeignent la Pologne. Par suite des circonstances que nous avons exposées plus haut

la situation économique est peu prospère. L'argent s'emprunte au taux effroyable de 72 et même 80 pour 100. De grandes familles sont réduites à l'indigence. Dans quelques châteaux, par exemple ceux de la famille Czartoryski, se réunit une élite intellectuelle; dans la plupart la danse, la chasse et la table charment seuls les longs loisirs d'une vie languissante à laquelle manquent le tumulte et les agitations de la politique. Chez certains nobles on peut signaler de généreux efforts pour réparer les fautes de leurs ancêtres : quelques-uns boudent dans leurs immenses domaines où ils peuvent encore se donner l'illusion d'une sorte d'indépendance. A Varsovie, à Cracovie, on aime furieusement le plaisir, le chant, la guitare et la danse. Bignon, ministre de Napoléon à Varsovie avant l'archevêque de Pradt, a décrit l'aspect animé de Varsovie pendant l'hiver qui précéda le désastre, les fêtes, les salons, où brillaient les héros polonais, les poètes nationaux, les grandes dames, comme la princesse de Würtemberg, née Czartoryska. Il semble qu'on veuille à tout prix oublier les malheurs passés et se consoler d'avance des misères à venir. « Napoléon, écrivait une femme d'esprit,

nous a sauvés par miracle; nous vivons par miracle. »

Nous avons dit plus haut comme Vilna et Kréménets étaient devenues, grâce à l'Université et au lycée, des foyers de vie intellectuelle et d'éducation nationale. Varsovie rivalise avec ces deux villes privilégiées. Elle fonde une école de droit et de médecine, des écoles militaires. La commission d'éducation déploie une louable activité.

La *Société des Amis des sciences* est, malgré son titre modeste, une véritable académie. Elle s'était formée dans les salons de l'archevêque Krasicki, satirique ingénieux, fabuliste aimable qui rappelle tour à tour Voltaire et La Fontaine. Son premier président fut l'historien Albertrandy. Elle a laissé des mémoires estimés.

L'Université de Vilna compta d'illustres professeurs : Sniadecki, Groddeck, Jundzill, Lelewel. On créa des établissements d'enseignement secondaire. Le *Journal* et la *Revue hebdomadaire* de Vilna furent les organes de la renaissance intellectuelle en Lithuanie. Pulawy fut tout ensemble un musée historique et un foyer littéraire. La princesse Marie Czartoryska entreprit d'écrire des livres pour les paysans auxquels on

n'avait guère songé jusqu'alors. Cracovie restait encore fidèle à la littérature latine et se rattachait aux traditions de Sarbiewski.

Le goût qui domine à ce moment en littérature est le goût français — sentimentalisme et pseudo-classicisme mêlés. Mme de Genlis et Delille font fureur dans les salons. On se plaît aux idylles florianesques. Kozmian médite des *Géorgiques* polonaises. Vincent Reklewski (1780-1812), tué à Borodino, s'inspire de la nature dans ses *Chants du village*. Les poètes soldats, Cyprien Godebski (1785-1809), Tymowski (1790-1850), Antoine Gorecki (1787-1861), chantent les exploits des légionnaires et des soldats de Napoléon. Kazimir Brodzinski (1791-1835), soldat du duché de Varsovie, est déjà un précurseur du romantisme. Le chef de chœur de l'école varsovienne est Julien Niemcewicz (1757-1841), président de la Société des Amis des sciences; poète, historien, romancier, il évoque dans ses *Ballades historiques* les souvenirs de l'ancienne Pologne [1]. Woronicz chante le temple de la sibylle à Pulawy; Felinski (1771-1820), traducteur de Delille, écrit un drame historique remarquable : *Barbe Radziwill*.

1. Voir sur Niemcewicz, *Russes et Slaves*, 2e série.

La littérature scientifique, historique et philologique est représentée par les deux Sniadecki, par Czacki, par Kollontaï, publiciste aussi remarquable que noble caractère, par Joseph Ossolinski, par les deux Bandtkie, par Staszyc, par les comtes Stanislas et Jean Potocki, par Bogumil Linde, qui donne à la Pologne le premier grand dictionnaire de sa langue. En somme cette période est pour la littérature une période de renaissance. De 1800 à 1806 il paraît annuellement environ 250 ouvrages; de 1807 à 1810, 350, et 400 après 1810.

Le théâtre polonais de Varsovie devient un institut national et dispute au théâtre français et italien la faveur du public. On y joue des comédies, des pièces lyriques empruntées à l'histoire nationale et à la vie populaire. Boguslawski est tout ensemble acteur, directeur, auteur dramatique; Karpinski dirige l'orchestre, écrit des opéras; Elsner, Wejnert rivalisent avec lui. Oginski, l'auteur de *polonaises* célèbres, est peut-être le premier Polonais dont les œuvres soient devenues populaires à l'étranger. La musique n'est pas seulement cultivée dans la capitale; dans les provinces les grandes familles entretiennent des orchestres. Les arts plastiques sont

moins bien partagés; cette période agitée a été peu favorable à leur développement. Mais, au point de vue littéraire, elle fait honneur à la Pologne. Elle atteste la vitalité du génie national; elle prépare dignement l'éclosion de l'école romantique.

MICKIEWICZ EN SUISSE[1]

Mickiewicz est surtout connu en Suisse par le séjour qu'il a fait à Lausanne en 1839 et 1840 comme professeur de littérature latine à l'académie de cette ville. Il était alors dans tout l'éclat de sa gloire, et la Suisse entière savait quel hôte illustre elle avait l'honneur d'abriter. Dix ans auparavant il l'avait visitée dans des circonstances toutes différentes, en simple touriste, incognito. Il avait définitivement quitté la Russie, et il venait de parcourir l'Allemagne; il se dirigeait vers l'Italie, accompagné de son fidèle ami Edouard Odyniec, qui s'était constitué l'historiographe du voyageur et dont les lettres[2], malgré certaines défaillances de mémoire, offrent encore aujourd'hui un si curieux intérêt.

1. Voir sur Mickiewicz, *Russes et Slaves*, t. II et III.
2. Listy z Podrózy, *Lettres de voyage*, 4 vol. in-8°. Varsovie, Gebethner et Wolff, 1884. — Odyniec, né en 1804, mort il y

I

Les deux poètes, — car Odyniec mérite aussi ce titre, — arrivèrent en Suisse par Strasbourg. Le 18 septembre ils débarquaient à Schaffhouse. Odyniec, en des vers plus familiers que lyriques, saluait « la terre des Helvétiens, rêve des poètes, pays des montagnes, des lacs et des fromages, des chamois, des vaches à sonnailles, des guides qui trafiquent des beautés de la nature et des aubergistes qui écorchent les touristes ». Mickiewicz eût pris un autre ton; il n'aimait point à railler, surtout en vers; depuis qu'il avait quitté la Russie, il avait dit adieu à la muse; il ne devait la retrouver qu'au col du Splügen; l'élégie que ce site lui inspira, n'a comme nous le verrons tout à l'heure, rien de commun avec les boutades épigrammatiques d'Odyniec. On voyageait en ce temps-là en chaise de poste. Odyniec s'indigne contre les mendiants qui pullulent aux relais, contre l'aubergiste qui, à Unter der Höllensteig, fait payer cinq francs par tête pour un dîner

a quelques années, a occupé dans la poésie polonaise un rang très inférieur à celui de Mickiewicz. On estime surtout sa traduction en vers des poètes anglais.

arrosé de vin aigre. Mickiewicz paraît beaucoup plus calme; il s'enveloppe dans la fumée d'une longue pipe allemande et laisse à son ami les explosions bruyantes d'indignation ou d'enthousiasme. La chute du Rhin, le premier aspect des Alpes le trouvent insensible du moins comme poète[1].

La charmante et pittoresque Schaffhouse ne dit rien à son imagination. A Zurich, le 20 septembre, les deux Polonais, bons catholiques, sont fort en peine de trouver une chapelle où entendre la messe. Zurich leur semble une ville aussi morte « que Jéricho »; ils cherchent un voiturier pour les conduire à Coire, et vont ramer sur le lac. En barque, ils passent la moitié de leur temps à se réciter mutuellement des vers. Odyniec s'extasie sur la prodigieuse mémoire de son ami. Cette mémoire était en effet étonnante. A ce propos, Mickiewicz expose à Odyniec ses idées sur le rôle populaire de la poésie; le plus grand honneur qu'elle puisse rêver, c'est de péné-

1. Toutes les impressions de Suisse sont résumées dans une lettre à Czeczott du 9 octobre 1830 : « J'ai été au milieu des glaciers où commencent le Rhône, le Rhin et tous les grands fleuves de l'Europe. J'ai été sur des montagnes d'où l'on voit douze lacs et quelques cantons. J'ai entendu rouler les avalanches. J'ai vu tant de cascades que leur liste remplirait tout le reste de cette page. » Et c'est tout.

trer dans les masses sous une forme anonyme, de fournir un langage aux âmes pour converser avec Dieu, aux cœurs pour converser avec la pensée; c'est là le vrai but de la poésie, le seul en vue duquel « il vaille la peine d'enfiler des syllabes et des rimes ».

Nous avons une lettre de Mickiewicz datée précisément de Zurich le 19 septembre. Elle est adressée à un compatriote du poète, Léonard Chodzko, qui venait de publier à Paris une édition de ses œuvres; il le charge de quelques commissions, mais ne lui dit absolument rien des impressions qu'a pu lui inspirer la nature grandiose de l'Helvétie.

De Zurich à Coire, Rapperschwyl était le premier relai. Mickiewicz s'assied devant le château et s'amuse à le dessiner. On l'eût bien étonné si on lui eût dit alors que ce noble édifice servirait quelque jour à abriter les reliques historiques de sa patrie, que lui-même y tiendrait une place considérable[1]. Voici un joli sujet de tableau pour un peintre patriote : Mickiewicz dessinant le château de Rapperschwyl. Tandis qu'il s'appliquait à son travail, un vieillard le regardait

1. Un musée national polonais a été établi il y a quelques années à Rapperschwyl.

curieusement. Au moment où il se leva pour aller dîner, le vieillard s'approcha de lui :

« Vous êtes sans doute un peintre?

— Oh non! répondit le poète, je ne suis qu'un amateur. »

Le vieillard raconta qu'il était peintre et qu'il s'appelait Drogg[1]. Mickiewicz connaissait ce nom ; il l'avait vu au bas de certains portraits à Saint-Pétersbourg. En effet, l'artiste suisse avait vécu en Russie, et peint notamment le portrait de l'impératrice Elisabeth, femme de l'empereur Alexandre. Malgré les succès qu'il avait remportés à l'étranger, il n'avait pu résister au *Heimweh* et était venu terminer ses jours en Suisse.

A Ragatz, les deux poètes aperçoivent pour la première fois un spectacle tout nouveau pour eux : des pics qui s'élancent vers le ciel en perçant les nuages. « Je ne puis, dit Odyniec, dépeindre l'étonnement qui me saisit à cet aspect; c'était une volupté étrange. Adam (Mickiewicz) à ce propos me raconta un épisode de ses excursions en Crimée. Il faisait en nombreuse compagnie l'ascension du Tchatyr Dagh. Tout à coup ils virent des éclairs et entendirent la foudre

1. Peintre de portraits fort estimé. Il était né à Andermatt en 1764 et mourut à Rapperschwyl en 1834.

jaillir d'un nuage qui passait au-dessous d'eux. Un vieux Volhynien fut tellement ému qu'il cracha de fureur et s'écria :

« Pfui! par tous les diables, c'est bien la peine d'éreinter ma vieille carcasse pour en fin de compte me faire traiter de menteur! »

On lui demanda ce que signifiait cette exclamation.

« Parbleu, répondit-il, j'entends et je vois bien qu'il tonne et qu'il éclaire au-dessous de moi. Comment ne pas raconter cela à quelqu'un? Et si je le raconte, qui le croira? Moi je ne l'aurais pas cru si on me l'avait raconté. »

Du pont de Ragatz les deux touristes contemplèrent le plus merveilleux paysage que l'on pût rêver. Adam avoua qu'il n'avait rien vu d'aussi beau et il se mit à dessiner. C'est grand dommage que cette esquisse n'ait pas été conservée; elle occuperait une place d'honneur dans la collection de Rapperschwyl.

Après avoir passé la nuit à Coire, les voyageurs atteignirent le Splügen, qui devait être en Suisse leur dernière étape. Chemin faisant, Mickiewicz courut un grand danger. Ils suivaient la route du Schamserthal, route qui surplombait le cours du Rhin. Ils s'amusaient à jeter dans le

fleuve des cailloux, qui tombaient dans l'abîme après des bonds furieux, avec un bruit que les échos répétaient. Mickiewicz aperçut au bord de la route une pierre énorme à moitié enfoncée dans la terre : il se mit en tête de la déraciner et de la jeter dans le fleuve. Voilà les deux jeunes gens fouillant le sol avec leurs *alpenstocks*. La pierre à moitié déchaussée, Mickiewicz la pousse du pied de toutes ses forces, tandis que son ami faisait levier avec l'alpenstock. La pierre s'ébranle, roule tout à coup dans l'abîme, et le poète avec elle. Par bonheur il put se raccrocher à un arbre qui le sauva peut-être de la mort. Mickiewicz était, on le sait, un chrétien fervent; il attribua son salut à son ange gardien.

Depuis son départ de Pétersbourg (mai 1829), pendant un séjour de plusieurs mois en Allemagne, il s'était laissé aller au plaisir de vivre, d'observer et d'admirer. Même à Weimar, au sortir de ses entretiens avec Gœthe, la muse ne l'avait pas visité. Mais l'esprit souffle où il veut et quand il veut. Au sortir de l'auberge d'Andeer, son compagnon remarqua qu'il se refusait à toute conversation :

Je compris et je me mis à rêver de mon côté. Chaque fois que je le regardais, l'expression de son visage et

surtout de son front me rappelait le temps où il écrivait la quatrième partie des *Dziady*[1] ou l'épître à Lelewell. Chaque fois qu'il avait ajouté un nouveau fragment à l'épître, il m'invitait à l'entendre; mais il ne me communiquait rien quand il s'agissait des *Dziady*. Si donc il compose en ce moment et s'il ne me communique rien, c'est que les vers doivent être dans le ton *amoroso*.

Odyniec ne se trompait pas : la pièce de vers composée entre l'étape d'Andeer et celle de Splügen a été recueillie par Mickiewicz dans ses poésies. Elle marque une date importante dans la vie du poète. C'est un dernier adieu à l'amie de sa jeunesse, à cette Maryla qui fut pour lui ce que Charlotte avait été pour Gœthe, et qui, après avoir accueilli ses hommages avec une coquetterie plus ou moins inconsciente, avait préféré à l'amour d'un pauvre rimeur un sérieux mariage avec un riche gentilhomme. Ce sont des vers d'une inspiration toute virgilienne; André Chénier les eût signés, l'auteur du *Lac* ne les eût pas désavoués.

Jamais! Ne pourrai-je donc jamais me séparer de toi? Avec moi tu navigues sur les flots, avec moi tu marches sur le continent. Sur les glaciers je vois briller la trace

1. L'épisode où Gustave, c'est-à-dire Mickiewicz lui-même, raconte à un curé de campagne l'histoire de ses amours. Le poète s'inspire de ses souvenirs personnels, de Gœthe, de Rousseau et de Mme Krüdener. Voir dans *Russes et Slaves*, t. III, la biographie de Mickiewicz.

de tes pas; j'entends ta voix dans le bruit des cascades alpestres; mes cheveux se dressent quand je regarde autour de moi; tout ensemble j'ai la peur et le désir de voir ta figure.

Ingrate! Aujourd'hui, tandis que sur ces montagnes escarpées j'arrête mes pas incertains entre les abîmes et les nuages, luttant contre les glaces éternelles, essuyant mes yeux inondés, je cherche l'étoile du nord dans un ciel brumeux, je cherche la Lithuanie, ta maison et toi-même, ingrate! Peut-être aujourd'hui, reine d'une fête, tu mènes un joyeux essaim de danseurs, peut-être tu te divertis à de nouvelles amours, peut-être tu racontes les nôtres le sourire aux lèvres. Dis-moi, es-tu heureuse quand tes serfs, inclinant la tête, t'appellent leur dame, quand le luxe t'endort, quand la joie t'éveille, quand aucune ressouvenance ne vient troubler ton âme? Serais-tu plus heureuse si, tendre amie, tu partageais les aventures d'un fidèle exilé?

Ah! comme je te conduirais par la main à travers ces rochers. Comme je charmerais par des chansons les fatigues de la route. Je m'élancerais le premier dans les ondes mugissantes, je jetterais des pierres sous tes pieds mignons, qui les franchiraient sans se mouiller, et je réchaufferais tes mains de mes baisers. Le repos nous attendrait dans le chalet du montagnard; je te couvrirais d'un manteau arraché à mes épaules, et toi, assise auprès du feu des bergers, tu t'endormirais, tu t'éveillerais sur mon épaule.

II

Après neuf mois de séjour en Italie, Mickiewicz revint en Suisse vers la fin de juillet 1830. Le 26 de ce mois il franchissait à pied le col du

Simplon, non sans fatigue, faisait halte à Brigue et à Sion. Le jugement que porte Odyniec sur cette ville m'a quelque peu étonné. « Elle n'offre dit-il, rien de bien particulier. » Ce n'est pas mon avis. Il faut dire, à la décharge des deux touristes, qu'ils étaient épuisés de fatigue et qu'après un long séjour en Italie ils avaient le droit d'être difficiles. Sur la route de Sion à Martigny ils visitent la cascade de Pissevache, les gorges du Trient. Après quelques excursions autour de Chamounix, ils arrivent à Genève le 31 juillet. Là ils apprennent la révolution de Paris. L'agitation était grande à Genève, on se disputait les journaux français. Mickiewicz avait prédit la chute du dernier Bourbon , et ses amis l'acclamèrent comme un prophète.

Genève était alors, comme aujourd'hui d'ailleurs, une des villes les plus intellectuelles de l'Europe. Chez une Russe distinguée, Mlle Anastasie de Klustine, devenue depuis Mme de Circourt, se rencontraient des hommes tels que Bonstetten, Candolle, Sismondi, auquel Mickiewicz était présenté comme le Byron polonais ; il retrouvait des touristes qu'il avait connus en Italie, enfin des compatriotes, entre autres Auguste Zamojski et Sigismond Krasinski, très jeune

encore, si célèbre depuis sous le nom de *poète anonyme*. Comme en Russie, comme à Rome, il se laissait aller aux charmes de la vie de salon, aux galanteries, aux madrigaux. Voici un curieux document; c'est un billet adressé à Mlle de Klustine sous une forme badine qui contraste singulièrement avec l'allure générale des écrits de Mickiewicz. Je le cite en entier. Mes lecteurs n'auraient guère l'idée d'aller le chercher dans l'édition polonaise de la *Correspondance d'Adam Mickiewicz* [1]. Le morceaux est écrit en français.

A Mademoiselle Corinne Boristenide et compagnie, canton mignon, marché aux cœurs.

Le soussigné, un marchand pauvre, mais consciencieux, s'est donné depuis quelque temps des peines inouïes pour payer en argent comptant les envois matériels et spirituels que votre riche maison se plaît à lui expédier journellement.

En conséquence, il a mis en réquisition tous ses talents réels ou supposés et il les a chargés de fabriquer sans délai un nombre suffisant de compliments, remerciements, bons mots et autres fonds ayant cours sur la place du *beau sexe*.

Malheureusement, il reconnaît enfin l'insuffisance de ses opérations, car la fabrication des bons mots, des saillies et des reparties dont votre commerce surabonde ne se fait chez lui qu'avec beaucoup de peine et

1. *Korerspondencya A. Mickiewicza*, t. I, p. 70. Paris, Librairie du Luxembourg, 1865.

de loisir, sans parler des impromptus, qui se forgent encore plus difficilement.

Votre dernière cargaison l'a donc pris au dépourvu et il est obligé de suspendre ses paiements; néanmoins, pour ne pas être accusé de banqueroute frauduleuse, ledit soussigné avoue et déclare qu'il est dépositaire d'un grand fonds de reconnaissance qui vous appartient sans partage, mais qu'il ne peut plus payer qu'en sentiments et soupirs. Mais votre place paraît surchargée de ces fonds, et un spéculateur étranger nouvellement arrivé les a fait tellement baisser qu'ils n'ont plus qu'un cours nominal.

Vous n'aurez donc qu'à faire prononcer contre votre malheureux correspondant la prise de corps, la prise par âme ayant déjà été prononcée et exécutée.

Votre très insolvable,

MICKIEWICZ.

Voilà certes un badinage qu'on ne s'attendait guère à trouver sous cette même plume qui a écrit les *Aïeux* et l'*Élégie à la mère polonaise*. Le spéculateur étranger dont il est ici question était M. le comte de Circourt, qui allait épouser Mlle Anastasie de Klustine et qui fut vers 1830 et longtemps après, un collaborateur assidu de la *Bibliothèque universelle*. Le mariage dut avoir lieu au mois de décembre 1830, autant qu'on peut en juger par une lettre datée de Rome 31 décembre 1830, où il est question de la lune de miel du jeune couple.

J'ai parlé plus haut de Sigismond Krasinski.

Le jeune poète était alors âgé de dix-huit ans. Il voyageait en Suisse avec son précepteur Jakubowski. Dans une lettre datée du 11 août 1830, il représente Mickiewicz comme un homme pâle et faible. « Il est de taille moyenne, de figure maigre, ses traits sont beaux, paisibles et mélancoliques; il est froid, grave et a l'air d'un homme fort raisonnable. Je me l'imaginais tout autrement. »

Mickiewicz, Odyniec, Krasinski et Jakubowski entreprirent une série d'excursions dont l'itinéraire a été noté par Krasinski et par Odyniec.

Le voici pour les curieux, tel que nous l'a conservé une note d'Odyniec trouvée dans les papiers de Mickiewicz :

1-14 août, Genève; 14, Montreux-Chillon; 15, Dent de Jaman, Château-d'Œx; 16, Wyssenbourg; 17, Thoune; 18-20, Interlaken; 20, Giessbach, Lauterbrunnen; 21, Lauterbrunnen; 22, Grindelwald; 23, Meyringen; 23-24, ib.; 25, La Handeck, Grimsel; 26, Furka, Andermatt; 27, Pont du Diable, Altorf, Brunnen; 28, Schwyz, Rossberg, Rigi; 29, Lucerne.

1-3 septembre, Berne; 3, Lausanne; 4, Genève[1].

Avant de faire la connaissance personnelle de Mickiewicz, le jeune Krasinski avait eu l'occa-

1. Cette note figure au t. I (p. 74) de la correspondance de Mickiewicz. Il semble que les éditeurs n'aient aucune idée de la topographie de la Suisse. Les noms les plus connus sont défigurés par des coquilles scandaleuses.

sion de s'occuper de lui et de le présenter au public suisse dans des pages qui se lisent encore aujourd'hui avec intérêt.

La *Bibliothèque universelle* avait publié en 1829 un article de Mlle Anastasie de Klustine sur la littérature russe. Bonstetten eut l'idée de demander à Krasinski un travail analogue sur la littérature polonaise. Krasinski rédigea pour lui, sous la forme d'une lettre, une dizaine de pages qui furent publiées au tome XLIII, p. 135 et suivantes de la *Bibliothèque*. « Cette lettre écrite de Paris me semble, disait Bonstetten, digne de faire le pendant de celle sur la littérature russe que vous devez à une demoiselle de vingt ans. L'une et l'autre prouvent que chez les nations slaves

Le talent n'attend pas le nombre des années.

Le morceau n'est malheureusement pas signé. Il eût été glorieux pour la *Bibliothèque universelle* d'inscrire Sigismond Krasinski sur la liste de ses collaborateurs. Les circonstances dans lesquelles le futur poète de la *Comédie infernale* avait été envoyé à Genève méritent d'être rapportées. Il était le fils d'un général qui, après avoir servi bravement dans les armées napoléo-

niennes, s'était rattaché sans arrière-pensée au gouvernement de l'empereur Alexandre. Le général Krasinski estimait, — les événements n'ont que trop prouvé la sagesse de ses idées, — que les Polonais n'avaient rien à gagner à une insurrection. Les jeunes patriotes étaient, bien entendu, d'un avis tout opposé; pour soustraire Sigismond à des outrages immérités et à de dangereuses tentations, son père l'avait envoyé à Genève en 1829. Mais le jeune homme n'oubliait point ses rêves.

Dans la lettre adressée à Bonstetten, il expose avec beaucoup de sagacité les évolutions de la littérature polonaise, la lutte entre les classiques et les romantiques, l'influence de Gœthe et de Byron, et il paie à Mickiewicz un légitime tribut d'admiration.

Le premier de nos poètes romantiques, dit-il, est sans contredit M. Mickiewicz. Plein de verve et de cet enthousiasme propre au printemps de la vie, il prend souvent un essor sublime et, planant au-dessus de la terre, il force l'admiration et excite l'étonnement par son audace. C'est Icare volant près du soleil; mais ses ailes ne fondent point. Au contraire, elles se déploient d'autant plus qu'il s'élève. Les idées sont frappantes et vraiment sublimes. Personne ne l'égale quand il décrit les tourments de l'amour trompé, les espérances déçues; on se sent entraîné dans un tourbillon qui vous emporte et fait succéder l'agitation et le désespoir au

calme et à la tranquillité dans votre âme. Ses descriptions sont brillantes et splendides; mais on n'y voit ni mollesse, ni douceur voluptueuse; tout ce qu'il trace est grand et majestueux. Ses vers sont on ne peut plus harmonieux, énergiques et polonais dans toute la force du terme, c'est-à-dire qu'ils ont cette teinte particulière de gravité et de force qui constitue l'âme même de notre langue.

Un peu plus loin Krasinski, n'ayant pas sous la main les œuvres de son compatriote, traduit de mémoire quelques vers de *Konrad Wallenrod*. Il consacre aussi quelques lignes à Odyniec :

M. Odyniec a suivi la route ouverte par M. Mickiewicz. Quelque chose de doux et de voluptueux distingue les poésies de ce grand poète [1]. Ses ballades sont intéressantes et riches d'imagination. Je ne puis mieux faire son éloge qu'en disant qu'il est digne des grands maîtres qu'il étudie, c'est-à-dire de Gœthe et de Bürger.

Le style est un peu lourd; mais, pour un jeune homme et pour un étranger tout cela n'est vraiment pas mal dit. On juge quelle dut être la joie de Sigismond Krasinski en retrouvant sur le sol de la Suisse hospitalière deux de ses poètes favoris. On n'a pas souvent l'occasion de visiter l'Oberland en pareille compagnie. Dans cette excursion, Krasinski se prit à aimer le caractère de Mickiewicz comme il admirait déjà son génie.

1. Grand est un peu exagéré. L. L.

Mickiewicz, écrit-il de Lauterbrunnen à son père le 21 août 1830, s'est un peu animé et a fait mieux connaissance avec nous. Oh, quelles fausses opinions on avait de lui à Varsovie! Il est très savant; il sait le polonais, le français, l'italien, l'allemand, l'anglais, le latin et le grec. Il connaît parfaitement la politique européenne, l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la chimie. En littérature, nul peut-être en Pologne n'a autant de connaissances. Ses jugements sont très sûrs et très graves. Quand on l'entend parler, on dirait qu'il a lu tous les livres. Il est habituellement triste et pensif; ses malheurs ont déjà empreint des rides sur son frond de trente ans. Il est toujours tranquille, calme, mais on voit à ses regards qu'il suffit d'une étincelle pour éveiller la flamme qui dort dans sa poitrine. Il m'a paru l'idéal d'un homme savant et d'un génie complet.

Il y a peut-être quelque exagération dans ces appréciations juvéniles; si le général Krasinski les communiqua aux classiques qui fréquentaient son salon de Varsovie, ils durent hausser les épaules.

Dans d'autres lettres, Sigismond affirme de nouveau son respect pour Mickiewicz : « Cette rencontre m'a fait beaucoup de bien, elle m'a aidé à me débarrasser d'un grand nombre de préjugés. »

Si l'on en croit un des biographes de Mickiewicz, Christien Ostrowski, c'est à Genève que Mickiewicz aurait écrit les vers célèbres à la

Mère polonaise. M. Ladislas Mickiewicz, dans la biographie si détaillée qu'il a donnée de son père [1], a démontré que ces vers furent écrits en Italie. Mais c'est à Genève qu'ils furent pour la première fois mis en circulation. Odyniec les communiqua au jeune Krasinski; celui-ci, dans une promenade sur le lac, les récita à Christien Ostrowski, dont les traductions l'ont popularisé en France... à l'époque où on lisait les œuvres de Mickiewicz. Hélas on ne les lit plus guère aujourd'hui.

Ces vers célèbres étaient loin d'être un appel à l'insurrection. Ils prêchaient plutôt une résignation morne et désolée.

C'est à Genève que Mickiewicz se sépara de son fidèle compagnon de route, le bon et affectueux Odyniec. Celui-ci avait le cœur très gros. Sigismond Krasinski, témoin de la séparation, la raconte avec une émotion communicative. « Ils s'embrassèrent longtemps. Odyniec avait les larmes aux yeux. Mickiewicz était plus ferme, mais son visage révélait un profond chagrin. Sur un billet laissé aux mains d'Odyniec, Mickiewicz avait écrit : « Au revoir en Lithuanie! Adam. »

1. 4 vol. Posen. Imprimerie du *Dziennik Poznanski*.

Il ne devait pas revoir la Lithuanie; mais il devait visiter encore à diverses reprises la Suisse et y trouver un jour la plus cordiale et la plus affectueuse hospitalité.

III

A la fin de l'année 1830, les Polonais se soulevèrent contre la Russie. Mickiewicz n'avait jamais prêché directement l'insurrection; elle était pourtant en partie son œuvre. Sur tous les tons il avait répété à ses compatriotes « qu'il faut non pas mesurer ses desseins à sa force, mais sa force à ses desseins ». Quand il vit ses compatriotes aux prises avec l'ennemi, il estima que son devoir était d'aller les rejoindre. Il quitta l'Italie dans le courant de mai 1831. Nous trouvons dans sa correspondance une lettre datée de Genève 16 mai 1831. Il comptait évidemment y rester quelques jours, car il demandait une réponse, poste restante dans cette ville. Il se dirige ensuite sur Paris, puis sur le duché de Posen, et ne réussit pas à pénétrer dans la Pologne russe. L'échec de l'insurrection fait de lui définitivement un émigré. Il se rabat sur Dresde, et de là sur Paris, où il s'absorbe dans

la composition de son beau poème *Messire Thaddée* et dans la vie fiévreuse de l'émigration. Tout à coup il apprend que son ami le poète Garczynski est gravement malade à Bex[1]. Malgré le fâcheux état de ses finances, il réussit à se procurer un passeport pour la Suisse. La chose n'était pas toujours facile ; les émigrés étaient en réalité internés en France et ne pouvaient pas franchir aisément la frontière. Garczynski se mourait de la poitrine. Les médecins l'avaient envoyé à Bex ; aujourd'hui ils vous envoient un peu plus haut : dans ce temps-là on ne connaissait pas encore les cures d'air sec et froid. Mickiewicz s'indigne de retrouver son ami (lettre datée de Bex, 8 juillet 1833) dans un pays où jusqu'ici nul n'a entendu parler de la cure de petit-lait; où on n'a jamais vu de poitrinaires ; où il faut vivre à l'auberge, sans pouvoir sortir à cause de la pluie.

La vue des montagnes et du bleu Léman, écrit Mickiewicz, m'a rappelé les temps où j'étais ici plus jeune et plus joyeux. Je te l'avouerai, les politiciens de Paris

1. Garczynski (Etienne), poète polonais, né en 1805 près de Kalisz, mort en 1833 à Avignon, avait étudié la philosophie en Allemagne et avait essayé de l'introduire dans la poésie. Il s'inspirait tour à tour de Gœthe et de Mickiewicz, qui s'était pris de grande amitié pour lui et s'exagérait prodigieusement la valeur de ses œuvres. Les grands poètes sont rarement d'impeccables critiques.

me semblent encore plus sots et plus petits aujourd'hui qu'il y a huit jours. Le temps et l'espace augmentent les grands hommes, mais ils diminuent encore les nains.

Malgré la pluie persistante, et la maladie de son ami, il s'éprend d'amour pour la Suisse et la vie pastorale :

Si j'avais beaucoup d'argent, écrit-il à Odyniec le 9 juillet, je te ferais venir ici avec Sophie; nous achèterions une paire de vaches suisses et un coq qui, en chantant sous la fenêtre, nous rappellerait la Lithuanie; nous achèterions des oies et des dindons, etc.

Ce rêve idyllique n'est pas de longue durée. La santé de Garczynski ne s'améliore point. La vie à Bex est terriblement primitive et monotone, on n'y trouve même pas un journal. Son ami le transporte à Genève, à l'hôtel de l'Écu, qui a fait depuis quelque fortune et dont les propriétaires actuels ignorent peut-être que leurs prédécesseurs ont eu l'honneur d'héberger Mickiewicz. Mickiewicz ne se meurt pas de la poitrine, comme Garczynski, mais il n'est guère plus valide que le misérable dont il a entrepris de prolonger l'existence.... Il n'a le temps ni de lire ni de penser; ses lettres (des 27 juillet, 2, 12 et 28 août) ne révèlent que les préoccupations d'un garde-malade très scrupuleux et obligé de s'interdire même une promenade hygiénique.

Les médecins suisses, désespérant de guérir Garczynski, l'envoient chercher un climat plus doux à Avignon, où il meurt.

Nous ne retrouverons pas Mickiewicz en Suisse avant 1838. Qui sait si les impressions que lui avaient laissées ses différents séjours dans le pays romand n'ont pas influé alors sur ses décisions? La Suisse ne lui était pas inconnue; il avait à deux reprises été présenté à son public par la *Bibliothèque universelle*. Il avait rêvé un jour d'y acheter une ferme pour mener la vie modeste d'un petit gentilhomme lithuanien.

En 1838, ce n'était plus d'une ferme qu'il s'agissait. Pour acheter un domaine rural, si restreint qu'il soit, il faut des capitaux, et le capital était ce qui manquait le plus au poète. Citoyen d'un état normal, il aurait trouvé dans le revenu de ses œuvres plus qu'une honnête aisance; fils exilé d'une patrie démembrée, il les voyait interdites dans certaines parties de la Pologne, contrefaites dans les autres; les petits journaux de l'émigration ne rapportaient rien. Le poète avait essayé en vain de la littérature française; rien ne lui avait réussi. Il s'était marié, il avait des enfants. Il atteignait la quarantaine, le temps était venu de chercher une

situation définitive. La vie de Paris, avec la fermentation perpétuelle, les petites intrigues, les polémiques aiguës des émigrés, commençait à lui peser. Il songeait à se retirer dans le midi de la France.

Un jour, — c'était pendant l'été de 1838, — il lut dans les journaux que l'académie de Lausanne mettait au concours la chaire de littérature latine devenue vacante par suite de la destitution de Porchat.

Il avait, grâce à son premier séjour à Genève, conservé en Suisse quelques belles relations; d'autre part, il avait fait d'excellentes études latines à l'université de Vilna. Il avait été professeur d'humanités à Kowno et se résolut à solliciter l'emploi vacant. Il prit un passeport pour la Suisse au mois d'octobre 1838. Le 20 octobre il écrivait de Vevey à sa femme, Céline Szymanowska [1] :

... Mes affaires ne vont pas mal. La place est vacante à l'académie. Il y a par semaine six ou sept leçons; deux mille huit cents francs de traitement environ, et si l'on donne plus de leçons le traitement peut augmenter. D'après les conditions économiques du pays,

1. Je traduis du polonais. Le poète, naturellement, ne se gênait guère dans sa langue maternelle. Il ne se doutait pas que ses lettres seraient un jour publiées, traduites, et que les Suisses les liraient.

nous vivrions fort bien ici. Le pays est beau comme une image. Genève est tout près. Nous irions pendant les vacances en Italie. En un mot nous serions très bien; toute la question est que je réussisse aux examens et aux épreuves. Je te prie d'aller immédiatement te confesser à cette intention. Un bonheur encore pour moi, c'est que les Suisses, qui ne connaissent rien en dehors des prix du fromage et du vin, ont entendu parler de moi. Au moment même où je t'écris, j'apprends qu'il y a à Genève une chaire de littératures comparées, et que des personnes considérables de la république ont parlé de moi. Cette place serait encore meilleure que Lausanne. Lundi, je vais à Genève m'informer de cette littérature comparée (*sic*); mardi, je vais à Lausanne et j'y resterai jusqu'à ce que j'obtienne la place ou que je sois refusé, ce qui peut arriver.

Et le poète, qui n'est pas bien sûr de sa gloire, prie sa femme de lui envoyer quelques travaux allemands et anglais qui pourront attester ses talents et sa notoriété à ses juges de Lausanne et de Genève. Le même jour, il écrit au prince Adam Czartoryski, ancien curateur de l'université de Vilna, pour lui expliquer qu'il ne possède aucun papier universitaire, et le prier de vouloir bien certifier qu'il a pris le titre de magister (licencié) en littérature, et qu'il a été professeur de littérature latine à l'école de Kowno.

Le 22 octobre (lettre datée de Vevey), il pose officiellement sa candidature auprès de M. Jaquet, président de la commission de l'aca-

démie de Lausanne. Il rappelle ses études, ses titres pédagogiques, ses ouvrages poétiques, dont quelques-uns ont été traduits en allemand, en français, en anglais.

Je sais, ajoute-t-il, que ces ouvrages poétiques n'ont aucun rapport avec la littérature latine, et si j'en fais ici mention, c'est pour prouver que, n'ayant jamais abandonné la carrière des lettres, j'ai dû nécessairement me rappeler mes anciennes études classiques. Du reste, quant à cet objet, je suis prêt à subir l'épreuve des examens publics. Les cours se donnent en français. Cette langue m'est devenue familière par l'usage; j'en apporterai pour preuve des articles que j'ai écrits en français et fait insérer dans des journaux de Paris.

En allant d'Ouchy à Genève, Mickiewicz avait fait la connaissance de Juste Olivier, qui lui avait promis de mettre ses relations à son service. Olivier le mit notamment en rapport avec Sainte-Beuve, qui avait naguère écrit sur le *Livre des pèlerins* et qui était venu professer à Lausanne un cours dont est sorti son bel ouvrage sur Port-Royal. C'était un allié de plus dans la place.

A Genève, sa vieille amie Mme de Circourt faisait agir en sa faveur M. de Candolle. Dans une lettre datée du 28 octobre, elle recommandait chaleureusement Mickiewicz pour la chaire à créer de littérature comparée. Elle le procla-

mait, avec raison, le premier poète de la race slave. Elle le dépeignait comme l'homme le plus modéré du monde, très pieux sans la moindre tendance au prosélytisme. « Ce serait, disait-elle, un honneur pour Genève de fixer par des bienfaits un homme de ce mérite, pour lequel la France a été prodigue de compliments, mais qu'elle n'a pas le mérite de conquérir par des procédés plus substantiels [1]. »

M. de Candolle s'entremit auprès du recteur, M. de la Rive, auprès du doyen de la faculté des lettres, M. Boissier. Mais il ne dissimulait pas à sa jeune amie la difficulté de l'entreprise [2].

Le vent est ici peu favorable aux étrangers, écrivait-il, vu que de deux essais que nous avons faits, l'un nous a donné un homme qui s'est moqué de nous, et l'autre un homme qui se laisse moquer de lui par les élèves. Depuis l'échauffourée des Polonais, ce nom ne sonne pas bien à l'oreille de beaucoup de gens, et enfin dans l'état de lutte qui existe ici entre les deux religions, on aura de la peine à appeler ici un catholique qui passe pour ardent [3].

1. Cette lettre, ainsi que tous les documents relatifs à la chaire de Lausanne, a été publiée en français par M. Ladislas Mickiewicz dans le suplément au t. II du grand ouvrage polonais sur la vie de son père (Posen-Paris, 1892, p. 35 et suiv.).
2. Lettre du 4 décembre 1838.
3. « Nous ne sommes ni bigots ni intolérants, écrivait Sismondi à Mickiewicz le 5 novembre 1838, mais nos écoles sont protestantes : nous tromperions les pères qui y envoient

M. de Candolle conclut en déclarant, d'accord avec M. de la Rive, que Mickiewicz, à l'exemple de Rossi, ferait bien de donner d'abord un cours libre, et il ajoute :

L'un des obstacles que rencontrera l'élection de M. Mickiewicz, c'est que ses ouvrages sont écrits dans une langue que personne ne connaît ici. Je crois donc que ce qu'on pourrait faire pour lui serait d'en publier dans la *Bibliothèque universelle* quelques extraits en traduction; c'est un conseil que vous pourriez peut-être lui donner.

Désespérant d'aboutir à Genève, Mickiewicz se tourna définitivement du côté de Lausanne. Il trouvait dans cette ville un conseiller et un appui dans la personne du réfugié italien Melegari, qui occupait une chaire de droit international, et d'un autre Italien, Scovazzi. Italiens et Polonais avaient alors les mêmes rancunes et les mêmes espérances, mais leurs rêves ne devaient pas se réaliser de la même manière. Malgré les sympathies qu'inspirait le génie de Mickiewicz, on ne pouvait le nommer tout d'un

leurs enfants pour être élevés dans leur religion si nous les engagions dans une autre. Que vous soyez catholique n'est nullement un obstacle; mais c'en serait un insurmontable si vous croyiez légitime, si vous vous faisiez un devoir du prosélytisme. Vous comprendrez d'autant mieux notre devoir à nous-mêmes, que vous mettez plus d'importance aux idées religieuses. »

coup par acclamation sans quelques formalités administratives, sans s'assurer qu'il était apte à bien remplir les fonctions qu'il sollicitait. Le poète s'impatientait de ces lenteurs. A la fin de son bel ouvrage sur Adam Mickiewicz [1], M. Kallenbach a cité quelques fragments des mémoires d'un émigré qui vivait alors à Villars, Henri Nakwaski; ils nous renseignent sur l'état psychologique du poète.

Mickiewicz est ennuyé de l'attitude des grands hommes de Lausanne, qui le traitent non pas comme le barde de la Lithuanie, mais comme un simple candidat à une chaire et s'informent de ce qu'il sait. Ils demandent des titres; il répond qu'il n'est pas *un arracheur de dents* [2]. Cependant il rassemble ces *titres*, différentes traductions de ses œuvres, et il les leur envoie; les génies eux-mêmes doivent s'incliner devant la nécessité.

A ces soucis de candidature venaient, hélas, se joindre d'autres tourments. La femme du poète tomba gravement malade. Dans le courant du mois de novembre il fut obligé de retourner auprès d'elle à Paris; elle dut entrer dans une maison de santé, d'où elle ne sortit qu'au mois de mars.

1. Adam Mickiewicz, 2 vol. Cracovie, 1897.
2. Les mots soulignés sont en français dans le texte polonais.

Le 20 novembre 1838, le conseil de l'instruction publique saisissait l'académie de la candidature de Mickiewicz; elle était appuyée d'une recommandation de Sismondi et de Sainte-Beuve. Le 23, l'académie décidait « d'accepter les propositions de M. Mickiewicz et de demander, vu les circonstances où il se trouve, que le traitement qui lui sera alloué soit aussi considérable que possible ».

Cependant le poète à Paris se désespérait :

Ma situation est terrible, écrivait-il à son vieil ami Domeyko (lettre du 8 janvier 1839). Ma femme, après quelques mois de maladie, commence à peine à donner des espérances de rétablissement. Mes enfants sont dans des maisons étrangères. Je ne sais pas encore si j'aurai la place à Lausanne. Misère partout! Je m'étonne d'avoir pu supporter tout cela, mais j'ai beaucoup vieilli.

Le 13 mars 1839, il écrit de Lausanne (maison Beau-Séjour), qu'il est nommé professeur ordinaire avec un traitement de 4 800 francs, qu'on lui a fait des offres pour l'université de Paris, mais qu'il hésite, car tout le monde est tellement bon pour lui à Lausanne qu'il y aurait ingratitude à quitter cette ville.

Il ne quitte définitivement Paris qu'au mois de juin. Le 17, il arrive à Lausanne. Il s'établit

16, rue Saint-Pierre. Entre temps une révolution intérieure avait éloigné ses amis du pouvoir et failli emporter la chaire de littérature latine. Le traitement n'était plus tel que le poète l'avait rêvé. Il lui fallait recommencer la candidature, qui sait? se soumettre à un examen. L'examen eut lieu, mais dans des conditions de nature à ménager les susceptibilités les plus délicates. Mickiewicz fut invité à dîner chez un conseiller d'état. Après le dîner on se mit à causer de littérature latine. Mickiewicz prit une part très animée à la conversation. Le maître de la maison la termina par ces mots : « Monsieur, vous avez passé brillamment votre examen. — Quel examen? — Ces messieurs sont des professeurs de l'académie; vos réponses les ont pleinement satisfaits. » Mickiewicz avouait que, s'il avait été prévenu, il se serait trouvé beaucoup plus embarrassé.

Le 31 juillet, l'académie décida qu'il y avait lieu de demander un cours de littérature latine. Le poète fut nommé à l'emploi qu'il sollicitait le 15 octobre. Il commençait à se décourager. Lausanne ne lui déplaisait pas, mais c'était toujours un lieu d'exil, et les études de philologie latine ne lui souriaient guère :

Nous sommes ici assez bien logés. Mes fenêtres donnent sur le lac et sur les Alpes. J'aime mieux nos paysages lithuaniens, si intimes (exactement : sur lesquels on peut se poser et dormir), que ces panoramas lointains qui fatiguent les yeux comme une *camera oscura*. La ville de Lausanne est d'ailleurs assez ennuyeuse. Les habitants sont bons pour nous, et nous serions bien ici si nous pouvions nous accoutumer à la terre étrangère.... Je suis aussi isolé ici que toi à Coquimbo; seulement, je suis plus près des miens. (Lettre à Domeyko du 1er avril 1839.)

Quelques jours avant sa nomination (20 septembre), il écrit au poète Bohdan Zaleski :

Quand tout sera terminé et que j'aurai ma chaire, j'en serai peut-être chassé par l'ambassade russe ou par une révolution. Mais que faire? En attendant lisons : *De re metrica, de asse romano, de sigillo*. Je m'attendris parfois en évoquant ces vieux souvenirs des bancs académiques.

Il avait rêvé une situation de 4 800 francs. Il en avait une de 2 700. C'était pour Lausanne un traitement considérable. Le franc suisse valait alors 1 fr. 45 de France.

Quel jour commença-t-il son cours? Le 12 novembre 1839, d'après MM. Ladislas Mickiewicz et Kallenbach. Je ne demande pas mieux que de les croire, mais, d'après des lettres publiées dans la correspondance du poète (t. I, p. 207 et 209), et datées l'une du 2, l'autre

du 8 novembre, je vois que Mickiewicz enseignait déjà à cette époque. Évidemment le poète avait débuté au gymnase avant de débuter à l'académie.

En somme, il se retrouvait dans son ancienne profession ; mais il était exilé, réduit à enseigner pour la première fois de sa vie à des étrangers, dans une langue étrangère. Cela lui semblait très dur, malgré toute la bienveillance qu'on lui témoignait à Lausanne :

... On a fini par me donner la place, mais dans de moins bonnes conditions; j'ai l'espérance qu'on me nommera professeur ordinaire, car on est assez content de mes leçons. Je fais ici un cours en français, toi là-bas (au Chili) en espagnol, et mon frère à Kharkov en russe. Nous sommes condamnés à cette tour de Babel! J'ai 2 700 francs de traitement, six leçons par semaine, beaucoup de travail pour la première année. La première leçon publique ne m'a pas peu épouvanté. Mais elle a réussi et la jeunesse m'a donné ensuite une sérénade. J'ai quelque espérance d'obtenir une place à Paris. En attendant, j'asperge ici les Suisses avec la gravité d'un Grodek.

Grodek avait été, comme nous l'avons vu plus haut, le professeur de Mickiewicz à l'université de Vilna.

Le pauvre poète, redevenu philologue bien malgré lui, avait grand'peine à se reprendre à des études depuis si longtemps abandonnées.

Je me suis débarrassé hier de ma troisième semaine de leçons, écrivait-il à Bohdan Zaleski le 2 novembre, et aujourd'hui je respire comme un galérien lâché à la lumière. J'ai beaucoup de travail. Je reste des jours entiers sans quitter mon bureau, et souvent jusqu'à une heure du matin j'étudie quelque difficulté de métrique latine. Je dois être levé à sept heures les jours de leçons. Je dévore du latin et je le crache en français. Je ne me rencontrerai pas de sitôt avec toi dans le domaine de la poésie.

La première leçon publique du poète ne donna pas lieu de soupçonner le rude et ingrat labeur auquel il se livrait pour gagner la vie des siens.

Dans un article publié il y a près d'un quart de siècle dans la *Bibliothèque universelle* Juste Olivier rappelait l'impression que lui avait laissée ce début oratoire du poète polonais :

Mickiewicz me disait le jour de sa première leçon à Lausanne : « Il me semble que je monte à l'échafaud. » Pour lui, une fois en haut, il n'y paraissait nullement. C'était un feu qui, aussitôt allumé, brûlait et brillait de lui-même, éclatait, tonnait parfois, mais sans s'arrêter jamais [1].

Au moment même où Mickiewicz débutait à Lausanne, George Sand, dans un article sur *Le drame fantastique*, le comparait à Gœthe et à

1. *Sainte-Beuve à Lausanne et dans sa jeunesse.* Livraison de juin 1876, p. 199.

Byron et donnait à ce génie exotique ces lettres de grande naturalisation que tant d'étrangers ont vainement demandées à la France. Les Vaudois étaient fiers d'avoir attiré à leur foyer un poète d'aussi noble lignée. Mais le labeur l'écrasait. Il essayait en vain de réveiller la muse endormie, d'ajouter un nouvel épisode au poème des *Aïeux*. « L'inspiration m'a quitté et j'ai cessé d'écrire, disait-il à son ami et confrère Bohdan Zaleski. » (Lettre du 20 janvier 1840.)

Il se louait du bon accueil qu'il trouvait à Lausanne en dépit des partis et des haines qui divisaient la république vaudoise, du travail qui semblait d'autant plus dur qu'il en était depuis longtemps déshabitué. On commençait à parler d'une chaire qui l'appellerait au Collège de France; mais il était heureux d'être sorti de la fournaise de l'émigration et il avait pris Paris en dégoût. Malgré la majesté des Alpes et la splendeur du Léman, il rêvait sans cesse de la Lithuanie, de Novogrodek. Il prenait son cours tellement à cœur qu'il songeait à le publier en volume. (Lettre à Ignace Domeyko, datée de la maison Beau-Séjour, 15 février 1840.)

Cependant, à partir du mois de mars, il entamait avec Paris des négociations très sérieuses à

propos de la chaire de littérature slave que M. Cousin avait l'intention de créer pour lui. Il entretenait à ce sujet avec M. Léon Faucher, son ami, une correspondance assidue. Il était fort embarrassé; on lui offrait à Lausane une situation de 3 500 francs et une *vocation* définitive. Cela valait plus de 5 000 francs à Paris. Mais il fallait donner six leçons par semaine sur des matières qui lui étaient devenues étrangères, et le Collège de France ne lui en demandait que deux sur des sujets qu'il connaissait ou croyait mieux connaître. Il était incertain de l'avenir à Lausanne : « Une première révolution emporterait toute notre académie, y compris mon latin. » (Lettre du 9 mars 1840.) Mais ce danger n'était rien à côté de ce que Mickiewicz appelait « le danger pathologique ». Il craignait le goitre pour sa fillette, alors âgée de cinq ans : « On s'engoitre ici comme vous vous enrhumez à Paris. Je tremble à l'idée de voir notre pauvre Marie ornée d'un tel collier; ce serait laisser une belle dot à une fille d'émigré qui n'en a pas d'autre.... » — « Le goitre, disait-il dans une lettre adressée au même correspondant (13 mars), domine dans cette affaire toutes considérations politiques et économiques. »

Évidemment, en matière pathologique, Mickiewicz exagérait beaucoup. Je ne sache pas que même en ces temps reculés il y ait eu des goitreux à Lausanne. Il ne se faisait pas moins d'illusions en des matières beaucoup plus graves.

Une lettre en polonais écrite le même jour au père Kajsiewicz, alors à Rome, est de nature à intéresser particulièrement les lecteurs vaudois. Le père Kajsiewicz était une sorte de Lacordaire polonais. Combattant de 1830, il avait embrassé la carrière sacerdotale en 1835; il était allé étudier la théologie à Rome; bientôt, en 1842, il allait fonder un ordre dont le nom dit assez l'objet, l'ordre des Résurrectionnistes.

Dans sa lettre du 13 mars, Mickiewicz le mettait au courant de ses incertitudes :

Je ne sais encore si j'accepterai le poste de Paris, disait-il. Je me porte bien, grâce à Dieu, bien qu'accablé de travail. La Providence ne m'abandonne pas et m'a visiblement protégé jusqu'ici. Ma situation a été difficile à acquérir. Je suis le premier professeur catholique depuis la fondation de cette archiprotestante académie. Les haines religieuses sont ici très fortes. Le protestantisme, abandonné à lui-même, s'est corrompu et est tombé en ruines. Au synode de Genève, on a constaté qu'il n'y a pas deux bons pasteurs. C'était une étrange tour de Babel. Genève est devenue tout à fait rationaliste et est excommuniée par les protestants eux-mêmes. A Lausanne, chez nous, les méthodistes sont en lutte avec

les rationalistes. Ces derniers, au grand conseil, ont supprimé la confession de foi, c'est-à-dire toute la raison d'être de leur église ou plutôt de la bande qui représente l'église. Chaque ministre a le droit d'enseigner ce qui lui plaît. Mais il est facile de prévoir qu'une révolution frappera bientôt les ministres, leurs places et leurs pensions. Ce sera très fâcheux pour notre académie, qui est la dernière forteresse du protestantisme. J'ai une bonne position, car je puis dire impartialement la vérité à tous quand ils m'attaquent. Les catholiques ne sont pas nombreux ici, mais ils sont forts. Il n'y a pas longtemps qu'ils ont obtenu la liberté de confesser publiquement leur foi. Leur petite église fait peur à tous les temples, car elle est seule fréquentée et respectée. Parmi les protestants, beaucoup d'hommes vertueux et pieux passeraient probablement à nous; mais il est difficile d'abandonner sa place, son traitement, et de rompre tant de liens. Les gens indépendants par leur plume ou leur situation rentrent de temps en temps dans le sein de l'église catholique. Le fils du propriétaire chez qui je demeure en ce moment vient de se convertir. Cela fait une grande impression. Je n'ai eu aucune influence sur cette conversion; je l'ai trouvé déjà tout décidé à son abjuration. Si quelque prédicateur venait ici donner des conférences dans le genre de celles de Lacordaire, il obtiendrait des résultats inouïs. Je ne sais pas où est Lacordaire; il faut que je lui écrive, mais l'affaire demande beaucoup de prudence. Si l'on savait que c'est moi qui l'amène, tout le monde serait mal prévenu (contre nous). C'est pitié de voir tant de bons et de braves gens. Il y a ici une belle moisson à faire. Je compte aussi sur vous quand les circonstances le permettront. En revenant de France, passez par ici, que j'y sois ou que je n'y sois plus. Vous devez visiter Lausanne. Apprenez aussi à prêcher et ne négligez point la langue française.

Qui vous a dit que je m'ennuyais à Lausanne? J'ai bien le temps de m'ennuyer à Lausanne! Six heures de leçons par semaine et des volumes entiers à parcourir!

Cette lettre est particulièrement curieuse. Il est vrai qu'elle est adressée à un prêtre catholique. Qui sait? Mickiewicz a peut-être quitté Lausanne à temps : si Kajsiewicz était venu, aurait-il su rester maître de lui? Au Collège de France, quelques années plus tard, il devait voir ses cours suspendus pour avoir dévié de l'objet de leur enseignement. On n'eût pas toléré un mois à Lausanne ce qui fut toléré deux ans à Paris.

Si Mickiewicz désire la chaire du Collège de France, ce n'est pas à cause des avantages matériels qui y sont attachés. C'est qu'il craint de voir la chaire tomber aux mains d'un ennemi des Polonais, d'un Russe ou d'un Allemand. C'est qu'il rêve de la réserver ensuite pour ses compatriotes. L'idée ne lui vient pas qu'elle puisse jamais être occupée par un Français. Singulière conception, d'après laquelle un établissement qui enseigne les littératures de sept ou huit races différentes deviendrait tout simplement la tour de Babel! Et, d'autre part, il regrette Lausanne, où l'on est bon pour lui, où l'on estime son

enseignement, où l'on ne songe qu'à augmenter sa situation.

Dans un rapport, daté du 26 février 1840, le directeur du collège cantonal, M. Solomiac, fait le plus grand éloge du nouveau professeur :

M. Mickiewicz s'est toujours occupé de ses fonctions d'une manière très satisfaisante. Son exposition de l'histoire ancienne littéraire est un résumé très bien fait dont les matériaux sont bien choisis, où les vues m'ont toujours paru saines et la proportion des parties bien gardée.

Le 29 février, l'académie de Lausanne demande au conseil de l'instruction publique que M. Mickiewicz soit appelé aux fonctions de professeur ordinaire.

Il a, dit le rapport, constamment fait preuve d'une connaissance approfondie de l'histoire et de la littérature latine dans ses rapports avec le caractère et le développement de l'esprit romain. Il ne possède pas une connaissance moins approfondie de la langue latine. Il cite de mémoire des fragments souvent assez longs des auteurs latins, les compare avec d'autres et les analyse en faisant ressortir les particularités. Il connaît les travaux des philologues anciens, des Hollandais, des Allemands et des Anglais.

Le conseil de l'instruction publique, tout en rendant hommage au génie du poète et au talent du professeur, se croyait tenu de respecter la loi

et ajournait la *vocation* au 20 juin de l'année courante. Les étudiants intervenaient alors et adressaient une pétition au conseil d'état. Ils lui exprimaient « la peine que leur faisait éprouver la seule pensée de voir Mickiewicz quitter Lausanne, le désir de le posséder au milieu d'eux, le besoin qu'ils sentaient de son enseignement. » Le conseil se rendait à leurs instances, et le 11 mars il nommait Mickiewicz professeur ordinaire de littérature latine à l'académie : son traitement était fixé au maximum légal de 3 000 (soit 4 350 francs, qui représentaient certainement plus de 5 000 francs à Paris). Le *Nouvelliste vaudois* (article du 17 mars 1840) applaudissait à cette libéralité « réservée pour des cas rares et extraordinaires », et il exprimait l'espérance que, malgré les offres brillantes qui lui venaient d'ailleurs, le poète resterait fidèle à la petite république où il était aimé et apprécié et qui lui avait adressé le premier appel.

Mickiewicz acceptait avec reconnaissance (lettre du 21 mars 1841). Néanmoins, il continuait à négocier avec Paris. Il hésitait beaucoup. Il craignait de se retrouver dans le sein de l'émigration, qui était « assez sotte et incapable d'entendre les poètes » (lettre du 24 avril à Bohdan

Zaleski). Il regrettait Lausanne, « où il avait maintenant le pain et la paix, où il s'était fait lui-même sa place sans autre secours que celui de Dieu, en dépit de sérieux obstacles, Lausanne *où les gens étaient bons* ».

Il fut installé solennellement le vendredi 26 juin 1840 par M. Emmanuel de la Harpe, et fit une leçon d'inauguration sur le poète chrétien Prudence, leçon qui nous a été conservée et dont nous parlons plus loin. M. Monnard salua comme un beau jour pour l'académie de Lausanne celui où « elle voyait s'asseoir au milieu d'elle le poète dont la renommée rivalise avec celle de Gœthe et de Byron ». Ces discours de bienvenue n'étaient que le prélude d'un prochain adieu. Cependant Mickiewicz prenait au sérieux ses fonctions, faisait passer des examens à partir de sept heures du matin, discutait, votait (lettre à Bohdan Zaleski du 2 juillet). Dans cette lettre, comme dans celles qu'il adressait le 17 et le 31 du même mois au prince Adam Czartoryski, il exprimait un sincère regret d'avoir à quitter Lausanne, à laquelle l'attachaient tant de liens, mais il croyait devoir obéir à un intérêt supérieur. « J'ai été à Lausanne l'enfant gâté du public et de l'académie, dit-il dans une lettre

adressée de Paris (1er novembre) à son viel ami Domeyko, et, n'étaient les maladies de ma femme et de mes enfants, je me rappellerais Lausanne comme un paradis. »

IV

Que valaient exactement les leçons de Mickiewicz? Nous savons quel mal lui donnait leur préparation. Cependant il ne les écrivait pas; il prenait des notes et se contentait d'improviser. Aussi est-il resté peu de chose de son enseignement. Dans un recueil qui paraissait naguère à Paris, la *Revue universelle internationale*, M. Ladislas Mickiewicz a publié (numéros de décembre 1884 et janvier 1885) la leçon d'ouverture du cours professé par le poète. Celui-ci s'excuse tout d'abord de la difficulté qu'il éprouve à s'exprimer en français :

Trop souvent les formes des chefs-d'œuvre romains apparaîtrons à travers mes phrases comme les statues antiques que l'on transporte de Grèce ou d'Italie dans le climat brumeux de ma patrie, où elles perdent de leur charme et semblent quasi étonnées de se trouver au milieu d'une pareille atmosphère. A cette idée, je ne puis me défendre d'un certain découragement. C'est peut-être la peine la plus dure à laquelle puisse être condamné un exilé que celle d'être obligé à penser, à

sentir, à refaire ses souvenirs dans une langue qui n'est pas la sienne; mais j'espère que cet accent, tout en offensant votre oreille, vous rappellera à chaque moment ma position et le droit qu'elle me donne à votre indulgence.

Plus tard, au Collège de France, il sollicitait également l'indulgence de ses auditeurs.

Je suis étranger, disait-il dans sa première leçon, il faut que je m'exprime dans une langue qui n'a rien de commun dans son origine, dans ses formes, avec celle qui sert habituellement d'organe à ma pensée. Je sens le poids de ma chaîne comme vous en entendez le bruit [1].

Issu de petite noblesse, il n'appartenait pas à ces grandes familles cosmopolites où l'on connaît le français mieux que la langue maternelle.

Dans sa leçon d'installation, le poète s'efforçait de déterminer la position exacte de la littérature latine vis-à-vis de la littérature grecque et des littératures européennes. Dans la rédaction publiée, cette leçon paraît assez embarrassée et confuse. Elle atteste de nombreuses lectures et un sérieux effort; mais on sent le labeur de l'auteur. La manière de Mickiewicz n'a rien de commun avec celle d'un Berger, d'un Martha ou

1. Sur Mickiewicz au Collège de France, voir mon volume *Russes et Slaves* (2e série, p. 207-241).

d'un Gaston Boissier. Une autre leçon publiée par la même revue (numéro du 16 janvier 1885) a pour objet le poète chrétien Prudence. La rédaction que nous a laissée Mickiewicz ne nous permet pas d'apprécier exactement l'impression qu'il pouvait exercer sur ses auditeurs. Sur ce froid canevas le poète brodait évidemment; les intonations de la voix, la mimique produisaient des effets qui ne se retrouvent pas dans un texte terne et incolore. A propos précisément de cette leçon sur Prudence, le *Nouvelliste vaudois* du 30 juin 1840 raconte l'épisode suivant, dont on ne trouve nulle trace dans le texte même de la leçon :

Un indicible sentiment s'est communiqué de l'orateur aux auditeurs lorsqu'après avoir tracé le tableau du martyre d'un petit enfant de six ans, condamné pour la foi de ses parents et que sa mère elle-même présente au bourreau, il s'arrêta en disant : « Vous pardonnerez mon émotion; j'ai été témoin de semblables scènes. » Le drame des malheurs de la Pologne s'était soudain dévoilé à l'âme de chaque assistant.

Mickiewicz, comme on l'a vu plus haut, avait un instant rêvé de publier un livre sur la littérature latine. Y a-t-il lieu de regretter que les circonstances ne lui aient pas permis de réaliser ce projet? Je ne le crois pas. Mieux eût valu cent

fois ajouter un épisode aux *Dziady*, un chant à *Messire Thaddée*.

Les dernières vacances de Mickiewicz en Suisse furent égayées par la visite de son illustre confrère, Bohdan Zaleski. Aux environs du mont Blanc ils firent la rencontre d'un Polonais, professeur de lettres, qui ne savait pas même leurs noms, et ils firent de plaisantes réflexions sur la vanité de la gloire. On est toujours l'inconnu de quelqu'un! J'ai rencontré récemment dans une ville d'eaux un homonyme de Mickiewicz qui appartenait à une branche collatérale de sa famille qui vivait à Saint-Pétersbourg et qui ne savait pas le polonais!

Le 23 septembre, Mickiewicz adressait sa démission au président du conseil d'État. Par un arrêté du 3 novembre il fut nommé professeur honoraire. Il quitta Lausanne le 4 octobre. Son ami Nakwaski, dont nous avons cité quelques notes, a consigné dans les fragments de son journal, publiés par M. Kallenbach, les détails de ce départ. On me pardonnera cette dernière citation. J'ai tenu dans cette étude essentiellement documentaire à mettre le plus possible à profit des textes polonais inaccessibles à l'immense majorité de mes lecteurs.

5 octobre. Je suis arrivé à temps pour dire adieu à Mickiewicz, car le 4 au matin ils sont partis définitivement pour Paris.

Singulière destinée que celle de cet homme! Il venait précisément de se mettre à aimer ce pays; car il avait constaté qu'on était bien disposé pour lui : les 3000 francs qu'on lui donnait valaient plus que les 6 000 francs de Paris. Autant lors de son premier séjour à Villars l'an dernier il tapait sur les Suisses et les Vaudois, autant il les loue maintenant... et même les mêmes personnes ou du moins quelques-unes.

J'ai assisté aujourd'hui à deux départs. A huit heures, une modeste voiture de louage a emmené la famille de Mickiewicz, de ce grand génie. Seuls des émigrés lui ont dit adieu, les Jundzill, Scovazzi, moi, et un Suisse, le professeur Olivier. Il n'y avait personne, personne; on ne savait pas quel homme quittait Lausanne. A trois heures, devant l'hôtel Gibbon, sont partis des Russes : des Obolensky ou des Galitzyne, je ne sais. Ils avaient deux énormes voitures surchargées de domestiques des deux sexes; nul ne leur a tendu une main amicale, nul n'a versé une larme, mais il y avait beaucoup de gens pour regarder. Peut-être dans un siècle la maison où logea Mickiewick portera-t-elle son nom, comme l'hôtel qui porte le nom de Gibbon. A coup sûr personne ne donnera celui d'un Galitzyne. Pendant cette dernière semaine, on a beaucoup fêté Mickiewicz et son cœur s'en est grandement réjoui. C'était une belle occasion pour lui rappeler ses anciens jugements et lui faire sentir mon triomphe. Je me suis contenté d'une observation générale : nous n'avions pas le temps de nous disputer comme à Villars.

V

Une fois à Paris, même au milieu des soucis de son enseignement, de la fermentation incessante des émigrés, sous l'étreinte néfaste du mysticisme qui devait définitivement dévoyer son génie, Mickiewicz n'oubliait pas Lausanne. Il y avait laissé des amis et des compatriotes. Il y revint pendant les vacances de l'année 1843. Il était alors complètement sous la domination du théosophe, de l'illuminé Towianski, entre les mains duquel il avait abdiqué son génie et sa liberté. Towianski allait à Rome pour essayer de rajeunir à sa façon l'église catholique. Le mystique et le poète s'arrêtèrent à Lausanne : le pays vaudois n'était pas un terrain favorable pour une religion nouvelle où Napoléon jouait le rôle d'une sorte de messie rédempteur de l'Europe. En revanche, Mickiewicz espérait pouvoir mettre la main sur le Valais.

En 1844, il envoyait dans ce canton deux émissaires pour travailler un peuple dont il avait remarqué la simplicité, l'ardeur, la sensibilité, et où il voyait « la Pologne ou la Lithuanie de la Suisse ». Je ne sache pas que le towianisme

ait fait beaucoup de recrues chez les Valaisans.

Towianski, expulsé de France, s'était établi à Richterswyl, dans le canton de Zurich. Mickiewicz alla l'y rejoindre durant l'été de 1845. Je ne voudrais pas insister ici sur ce douloureux spectacle d'un homme de génie asservi à un monomane, sinon à un charlatan. Les instructions que Mickiewicz allait chercher à Richterswyl nous importent peu; tout cela est aussi loin de nous que le baquet de Mesmer, les tables tournantes, ou les médiums qui ont fait naguère frissonner nos aïeules.

La postérité ne s'occupera que de l'œuvre poétique de Mickiewicz; elle s'inquiétera peu de savoir s'il a été un bon professeur de philologie latine ou slave et par quel moyen il croyait pouvoir renouveler l'Église et refaire la carte de l'Europe.

Il arriva à Lausanne au moment où se préparait déjà la guerre du Sonderbund. Avec l'élan habituel de son imagination le poète rêva que cette guerre allait donner le signal d'une grande commotion européenne, d'un mouvement qui ébranlerait l'Italie, gagnerait la France, et qui ouvrirait à l'émigration de nouveaux horizons [1].

1. D'après l'ouvrage polonais de M. Ladislas Mickiewicz t. III, p. 371.

Hélas ! l'Europe allait bientôt en effet être ébranlée jusque dans ses fondements ; mais ni la Pologne, ni l'émigration ne devaient rien gagner à cette crise.

La jeunesse lausannoise n'avait pas oublié Mickiewicz ; le 27 juin elle lui offrit une sérénade. Le poète, dans un discours applaudi, exalta la grandeur morale du canton de Vaud, affirma sa foi inébranlable dans l'avenir de sa patrie, qui devait, disait-il, devenir plus grande que jamais.

Au mois de février 1846, il retourna à Richterswyl ; cette fois c'était pour rompre avec le maître dont il avait trop longtemps accepté d'être le lieutenant. Hélas ! si, renonçant à ce monde de chimères, il était purement et simplement revenu aux rêveries poétiques de sa jeunesse ! Mais le poète était mort, bien mort en lui et ne devait jamais renaître.

Professeur par nécessité, mystique par excès d'imagination et de patriotisme exalté, il allait maintenant sous l'influence des événements se transformer en agitateur politique et mourir d'une mort prématurée sans avoir ajouté une page nouvelle aux chefs-d'œuvre de sa jeunesse. Il était né avec un génie égal à celui des Byron,

des Gœthe, des Victor Hugo, mais il n'eut pas comme eux à son service les ressources d'une fortune patricienne, la généreuse protection d'un prince éclairé, la libéralité intelligente du public et des éditeurs. Sa destinée reflète celle du peuple malheureux dont il était originaire et auquel il a donné le meilleur de son âme.

Dans un petit poème qui figure au nombre des *Chansons lointaines*, Mme Juste Olivier l'avait invité à se résigner à la vie calme et réconfortante de Lausanne :

Dans nos vergers tout devient rêverie,
Vague bonheur que l'on garde à genoux,
Frais souvenir, souci de bergerie,
Clos d'une haie ainsi que la prairie,
Plaisir du cœur, que le cœur seul varie,
Consolez-vous !

... A l'amitié qui vaut mieux que la gloire,
Au pâle honneur d'être adopté de tous,
Aux biens sans lutte, à la paix sans victoire,
Aux jours heureux sans trace et sans mémoire,
Comme au bonheur que l'on a sans y croire,
Résignez-vous.

Le poète ne s'était pas résigné; mais il resta profondément reconnaissant au noble couple auprès duquel il avait trouvé un accueil aussi affectueux et qui était venu en 1846 le retrouver à Paris.

Il voulait rester Polonais : il n'avait point accepté la naturalisation française, qui aurait pu lui consolider sa situation au Collège de France. En 1849, à la suite d'incidents qui n'ont pas d'intérêt pour nos lecteurs, il se vit menacé d'être brutalement expulsé de Paris; il pensa qu'un passeport suisse pourrait le mettre à l'abri de certaines mésaventures, et il se rappela qu'il était professeur honoraire de l'académie de Lausanne.

Le canton de Vaud, écrivait-il le 3 octobre 1849 au département de justice et police de Lausanne, m'avait fait autrefois l'honneur de me confier une haute place dans l'enseignement national et m'accorda un titre qui me donne le droit de le regarder comme ma seconde patrie. Lors de mon séjour dans le canton, j'ai été nommé professeur honoraire de l'académie et par conséquent membre permanent de ce corps savant. Je fus plus tard appelé par le gouvernement français à professer au Collège de France, mais je n'ai pas pris le titre de professeur.... Une telle qualité implique de la part du titulaire la nécessité de se faire naturaliser Français. Or je n'ai qu'à vous rappeler, messieurs, la situation de ma patrie pour faire comprendre le devoir qu'elle m'imposait de ne pas désavouer mon caractère de Polonais dans le but de jouir des privilèges attachés à la qualité de citoyen d'un pays libre, puissant et matériellement heureux....

Maintenant, les circonstances ont mis dans une position difficile tous les étrangers habitant Paris. Ceux qui ne sont pas munis de passeports réguliers et que l'on regarde comme réfugiés se trouvent sous le coup de lois exceptionnelles.

Le gouvernement vaudois eut égard à la requête de Mickiewicz; un passeport lui fut délivré le 16 octobre 1849. Ce fut le dernier acte des relations officielles du poète avec le canton qui lui avait offert un généreux asile, une situation honorable, et qui veillait encore sur lui dans les épreuves de l'exil.

ALEXANDRE POUCHKINE

La littérature russe n'a pas à se plaindre de l'indifférence du public dans les pays de langue française. Les traducteurs et les éditeurs se disputent l'honneur lucratif de nous présenter ses romans ; ils figurent sur les rayons des cabinets de lecture et dans le salon des belles dames. A vrai dire, plus d'un roman russe a trompé les espérances qu'une spéculation plus commerciale que littéraire avait fondées sur lui. Le flâneur qui suit les quais de Paris en dépouillant les boîtes des bouquinistes a l'occasion de repêcher plus d'une épave de la vie moscovite dans la boîte à quinze sous ou même à vingt centimes.

Les poètes ont partout été beaucoup moins bien traités par les traducteurs et les éditeurs que les

romanciers. Les raisons de ce dédain sont faciles à comprendre : pour traduire un poète, il faut des qualités littéraires que n'exige pas la reproduction plus ou moins exacte, plus ou moins élégante, d'un roman à la mode. Il y faut du goût, de l'érudition, et j'ajouterai du désintéressement; les poètes s'adressent à un public d'élite nécessairement fort restreint. Dans les grandes littératures étrangères il en est qui ont su s'imposer au public; le lecteur n'a que l'embarras du choix s'il veut se procurer une bonne traduction de Byron, de Gœthe ou de Schiller. Ils figurent sur les catalogues des grands éditeurs ; on est à peu près sûr de les rencontrer chez les libraires d'occasion.

Tout autre a été la destinée des poètes russes : un certain nombre d'entre eux ont eu l'honneur d'être traduits en français. Mais la première édition, une fois épuisée, n'a pas été réimprimée. Prenons pour exemple Pouchkine; sur dix volumes que forment ses œuvres complètes dans la petite édition Souvorine, les poésies occupent environ la moitié. Or, la traduction de cette moitié est absolument introuvable dans le commerce. Il y a bien eu des traductions; en les revisant et les réunissant en un *corpus*, on cons-

titueraít deux ou trois volumes des plus intéressants. Aucun éditeur n'a eu l'idée de le faire.

Essayez donc de vous procurer aujourd'hui : *Œuvres choisies de Pouchkine poète national de la Russie*, traduites pour la première fois en français par A.-H. Dupont (Paris, Comptoir des imprimeurs unis, 2 vol., 1847), ou *Poèmes dramatiques de Pouchkine*, traduits par Tourguenev et Viardot (Paris, Hachette, 1862), ou *Onéguine*, traduit par Paul Béesau (Paris, Franck, 1868). Le *Journal des Débats*, qui devrait s'y connaître, affirmait l'autre jour que le poème d'*Onéguine* n'a jamais été traduit en français. Or, il en existe trois traductions, toutes trois publiées à Paris. Devinez, si vous le pouvez, que la plupart des œuvres poétiques de Pouchkine ont été traduites, — et quelques-unes fort bien ma foi, — par Eugène de Porry dans les *Fleurs littéraires de la Russie* (Paris, Techener, 1860); par Paul de Julvécourt dans la *Balalaïka, chants populaires russes et autres morceaux de poésie* (Paris, Delloye, 1837); par Tardif de Mello dans l'*Histoire intellectuelle de l'empire de Russie* (Paris, Amyot, 1854); par le prince Elim Mestchersky dans les *Poètes russes* (2 vol., Paris, Amyot, 1846).

Aucun de ces ouvrages n'est aujourd'hui dans

le commerce, et il est impossible à un lecteur français de se faire dans sa langue une idée de l'œuvre de Pouchkine. C'est vraiment grand dommage.

Essayons de remettre en lumière ce poète dont on parle tant et qu'on lit sans peu.

I

Il naquit à Moscou le 26 mai (7 juin) 1799. Sa famille avait joué un certain rôle dans l'histoire russe; le boïar Grégoire Grigorievitch Pouchkine s'était distingué au XVIIe siècle dans les armées du tsar Alexis Michaïlovitch. Son père Serge Lvovitch avait servi dans l'armée; il était, comme la plupart de ses contemporains, un fanatique de littérature française. Il aimait à rimer « des bouquets à Chloris ». Son oncle Basile Lvovitch, mort en 1830, compte parmi les poètes agréables du commencement du siècle. Sa mère — ceci est un détail à ne pas oublier — était la petite-fille d'un nègre abyssin, Abraham Petrovitch Hannibal, qui, au début du XVIIIe siècle, avait été volé au sérail de Constantinople, amené en Russie par un corsaire, s'était converti au christianisme, et avait eu pour par-

rain Pierre le Grand. On l'appelle dans la littérature russe l'*Arabe* (c'est-à-dire le nègre) *de Pierre le Grand*. Ainsi Pouchkine avait, comme notre Dumas, du sang noir dans les veines; sa physionomie, sa chevelure crêpée, révélaient cette origine exotique. Il m'a été donné de rencontrer, il y a quelques années, son petit-fils, alors officier dans la marine russe. C'était un type parfait de créole. Joukovsky, qui a été en poésie le vrai maître de Pouchkine, l'introducteur de l'école romantique en Russie, était le fils d'une captive musulmane. Le sang froid de la Russie moscovite, mêlé au sang chaud des tropiques ou de l'Orient, a donné à la Russie deux de ses plus grands poètes. Karamzine et Derjavine étaient d'origine tatare, Lermontov d'origine écossaise. La Russie littéraire a beaucoup gagné à ces croisements de race.

Pouchkine a lui-même chanté ses ancêtres paternels en des vers d'une fière allure :

Mon grand-père n'était pas marchand de beignets; ce n'était pas un chachol [1] bombardé prince, il ne chantait pas au chœur avec les diacres, il ne cirait pas les bottes du tsar; ce n'était pas un déserteur des armées allemandes.

Mon ancêtre Radcha servit sous saint Alexandre

1. Un paysan de la Petite-Russie.

Nevsky; ses descendants furent épargnés par Ivan le Terrible; les Pouchkine frayaient avec les tsars; plus d'un parmi eux fut couronné de gloire.

Nous avons mis les mains à l'élection des Romanov; mon bisaïeul ne s'entendait pas avec Pierre le Grand. Il fut pendu par lui....

Au fond ce furent les femmes qui exercèrent la plus vive et la plus salutaire influence sur l'imagination du jeune poète : sa grand'mère, qui lui racontait les traditions héroïques de la famille, l'histoire du nègre Hannibal, les fêtes données chez le boïar Rjevsky auquel Pierre le Grand rendait souvent visite, enfin sa bonne, sa *niania* Arina Rodionovna, qui le berçait de contes fantastiques et dont il devait immortaliser le nom.

Un autre poète, Iazykov, ami et camarade d'Alexandre Pouchkine, s'est plu à célébrer cette humble paysanne, muse naïve d'un grand poète :

T'oublierai-je, ma chère Rodionovna? Dans ces jours où cherchant la liberté champêtre, je renonçais pour elle à la gloire, à la science, aux Allemands, à cette ville de professeurs et d'ennui, toi, bienveillante hôtesse de ce foyer où Pouchkine, sans se laisser abattre par le destin..., sacrifiait sur l'autel de la Muse, tu m'accueillais, tu me saluais toujours avec ta bonté cordiale. Tu nous intéressais par ta joie, par les récits captivants sur les anciens maîtres; nous admirions leurs bons tours, nous ajoutions foi à tes narrations, et le rire n'interrompait point tes naïfs propos, et les heures légères coulaient sans souci.

Trois influences ont successivement, — ou parfois simultanément, — dominé la vie littéraire du grand poète russe.

C'est d'abord l'influence de la littérature française et notamment de la poésie érotique du XVIIIe siècle. C'est ensuite celle de Byron et dans une certaine mesure de Shakespeare ; c'est enfin celle de la littérature orale, du folklore russe, contes et chansons, épopées populaires (*byliny*), recueillis de la bouche du peuple, récités, narrés ou chantés au poète par sa vieille *niania*, celle qu'il a chantée avec tant d'affection, Arina Rodionovna. Examinons seulement l'influence de la poésie française.

L'éducation première du poète a été toute française. Tout le monde parle français autour de lui, sauf sa grand'mère et le prêtre qui lui enseigne le catéchisme. Issu de sang abyssin par le côté maternel, le poète est un enfant très précoce. Son père a une bibliothèque où figurent tous les grands et petits poètes français. Les lectures de l'adolescent ne sont pas surveillées. Il feuillette ou dévore tour à tour La Fontaine, Molière, Voltaire, Parny, Grécourt, d'autres encore, moins connus et plus licencieux.

En les lisant, il rêve de les imiter. Il médite

un poème intitulé la *Tolliade*. Sur le vu de ce titre, j'ai cru d'abord qu'il s'agissait des exploits du général russe Barclay de Tolly. Depuis, dans le premier volume de l'édition monumentale que M. Léonide Maïkov a entrepris de publier pour l'Académie de Saint-Pétersbourg, j'ai découvert les quatre premiers vers de l'épopée, qui aurait eu évidemment une allure héroï-comique :

Je chante ce combat que Tolly remporta,
Où maint guerrier périt, où Paul se signala,
Nicolas Mathurin et la belle Nitouche,
Dont la main fut le prix d'une horrible escarmouche...

Remporter un combat est d'un français douteux. Que celui d'entre nous qui serait capable d'en faire autant en langue moscovite ait le courage de jeter à Pouchkine la première pierre. A coup sûr Mathurin et la belle Nitouche n'ont rien affaire avec Barclay de Tolly.

Un jour Pouchkine écrit en français une comédie intitulée *l'Escamoteur*. Il la lit à sa sœur, qui lui reproche d'avoir trop visiblement imité Molière. Il se console par l'impromptu suivant :

Dis-moi : pourquoi l'*Escamoteur*
Est-il sifflé par le parterre?
Hélas! c'est que le pauvre auteur
L'escamota d'après Molière.

Au lycée de Tsarskoé Selo, il trouve une éducation moitié russe, moitié française. Il a notamment pour professeur un certain M. de Boudry, qui était sous ce pseudonyme le propre frère de Marat et qui ne se gênait pas pour appeler Charlotte Corday un second Ravaillac. Cependant entre Marat et Charlotte Corday, qu'il appelle « la vierge Euménide », Pouchkine n'a jamais hésité. De bonne heure il commence à faire des vers russes dans le goût français du temps. Ils attestent une adolescence un peu trop précoce. Pouchkine avait dans les veines du sang exotique. La première pièce russe est une chanson, une odelette adressée à Délie, la Délie d'Horace entrevue sans doute à travers quelque traduction. L'auteur de ce morceau érotique n'avait que treize ans (1812). Il imite la même année une gracieuse pièce de Parny :

Oui pour jamais
Chassons l'image
De la volage
Que j'adorais....

Après quelques essais du même genre il revient à la langue française (en 1814, il a quinze ans alors). Il adresse à une jeune princesse, Hélène Gortchakov, sous le nom d'Eudoxie, des

stances où il n'est pas malaisé de retrouver un souvenir des vers si connus de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

Les voici :

Avez-vous vu la tendre rose,
L'aimable fille d'un beau jour,
Quand au matin à peine éclose
Elle est l'image de l'amour?

Telle à nos yeux, plus belle encore,
Parut Eudoxie aujourd'hui.
Plus d'un printemps la vit éclore
Charmante et jeune comme lui.
Mais, hélas! le vent, les tempêtes,
Ces fougueux enfants de l'hiver,
Bientôt vont gronder sur nos têtes,
Enchaîner l'eau, la terre et l'air.

Et plus de fleur et plus de rose;
L'aimable fille des amours
Tombe fanée à peine éclose;
Il a fui, le temps des beaux jours.

Eudoxie, aimez! le temps presse,
Profitez de vos jours heureux!
Est-ce dans la froide vieillesse
Que de l'amour on sent les feux?

Cette même année il allait écrire en russe le morceau qui devait pour la première fois attirer l'attention du public et lui mériter la sympathie du grand maître de la poésie russe, de Derjavine : *Les souvenirs de Tsarskoé Selo*. C'est un véritable

dithyrambe où le jeune poète célèbre avec emphase et non sans talent les exploits de la guerre patriotique, le désastre et la fuite du Français détesté :

Tremblez, guerriers étrangers, les fils de la Russie se sont levés. Tremble, tyran! L'heure de ta chute est proche.

O champs ensanglantés de Borodino! vous n'avez point vu s'arrêter la barbarie et l'orgueil. Hélas! le Gaulois est sur les tours du Kremlin. Campagnes de Moscou, campagnes natales, où à l'aurore de mes années florissantes je passais sans souci des heures dorées, vous les avez vus, les ennemis de ma patrie, le sang vous a rougies, la flamme vous a dévastées, et je n'ai pu vous apporter ma vengeance et ma vie. La colère a vainement bouillonné dans mon sein. Où es-tu, splendeur de Moscou aux cent coupoles, charme du pays natal? Moscou, que ton aspect lamentable est désolant pour le cœur russe!...

Console-toi, mère des villes russes! Contemple la ruine de l'envahisseur! Elle s'est appesantie aujourd'hui sur son col superbe, la dextre vengeresse du Très-Haut! Regarde, ils fuient, ils n'osent même pas se retourner. Leur sang coule en ruisseau sur la neige.... Ils fuient; dans l'ombre de la nuit les guettent la faim et la mort; l'épée des Russes les poursuit. O vous qui faisiez trembler les grands peuples de l'Europe, ô Gaulois, nation de proie, vous aussi vous êtes descendus au tombeau! O terreur! ô temps redoutables!

L'écolier qui pulvérisait ainsi les « perfides Gaulois » n'avait pas cependant renoncé à l'imitation et même à la pratique de leur poésie. De

la même main qui avait tracé en russe les strophes vengeresses, il écrivait en français sous ce titre : *Mon portrait*, des versiculets badins qui, — ne fût-ce qu'au point de vue de l'antithèse littéraire, — méritent d'être relevés :

Vous me demandez mon portrait,
Mais peint d'après nature ;
Mon cher, il sera bientôt fait,
Quoique en miniature.

Je suis un jeune polisson
Encore dans les classes,
Point sot, je le dis sans façon
Et sans fades grimaces.

Onc il ne fut de babillard,
Ni docteur de Sorbonne
Plus ennuyeux et plus braillard
Que moi-même en personne.

Ma taille à celle des plus longs
Las! n'est point égalée ;
J'ai le teint frais, les cheveux blonds
Et la tête bouclée.

J'aime et le monde et son fracas ;
Je hais la solitude ;
J'abhorre et noises et débats,
Et tant soit peu l'étude.

Spectacles, bals me plaisent fort,
Et d'après ma pensée,
Je dirais ce que j'aime encor
Si je n'étais au lycée.

Après cela, mon cher ami,
L'on peut me reconnaître :
Oui, tel que le bon Dieu me fit
Je veux toujours paraître.

Vrai démon pour l'espièglerie,
Vrai singe pour la mine,
Beaucoup et trop d'étourderie,
Ma foi, voilà Pouchkine!

On remarquera dans ces vers une légère saveur de marotisme. Ils sont fort corrects, sauf la dernière stance, où le jeune poète s'est permis de violer la règle qui exige le croisement des rimes féminines et masculines. Venu quatre-vingts ans plus tard, il en aurait pris impunément plus à son aise. Tout le monde sait qu'il n'y a plus de règles aujourd'hui, et que personne n'est chargé de les appliquer.

Voici encore des couplets datés de 1817, c'est-à-dire du temps où le jeune poète était élève du lycée de Tsarskoé Selo. Il fréquentait la maison d'un certain M. Tepper de Fergusson, professeur de musique et de chant. On y donnait en français des sujets d'improvisation; un jour on proposa au poète des couplets sur ce thème : *Jusqu'au plaisir de vous revoir*. Il rapporta cinq couplets d'un tour aisé, qu'il n'a pas songé à publier de son vivant, mais qui ont été pieusement recueillis

par ses éditeurs. On en jugera par l'échantillon suivant :

Quand un poète en son extase
Vous lit son ode ou son bouquet,
Quand un conteur traîne sa phrasé,
Quand on écoute un perroquet,
Ne trouvant pas le mot pour rire,
On dort, on bâille en son mouchoir,
On attend le moment de dire :
Jusqu'au plaisir de vous revoir.

. . . .

Le temps s'enfuit triste et barbare
Et tôt ou tard on va là-haut.
Souvent, — le cas n'est pas si rare, —
Hasard nous sauve du tombeau.
Des morts s'éloignent les cohortes,
Et le squelette horrible et noir
S'en va frappant à d'autres portes
Jusqu'au plaisir de nous revoir....

II

Pouchkine aurait pu continuer à rimailler des vers français. Heureusement, il préféra en écrire dans sa propre langue en s'inspirant des poètes qui étaient alors à la mode, et en premier lieu de Parny. On peut choisir un plus mauvais modèle : Parny est bien oublié aujourd'hui, mais il a eu l'honneur d'être le premier maître de Lamartine. Voltaire l'appelait son cher Tibulle. Son style a vieilli, mais son vers est souvent

élégant et gracieux. « C'est, disait de lui Marie-Joseph Chénier dans son fameux rapport décennal, l'un des talents les plus purs, les plus nobles, les plus brillants dont puisse s'honorer la poésie française. » Pouchkine s'associe de tout cœur à ces louanges; le plus bel éloge qu'il puisse faire de son ami le poète Batiouchkov, c'est de l'appeler le Parny russe. Batiouchkov à son tour lui rendra le compliment.

Dans ses poésies de jeunesse ou, comme disent les critiques russes, *du lycée*, nous le voyons successivement imiter d'après l'œuvre de Parny : *le Dépit*, un fragment d'un poème en quatre chants intitulé *Isnel et Aslega*, qui a pour héros des Scandinaves de fantaisie, un autre fragment du même poème, une cantate sur Léda, une poésie fugitive, le *Portrait d'une religieuse*, une *Invocation à la nuit*, une élégie :

Oui, sans regret du flambeau de mes jours
Je vois déjà la lumière éclipsée,

une autre élégie (*la Rechute*), deux petits poèmes qu'il combine en un seul, les vers légers *A mes amis* [1]. Si une ambition littéraire occupe l'esprit

1. Tous ces rapprochements sont relevés dans l'admirable édition de Pouchkine commencée par feu Léonide Maïkov sous les auspices de l'Académie de Saint-Pétersbourg. La

de Pouchkine à cette première époque de sa vie, c'est évidemment celle d'être appelé un jour le Parny de la Russie.

Il évoque le nom de Parny dans *Rouslan et Ludmila :* « Je ne suis pas Homère; en vers pompeux lui seul peut chanter les festins des héros grecs; j'aime mieux suivre les traces de Parny, chanter les amours.... » Dans *Onéguine*, au moment même où il va écrire cette délicieuse lettre de Tatiana où l'on a cru voir la suprême expression de l'esprit et du cœur de la femme russe,... il hésite à donner le texte de cette lettre célèbre : « Je sais trop bien que la plume du tendre Parny n'est plus à la mode de nos jours. »

A côté de Parny, Voltaire occupe une place d'honneur dans la bibliothèque du jeune poète. Il le proclame tour à tour « le premier des poètes », le fils de Momus et de Minerve, le rival d'Euripide, l'ami d'Erato, le petit-fils de l'Arioste et du Tasse :

Voltaire est tout, partout grand.
Vieillard unique
Plus lu que tous,
Il fatigue moins que tous.

mort prématurée de l'éminent critique a mis en deuil tous ceux qui s'intéressent à la gloire de Pouchkine. M. Jdanov qui lui a succédé est mort également Il semble que Pouchkine porte malheur à ses éditeurs.

Il a une idée singulière, c'est de traduire en vers la *Pucelle*. Ce poème dont nous rougissons aujourd'hui pour la gloire de son auteur avait d'ardents admirateurs même en Russie. Radistchev, qui ne s'occupait pas toujours de l'émancipation des serfs[1], dans son poème de *Bova* demande pour l'héroïne « une place dans le Panthéon à côté de la Jeanne d'Arc de Voltaire ». Kheraskov oppose la *Pucelle* à la *Henriade*; c'est, dit-il, un poème plaisant, dangereux mais spirituel. Heureusement, Pouchkine n'exécuta pas son plan sacrilège; il se contenta de traduire quelques vers.

Nourri du XVIII[e] siècle, Pouchkine dans sa première manière en a la naïve impiété. En 1818, il adresse à un ami qui part en voyage des vers que Voltaire n'eût pas désavoués :

> Puisse te protéger dans ta route
> Le Christ et le fidèle Cupidon!

Il n'a pas traduit la *Pucelle*. Il a fait pire, il a médité et écrit en partie un poème intitulé la *Gavriliada* (*la Gabriélade*), où il met en scène de la manière la plus indécente l'ange Gabriel et la Vierge Marie.

1. Voir mon étude sur Radistchev, dans *Russes et Slaves*, 3[e] série.

Plus tard il regretta amèrement ces erreurs de jeunesse : il exprima ce regret devant Mme Smirnova, qui l'a noté dans ses curieux mémoires. En 1834, sa femme va passer quelques jours dans un domaine de famille dont la bibliothèque conserve je ne sais quelles œuvres du dix-huitième siècle. « Ne lis pas les mauvais livres de la bibliothèque de grand-père, lui écrit Pouchkine; ne souille pas ton imagination. » (Lettre d'avril 1834.) Il aurait pu ajouter : « Ne lis pas les œuvres de ma jeunesse », mais il est probable qu'elle les ignorait.

A côté de Parny et de Voltaire, il prise particulièrement ceux que nous appelons aujourd'hui les petits poètes : Chapelle et Bachaumont, Gresset, Vergier, Grécourt, La Harpe, qu'il prend au sérieux comme poète, qu'il étudie sérieusement comme critique. « Bien qu'il soit terrible pour un rimeur de voir le goût de La Harpe, j'avoue que je passe des heures avec lui », écrit-il dans l'épître intitulée *Gorodok* (*la Bourgade*).

En 1824, dans son exil de Mikhailovskoé, il se fait envoyer les œuvres d'Ecouchard-Lebrun, celui qu'on appelait alors Lebrun-Pindare.

Heureusement, il n'en reste pas à ces maîtres

démodés. Il a le grand mérite d'avoir, l'un des premiers en Russie et peut-être en Europe, compris le vrai génie d'André Chénier, à une époque où on ne le comprenait pas encore très bien en France. Dans un recueil publié en 1856 chez Firmin-Didot sous ce titre : *les Petits poètes français*, je vois encore figurer André Chénier. Notre critique lui assigne aujourd'hui une place plus glorieuse. Pouchkine a su devancer le jugement de la postérité. Dans ses œuvres en prose[1] je trouve la note suivante rédigée en 1825 :

Les critiques français ont leur idée sur le romantisme. Ils lui rapportent toutes les productions qui portent le cachet de la mélancolie ou de la rêverie.

D'autres appellent même romantisme les néologismes et les fautes de grammaire. Ainsi André Chénier, poète nourri de l'antiquité, dont les défauts mêmes dérivent du désir de donner à la langue française les formes de la versification grecque, André Chénier pour eux est un poète romantique.

Pouchkine rattache avec raison Chénier à la tradition grecque :

Il est, disait-il à son ami Viazemsky, le seul vrai Grec chez les Français, le seul qui ait senti comme un Grec. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait produit une révolution dans la poésie.

1. Édition Souvorine, t. IX, p. 156.

Comme admirateur et imitateur de Chénier, Pouchkine a eu l'honneur de précéder Alfred de Musset.

Il a traduit de son poète préféré différents morceaux, un fragment sur la mort d'Hercule, l'élégie :

Tel j'étais aujourd'hui et tel je suis encore....

les vers à une jeune fille :

Jeune fille, ton cœur avec nous veut se taire....

Il s'est inspiré d'André Chénier dans des vers célèbres qui ont longtemps circulé sous le manteau et qui sont encore, je crois, aujourd'hui défendus en Russie, dans l'*Ode à la liberté* et dans l'*Ode au poignard* :

Fuis, dérobe-toi à nos yeux, faible reine de Cythère. Où es-tu, où es-tu, terreur des rois, fière Muse de la liberté? Viens, arrache-moi la couronne; brise ma lyre efféminée, je veux chanter la liberté au monde, frapper le vice sur son trône.

Ouvre-moi la noble carrière de ce sublime Gaulois à qui toi-même, au milieu de misères fameuses, tu inspiras des hymnes loyales....

Le sublime Gaulois, c'est André Chénier. Ces vers étaient écrits en 1820.

C'est encore Chénier qui inspire l'hymne au poignard :

> Le Dieu de Lemnos t'a forgé pour les mains de l'immortelle Némésis, gardien mystérieux de la liberté, poignard vengeur, juge suprême de l'infamie et de l'injure.
>
> Là où se tait la foudre de Zeus, où dort le glaive de la loi, tu es l'exécuteur des malédictions et des espérances; tu te caches sous les ombres du trône, sous les vêtements de fête.

Ce morceau, en effet, n'est guère, dans sa brillante rhétorique, qu'une paraphrase des vers bien connus de l'ode *A Charlotte Corday* :

> O vertu ! le poignard, seul espoir de la terre,
> Est ton arme suprême alors que le tonnerre
> Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

Pouchkine ne se contente pas d'imiter André Chénier. Il lui consacre un de ses plus importants poèmes. Cette œuvre a été écrite en 1829, c'est-à-dire à l'époque où le jeune poète russe avait déjà subi l'influence de lord Byron et commençait à se dérober au charme que l'école française du XVIIIe siècle avait jusqu'alors exercé sur lui. La mort de Byron (18 avril 1824) lui rappelle le trépas tragique du chantre de Charlotte Corday. Le poème intitulé *André Chénier en prison* est dédié à un compagnon de

voyage dans le midi de la Russie, M. M. Raevsky. Pouchkine lui a donné pour épigraphe l'un des plus beaux vers de cette *Jeune captive* où il n'y a guère d'ailleurs que de beaux vers :

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait....

André Chénier en prison n'a jamais que je sache été traduit en français. Le poème débute ainsi :

Tandis que l'univers désolé contemple l'urne de Byron et que, voisine de Dante, son ombre écoute le chœur des lyres de l'Europe.

Une autre ombre m'appelle; depuis longtemps, sans être accompagnée par les chants ou les sanglots de l'échafaud sanglant, en des jours sombres, elle est descendue dans le tombeau.

Pour le chantre de l'amour des bosquets et de la paix, pour le chantre des rêves sublimes résonne ma lyre inconnue. Je chante. Il m'entendra....

Pouchkine représente André Chénier dans sa prison et met dans sa bouche un hymne grandiose à la liberté :

Je te salue, ô mon astre! J'ai célébré ton céleste visage quand tu n'étais encore qu'une étincelle, quand tu te levais dans la tempête; j'ai célébré ta foudre sacrée quand elle renversait l'infâme forteresse (la Bastille) et qu'elle couvrait de cendres et de honte l'antique arrogance du despotisme.

J'ai vu le courage civique de tes fils; j'ai entendu leur vœu fraternel, leur magnanime serment, leur fière réponse à la tyrannie; j'ai vu comme les vagues puissantes ont tout renversé, tout emporté, comment le tribun enflammé, saisi d'enthousiasme, a prédit la renaissance de la terre.

Après cet hymne à la liberté, le poète déplore la venue du règne de la Terreur, gémit sur ses excès, mais il se refuse à croire que la liberté soit coupable et que sa statue doive rester éternellement voilée.

Il adresse à ses amis de touchants adieux. Jamais peut-être, en aucune langue, André Chénier, qui imitait si bien, n'a été lui-même si admirablement imité. Jamais ceux qui l'ont mis en scène n'ont fait résonner sur ses lèvres des accents plus éloquents :

Réjouis-toi, poète! Tu n'as pas incliné ta tête obéissante devant la honte de nos jours : tu as méprisé le méchant triomphant. Ton flambeau lumineux a éclairé de sa redoutable lumière le conseil d'infâmes gouvernants. Ton fouet les a frappés, suppliciés, ces bourreaux despotiques; tu as évoqué contre eux, tu as glorifié Némésis, tu as chanté le meurtre de Marat, le poignard et la vierge Euménide (Charlotte Corday). Quand un saint vieillard, d'une main défaillante, s'efforçait d'arracher une tête couronnée à l'échafaud, hardiment tu leur as prêté la main à tous deux et devant toi on a vu trembler l'Aréopage interdit.

. . . .

Ainsi chantait le poète inspiré. Le silence se fit. La lumière de la lampe pâlit devant l'aurore. Le souffle du matin pénétra dans la prison. Le poète fixa sur les barreaux un grave regard. Tout à coup une rumeur se fait entendre. On vient, on appelle. Ce sont eux! Plus d'espoir. Les serrures, les clefs, les verroux grincent. On appelle. Arrêtez! arrêtez! un jour, un seul jour de répit et les supplices vont cesser, et la liberté va luire pour tous, et le grand citoyen vivra au milieu d'un grand peuple. Ils n'écoutent point. Ils s'avancent sans parler. Le bourreau attend : mais l'amitié enchante le chemin de la mort. Voici l'échafaud. Il monte, il invoque la gloire! Pleure, Muse, pleure!

Hélas! le poète qui trouvait de si beaux accents pour chanter les destinées d'André Chénier devait périr lui aussi d'une mort tragique et prématurée.

Dès l'âge de sept ans on avait mis le jeune Alexandre III aux mains de maîtres français. C'est son éducation qu'il a racontée en décrivant celle d'Oniéguine. Grâce à Dieu, il connut de bonne heure d'autres influences. Tout jeune encore Pouchkine fréquenta quelques-uns des représentants les plus illustres de la littérature nationale, les Karamzine, les Dmitriev, les Batiouchkov [1].

Il dessinait fort agréablement et couvrait ses cahiers d'esquisses, de caricatures dont quelques-unes nous ont été conservées.

1. Voir ma *Littérature russe* (Paris, Colin), p. 241, 249, 303.

Une éducation purement française et cosmopolite, pénétrée de la morale facile du XVIII[e] siècle, aurait eu certainement une fâcheuse influence sur la carrière du poète. Il serait devenu un simple rimeur français, un bel esprit cosmopolite — la Russie en a produit plus d'un et l'oubli couvre leur nom. Par bonheur, l'empereur Alexandre, en 1811, fonda le lycée *russe* de Tsarskoé Sélo. C'était à la veille de sa rupture avec Napoléon. Pouchkine avait alors douze ans ; il fit partie de la première promotion du lycée. Il eut pour camarades A.-M. Gortchakov, qui devint plus tard le fameux chancelier, le baron Modeste Andreevitch Korff, qui devait diriger un jour la bibliothèque impériale, le délicat poète Delvig.

La discipline et les mœurs des lycéens étaient assez relâchées. L'enseignement avait surtout pour objet les sciences mathématiques, mais presque tous les élèves étaient passionnés pour l'étude des lettres. Ils publiaient des journaux. Dans certaines réunions littéraires, chaque élève devait à son tour improviser un récit que ses camarades continuaient. Quand Alexandre Pouchkine entra au lycée, on l'appelait *le Français*. La guerre que la Russie soutint contre Napoléon

enflamma son patriotisme et on retrouve dans ses œuvres de jeunesse l'écho des sentiments qui l'agitaient alors. Il avait d'abord imité nos lyriques. Il se mit à chercher ses modèles parmi les maîtres de la poésie russe, chez Derjavine, chez Joukovsky, chez Batiouchkov. En 1814, ses premières œuvres parurent dans la *Revue d'Europe.* En 1815, dans une séance solennelle, il lisait devant le vieux Derjavine la pièce intitulée : *Souvenirs de Tsarskoé Sélo*, dont j'ai cité plus haut quelques vers et le patriarche de la poésie russe applaudissait à son naissant génie.

C'est une date mémorable dans l'histoire de la littérature que cette rencontre entre Derjavine et Pouchkine. Le dernier représentant de l'école classique transmettant au coryphée du romantisme le flambeau de la poésie! Un autre poète devine, lui aussi, le génie de Pouchkine. C'est Joukovsky; par ses ballades, par ses traductions de poésies allemandes et anglaises, il a frayé la voie au romantisme. Il est de beaucoup l'aîné de Pouchkine; il est destiné à lui survivre [1]. Mais il n'est que le précurseur. C'est Pouchkine qui est destiné à être le vrai chef d'école. Joukovsky a

1. Né en 1783, Joukovsky est mort en 1852.

tellement confiance dans son génie naissant qu'il le consulte sur ses propres œuvres. Le poète favori du jeune lycéen, à cette époque, c'est l'André Chénier russe, Batiouchkov.

Alexandre Pouchkine sortit du lycée en 1819; il avait été au fond un élève assez médiocre, un

> Collégien rempli d'instincts pervers,
> Anonnant sa leçon et faisant mal son thème [1].

Mais son talent poétique lui avait valu de précieuses amitiés. Derjavine, Karamzine, Joukovsky, Gnieditch, Viazemsky s'intéressaient à lui. En 1818, il fut admis dans la société littéraire l'*Arzamas*. L'Arzamas fut en Russie ce que chez nous le Cénacle fut pour l'école romantique. Elle doit son nom à une ville du gouvernement de Nijny-Novgorod, dont il est question dans une nouvelle de Bloudov fort à la mode en ce temps-là : *Une vision à Arzamas*. Elle avait été fondée par Bloudov et Joukovsky en 1815. Les membres les plus célèbres furent, outre Bloudov et Joukovsky, Kaveline, Batiouchkov, Viazemsky, Ouvarov. Les fonctions de secrétaire étaient le plus souvent remplies par Joukovsky, qui rédigeait les procès-verbaux en

1. Coppée.

vers. Les membres nouveaux étaient soumis à une initiation grotesque qui parodiait les rites de la franc-maçonnerie, alors fort à la mode en Russie. L'Arzamas dut se dissoudre en 1820 lorsque quelques-uns de ses membres s'efforcèrent d'y introduire des idées sociales et politiques. C'est dans cette société que Pouchkine lut les premiers chants de son premier poème, *Rouslan et Ludmila*. Il s'inspirait de légendes orientales propagées en Russie par la littérature et l'imagerie populaire. Imaginez au début du romantisme un poète s'inspirant des gravures d'Épinal ou de la Bibliothèque Bleue. Cette innovation fit jeter les hauts cris aux partisans de la tradition classique. « Supposez, disait un critique, qu'à l'assemblée[1] on voie arriver un personnage barbu en *armiak* et en *lapti*[2] et qu'il s'écrie d'une voix tonnante : — Bonjour, les enfants, prendrait-on plaisir à voir un pareil farceur? »

Le romantisme naissant fut accueilli en Russie comme il l'avait été en France dans la personne de Victor Hugo, en Angleterre dans celle de Byron.

1. C'est-à-dire dans une soirée.
2. Vêtements et chaussures populaires.

Pouchkine ne se contentait pas d'écrire des poèmes romantiques; un vent de libéralisme soufflait alors sur la Russie : les uns, comme Tchaadaev, rêvaient de faire entrer leur patrie dans l'église catholique; d'autres souhaitaient une constitution. Pouchkine se laissait aller à composer et à lire dans les cercles littéraires des morceaux lyriques ou satiriques, qui devaient nécessairement effaroucher les autorités et qui, aujourd'hui encore, ne peuvent être imprimés qu'à l'étranger. On a publié naguère à Leipzig tout un volume de ces poésies compromettantes. J'en ai cité plus haut quelques fragments de l'ode *au poignard*.

En sortant du lycée, Pouchkine était entré au ministère des Affaires étrangères; évidemment un poète jacobin n'était pas à sa place dans une administration aussi conservatrice. Naguère, pour de pareils écarts de plume, Raditschev avait été condamné à mort; Pouchkine faillit être expédié en Sibérie. L'empereur Alexandre fut clément pour le jeune poète. Du ministère des Affaires étrangères, il fut transféré au service de la colonisation. Il s'agissait de russifier les immenses steppes de la Russie méridionale, habitées par des allogènes ou absolument

désertes. De 1820 à 1824, Pouchkine résida tour à tour à Ekaterinoslavl, à Kichinev (en Bessarabie) et à Odessa. Au fond il s'en tirait à bon compte et pouvait se féliciter de sa destinée.

Pendant cette période d'exil (1820-1824), il étudia particulièrement Byron dont nous avons déjà signalé l'influence sur l'œuvre poétique de Mickiewicz. Cet Orient que le poète britannique allait chercher si loin de son île natale, Pouchkine le trouvait aux frontières mêmes de la Russie. Une excursion en Crimée et au Caucase lui révéla des paysages grandioses, des types pittoresques qu'il n'aurait pas devinés sur les bords de la Néva. Il écrivit le *Prisonnier du Caucase*, la *Fontaine de Baktchiseraï*. Il commença *Oniéguine* où l'on reconnaît dans certaines parties l'imitation de *Don Juan*. A Kichinev, en Bessarabie, il vivait à la porte même de l'Orient, au milieu d'une population à demi européenne, à demi asiatique. Les douleurs du patriote ne s'ajoutaient pas, comme chez Mickiewicz, au chagrin de l'exilé. Il ne prenait pas sa destinée au tragique. « Je flanais naguère sur les quais de la Néva, dit-il au début d'*Oniéguine*, mais le nord n'est pas bon pour moi », et plus loin il fait une allusion demi-sérieuse, demi-plaisante à

la destinée d'Ovide, qui, pour avoir chanté ses amours, termina sa carrière brillante et tumultueuse en Moldavie, au fond des steppes, bien loin de son Italie.

En 1822, pendant un voyage à Izmaïl, il eut l'idée de s'associer pendant quelque temps à une bande de tsiganes et de partager leur vie errante. La Bessarabie porta en somme bonheur à son génie. Il y écrivit l'*Épître à Ovide*, le *Poème de Napoléon*, la *Ballade d'Oleg* [1].

En 1823, il fut transféré à Odessa et attaché à la chancellerie du comte Voronzov, gouverneur général de la Nouvelle-Russie. Odessa, c'était de nouveau l'Europe. Le poète s'y serait trouvé heureux s'il n'avait été assiégé par de continuels besoins d'argent et s'il avait su contenir un penchant fâcheux à l'épigramme. Il s'en prit au prince Voronzov lui-même, fut relevé de ses fonctions et exilé au village de Mikhaïlovskoé, propriété de sa mère, dans le gouvernement de Pskov. En quittant Odessa, il écrivit son poème à la mer, imité des stances fameuses de Byron à l'Océan [2]. C'était un adieu suprême,

1. Pour les citations on me permettra de renvoyer à mon livre sur *la Littérature russe*, 2e édition, p. 354-385.
2. *Childe Harold*, chant IV, CLXXV.

non pas seulement au Pont-Euxin, qu'il ne devait plus revoir, mais aussi à la poésie cosmopolite et byronienne. Le séjour à Mikhaïlovskoé allait mettre l'interné en contact quotidien avec le moujik de la Grande-Russie, avec ses légendes, ses traditions, son histoire. Il était soumis à la sévère surveillance de son père, Serge Lvovitch, qui devait répondre de lui et qui voyait dans le jeune poète un monstre, un fils dénaturé. Ce père geôlier lui rendait la vie fort dure. Rappelez-vous le mot de Victor Hugo :

Cet aigle en cette cage!

Désespéré, l'interné écrivait des lettres suppliantes à Joukovsky; il demandait par grâce qu'on l'enfermât dans une forteresse, qu'on l'envoyât dans la mer Blanche aux îles Solovetsk. Par bonheur pour lui, son père quitta Mikhaïlovskoé. Le soin de surveiller le poète fut confié au maréchal de la noblesse et à un supérieur de couvent voisin qui venait de temps en temps le catéchiser. Mikhaïlovskoé était un séjour des moins confortables. Une seule et même pièce servait de chambre à coucher, de cabinet d'étude et de salle à manger. La visite

de quelques amis consolait seule l'exilé. Parmi eux figuraient Alexandre-Mikhailovitch Gortchakov, le futur chancelier de l'empire et le poète Delvig. Un peu plus tard, il eut la bonne fortune d'avoir pour voisin le poète Iazykov, qui a chanté en vers agréables le séjour où il trouvait réunis dans la personne de Pouchkine : « Voltaire, Gœthe et Racine ».

La solitude est une bonne muse pour les poètes. C'est à Mikhaïlovskoé que Pouchkine écrivit les chants IV, V et VI d'*Oniéguine*, qu'il acheva *les Tsiganes*, qu'il composa le drame de *Boris Godounov*, établi, non pas sur le plan tyrannique de la poésie française, mais sur le type plus libre du drame shakspearien. C'est à Mikhaïlovskoé que, grâce aux contes de sa vieille servante, il prit vraiment contact avec la terre russe. M. de Vogüé affirme [1] que l'œuvre de Pouchkine ne révèle aucun caractère ethnique. Ce jugement me paraît un peu sévère : l'homme qui écrivait sous la dictée d'Arina Rodionovna, qui, de son propre aveu, « réparait les défauts de sa maudite éducation », est assurément moins russe dans l'ensemble de ses œuvres que Tolstoï

1. *Le Roman russe*, chap. II.

ou Dostoievsky. Néanmoins, en lisant ses œuvres, même dans une langue étrangère, il est bien difficile de ne pas reconnaître en beaucoup de ses poésies un caractère essentiellement national. Non seulement Pouchkine écoutait Arina Rodionovna, mais il se plaisait à recueillir des *bylines* [1] de la bouche des paysans. Il appréciait à leur juste valeur les premières œuvres de Gogol qui donnent une peinture si fidèle de la Petite-Russie.

Son séjour forcé à Mikhaïlovskoé le préserva de prendre part à la révolution manquée de 1825, au complot des Dékabristes et lui sauva la vie ou tout au moins la liberté. Au mois de septembre 1826 sa disgrâce prit fin. Un feldjæger apparut à Mikhaïlovskoé et lui intima l'ordre de se rendre à Moscou. Dans cette capitale, il fut présenté à l'empereur Nicolas, qui lui pardonna ses incartades, lui permit de résider où il voudrait et lui promit d'être lui-même le censeur de ses œuvres.

C'est vers cette époque que Pouchkine rencontra son illustre confrère, le poète polonais Mickiewicz pour lequel il professait une sincère

1. Épopées populaires. Voir le livre de M. Rambaud. *La Russie épique.*

admiration. L'histoire de leurs relations constitue une des pages les plus nobles de la vie littéraire au XIXe siècle. Je l'ai étudiée ailleurs. On me dispensera d'y insister ici [1]. Je persiste à penser qu'un monument, une médaille tout au moins, devrait consacrer le souvenir de cette noble amitié. Il honorerait à la fois les deux poètes et ceux qui auraient le courage d'en prendre ou d'en autoriser l'initiative. Pouchkine s'était déshabitué des grandes villes. Il ne trouvait à Pétersbourg que « sottise et grossièreté ». Ce sont là ses propres expressions. Il revenait avec plaisir s'enterrer dans cette campagne qui avait naguère été pour lui un lieu d'exil.

Jusqu'en 1827, il n'avait guère écrit qu'en vers; désormais, dans son œuvre, la prose alterne avec la poésie. Il écrit tour à tour *Poltava* (1828), un poème d'allure héroïque où il célèbre les hauts faits de Pierre le Grand, *le Voyage à Erzeroum* (1829), récit d'une excursion au Caucase, qui a influé sur le coloris de certaines de ses œuvres, des poésies lyriques d'une allure mélancolique où revient parfois

1. Voir sur *Mickiewicz et Pouchkine*, *Russes et Slaves*, 3e série, p. 219-255.

l'idée de la mort et comme le pressentiment d'une fin prochaine.

En 1830, un grand événement se produit dans sa vie. Il devient profondément amoureux de Nathalie Nicolaevna Gontcharov. Il l'épouse à Moscou au mois de février 1831. Cependant les joies de la lune de miel ne lui font pas oublier ce que Victor Hugo, dans son style un peu solennel, appelait *la fonction du poète.* Au moment où la Pologne, révoltée et vaincue, s'efforce d'ameuter toute l'Europe contre la Russie, Pouchkine oublie

Les molles chansons et le loisir serein,
... ajoute à sa lyre une corde d'airain [1].

C'est alors qu'il écrit la pièce fameuse *Aux détracteurs de la Russie* et l'*Anniversaire de Borodino.* L'éducation toute française qu'il a reçue dans sa première enfance n'a fait aucun tort à son patriotisme.

Grâce à ces poèmes, grâce à la protection de son maître Joukovsky, Pouchkine rentra complètement en grâce auprès de l'empereur. Il fut attaché au ministère des Affaires étrangères avec un traitement extraordinaire de cinq mille

1. Victor Hugo, *Feuilles d'automne.*

roubles. Depuis plusieurs années, il s'était beaucoup occupé d'histoire nationale. Il songea à mettre en œuvre les aventures si dramatiques, si romanesques de Pougatchev. De ses études préparatoires il tira une de ses meilleures nouvelles, *la Fille du capitaine*. Il voulut connaître les lieux où s'étaient passés les événements qu'il avait à raconter. Il visita Orenbourg et Kazan. A son retour, il écrivit le joli conte *le Pêcheur et le Poisson* et *le Cavalier de bronze*, qui débute par de si belles strophes en l'honneur de Pierre le Grand. En 1833, son *Pougatchev* fut imprimé aux frais de l'État. Il acheva son poème d'*Oniéguine*, œuvre tour à tour lyrique, élégiaque, ironique, qui rappelle certaines pages de Byron ou d'Alfred de Musset. Le héros périt tué en duel; cette fois encore, il semble que Pouchkine ait eu le pressentiment de sa tragique destinée.

Pouchkine était arrivé au comble de la gloire et, semblait-il, de la fortune; mais sa femme aimait le monde et l'entraînait à des dépenses supérieures à ses revenus. Comme notre Lamartine, il avait à lutter contre la meute de ses créanciers. Ses lettres trahissent parfois un profond découragement. On en retrouve la trace

dans certaines de ses poésies, par exemple dans celle qui a pour titre *le Retour au pays natal.* D'autre part, il était terriblement jaloux de Mme Pouchkine. A Pétersbourg vivait à ce moment-là un Français appelé Georges d'Anthès. Né en Alsace d'une famille légitimiste, il était entré en 1830 au service de la Russie et avait obtenu de l'empereur Nicolas un brevet d'officier. Il avait été adopté par le ministre de Hollande à Saint-Pétersbourg, M. le baron de Heeckeren. Il prit son nom et c'est sous ce nom qu'il figure dans les répertoires biographiques. Il avait épousé la sœur de Mme Pouchkine; mais il était fort assidu auprès de la femme du poète. Pouchkine le provoqua en duel et fut blessé mortellement le 27 janvier 1837; il mourut le 29, après une lamentable agonie [1]. L'empereur Nicolas fut profondément ému de cette catastrophe; il comprit quelle perte la Russie allait faire et adressa au poète mourant un billet autographe ainsi conçu :

Cher ami Alexandre Sergievitch, si telle est la volonté de la Providence que nous ne nous revoyons plus ici-bas, je te conseille de mourir en chrétien. Ne te préoccupe pas du sort de tes enfants. Je veillerai sur eux.

1. De Heeckeren dut rentrer en France après la mort de Pouchkine. Il fit partie du conseil général du Haut-Rhin, fut

La Russie intellectuelle pleura sincèrement le poète qui avait ouvert à sa littérature de nouvelles destinées. Elle le pleura sincèrement. Lermontov, dans des vers célèbres, se fit l'interprète de la douleur nationale :

Il est mort, le poète esclave de l'honneur, il est mort calomnié par la rumeur publique. Avec une balle dans le cœur et la soif de la vengeance, il a incliné sa fière tête. L'âme du poète ne pouvait souffrir l'affront des médisances journalières. Il s'est levé seul cette fois encore contre l'opinion du monde, et le voilà tué, tué! A quoi bon maintenant des sanglots, un chœur inutile de louanges et de larmes, un balbutiement piteux de justifications? L'arrêt du destin s'est accompli.

Il s'est éteint comme un flambeau, le merveilleux génie. Son meurtrier l'a frappé de sang-froid, d'un cœur qui battait sans secousse. Quoi d'étonnant? Il est venu de loin, avec des centaines d'autres vagabonds, pour chasser chez nous la fortune et les honneurs. Il a été jeté chez nous par la volonté du destin. Railleur, il méprisait insolemment la langue et les mœurs d'un peuple étranger. Il ne pouvait épargner notre gloire. Il ne pouvait comprendre en cette minute sanglante sur qui il levait la main....

Ils se sont tus, les chants merveilleux; c'est fini. Ils ne résonneront plus. Étroite et sombre est la retraite du chanteur, un sceau est posé sur ses lèvres.

Et vous, insolents descendants de pères célèbres par leur bassesse... vous, troupe avide de bourreaux groupés autour de la liberté, du génie et de la gloire, abritez-

nommé représentant du peuple en 1849, soutint la politique de l'Elysée, fut chargé d'une mission en Russie par Napoléon III et nommé sénateur en 1852. Il est mort en 1895.

vous à l'ombre de la loi! Que devant vous la justice et le droit, tout se taise. Mais il y a aussi la justice de Dieu, champions du vice; il y a un juge terrible; il est inaccessible au bruit de l'or, il connaît d'avance les pensées et les actes. Alors en vain vous aurez recours à la calomnie; elle ne pourra plus vous servir, et tout votre sang noir ne lavera point le sang juste du poète.

Soixante-deux ans se sont écoulés depuis la mort du rénovateur de la poésie russe [1]. Sa patrie n'a cessé de rendre hommage à sa mémoire; elle lui a élevé des monuments à Pétersbourg, à Odessa, à Moscou. Ses œuvres ont pénétré jusque dans la chaumière des paysans. Elles ont inspiré les peintres, les sculpteurs, les musiciens. Le centenaire de Pouchkine a été célébré avec un enthousiasme pieux, avec une pompe toute royale. Ainsi se sont trouvées justifiées les fières paroles que le poète s'adressait à lui-même dans son *Exegi monumentum* :

Non, je ne mourrai pas tout entier.... Le bruit de mon nom courra par toute l'immense Russie. Pendant longtemps je serai cher à mon peuple, parce que ma lyre a suscité de bons sentiments, parce que dans un siècle brutal j'ai célébré la liberté, j'ai prêché l'amour pour les déchus.

1. Écrit en juin 1899, à l'occasion du centenaire de la naissance de Pouchkine.

LES ORIGINES DE LA RUSSIE[1]

L'histoire de la Russie ne remonte pas au delà du IXe siècle de l'ère chrétienne. Ce que les anciens nous apprennent sur les Scythes et les Sarmates n'a aucun rapport avec cette histoire. Au IXe siècle, le sol de la Russie actuelle nous apparaît peuplé par trois groupes différents : des Slaves, des Finnois et des Turcs. Dans le bassin du Volkhov, du haut Volga, du haut Dniéper, du Boug et du Dniester habitent des peuples slaves. Ils appartiennent à cette grande race qui, par la Pologne et les pays baltiques, s'étend alors jusqu'à la rive droite de l'Elbe (elle a bien reculé depuis à l'ouest, mais elle s'est dédommagée en

1. Conférence faite à bord du *Versailles*, au mois d'août 1897 pendant la croisière organisée par la *Revue générale des Sciences*, en Danemark, en Suède et en Russie, à l'occasion du voyage du président Faure à Saint-Pétersbourg.

Orient); qui, par la Moravie et la Bohême, rejoint les Slovènes et les Croates; qui franchit le Danube et occupe — par les Serbes et les Bulgares — tout le Nord de la Péninsule balkanique. Les peuples slaves de la Russie portent des noms qui ont aujourd'hui, pour la plupart, disparu, ou qui ne se conservent que dans des dénominations topographiques, noms de fleuves ou de villes, Slovènes, Polotchanes, Viatitches, Boujanes (sur le Boug), Dregovitches, Drevlianes, Radimitches, Polianes, Siévériens, Viatitches, Ouglitches, Tivertsiens.

Ils confinent à l'ouest avec des Lithuaniens, à l'ouest, au nord et à l'est avec des Finnois, Tchoudes et Karéliens (sur les bords de la Baltique), Tchoudes sur les bords de la Dvina, Mériens, Tchérémisses, Mestchériens, Mordvines, Biarmiens.

Quelques-uns de ces peuples subsistent encore aujourd'hui, par exemple les Mordvines et les Tchérémisses; d'autres ont laissé leur nom à des villes, par exemple Mourom, dans le gouvernement de Vladimir, ou à des familles.

Au sud-est habitent des peuples de race turque, les Petchénégues, les Khazares.

Les peuples slaves, essentiellement agricul-

teurs, ont été pendant de longs siècles étrangers aux idées de conquêtes. Ils constituent, ainsi que les Finnois, une masse flottante, invertébrée, gélatineuse. Ils forment une matière ethnique, ils ne constituent pas une nation; ils vivent divisés en une infinité de tribus, dans un état d'anarchie absolue, n'ayant ni besoin ni envie de s'organiser. Les mots qui désignent l'autorité suprême sont encore aujourd'hui chez les Russes — et d'ailleurs chez tous les Slaves, race anarchique — des mots étrangers : tsar est venu du latin Cœsar; Kniaz (prince), du germanique *Kuning* (Kœnig, roi); Korol (roi), du germanique Kerl, Karl (d'où, chez nous, Charles).

I

Pour galvaniser ces masses dormantes, pour les faire naître à la vie politique, il faut l'arrivée, l'intrusion brutale d'un élément étranger.

C'est là un phénomène qui s'est produit plus d'une fois au moyen âge.

Les Francs germaniques ont façonné les Gallo-Romains et fait la France; les Normands scandinaves ont fait l'Angleterre; la Bulgarie

porte encore aujourd'hui le nom d'un peuple ouralien qui vint, il y a douze siècles, organiser une partie des peuples balkaniques. Le même phénomène se produisit en Russie à la fin du ixe siècle.

Un historien latin a appelé la Scandinavie la matrice des nations. Les Normands ont laissé leur nom à l'une des plus belles provinces de France, organisé l'Angleterre, créé un royaume en Italie. Ce sont eux aussi qui ont fait la Russie. Dix siècles plus tard, comme ces enfants qui, devenus grands battent leur nourrice, la Russie s'est retournée contre la Suède et lui a pris la Finlande.

Les Normands étaient, par excellence, marins et pirates. Constantinople les attirait. Mais elle était bien difficile à atteindre par l'océan Atlantique et la Méditerranée. La Russie, au contraire, offrait une voie plus rapide et plus facile. Au premier abord, cette proposition paraît quelque peu paradoxale. Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour constater qu'une voie fluviale presque ininterrompue réunit la mer Baltique (l'ancienne mer des Varègues normands) à la mer Noire, et, par conséquent, la péninsule scandinave à la péninsule balkanique. Une

barque pénètre dans la Néva, puis dans le lac Névo (ou Ladoga), elle remonte le Volkhov, traverse le lac Ilmen, remonte le cours de la Lovat, est ensuite tirée et roulée sur un *portage*, c'est-à-dire sur une chaussée spéciale soigneusement entretenue, pénètre dans le Dniéper et n'a plus qu'à se laisser glisser sur ses eaux bleues ou jaunes pour arriver dans la mer Noire. De même, par le lac Ilmen on pouvait aisément gagner le réseau du Volga ou celui des fleuves qui se déversent dans la mer Blanche. Les canaux ont aujourd'hui remplacé les portages; mais le peuple n'a point oublié le rôle qu'ils jouaient dans les annales primitives de la Russie. Il a conservé leur nom (Volok, Volotchok) à un certain nombre de localités. Aujourd'hui encore, dans quelques districts du Nord, on les considère comme des endroits sacrés, et, sur certains d'entre eux, les passants sont tenus de jeter des branches, des herbes ou des pierres. C'est évidemment un souvenir de la corvée qui obligeait naguère les voyageurs à contribuer à l'entretien de ces chaussées indispensables.

C'est vers 862, suivant une chronique russe, que le nom de la Russie apparaît pour la première fois dans l'histoire; c'est celui d'une tribu

scandinave; la *Rous*, qui, conduite par un chef appelé Rurik, vint s'établir à Novgorod, sur le lac Ilmen. Les noms de nos premiers rois mérovingiens suffisent à attester leur origine germanique; de même, ceux de Rurik et de ses compagnons attestent leur origine scandinave[1]. Ce qui la prouve encore bien plus, c'est leur façon d'agir, c'est leur esprit d'initiative, c'est le caractère de leurs expéditions fluviales et maritimes. Sous la direction de ces hardis compagnons, les Slaves inertes se transforment, deviennent à leur tour des guerriers et des pirates entreprenants, des marins audacieux. Les Varègues normands échangent bientôt leur idiome scandinave contre la langue slave parlée par les peuples soumis; il n'a laissé que peu de traces en russe, notamment le mot knout (anglais *knot*, nœud), dans lequel les ennemis de la Russie voyaient naguère le symbole de ses origines soi-disant mongoles.

En revanche, les Slaves prennent le nom de

1. La plus ancienne chronique russe, dite de Nestor, nous a conservé tous ces noms; voir ma traduction de cette chronique (librairie Leroux, 1884). On a constaté de curieuses analogies entre les types des anciens guerriers varègues d'après les miniatures russes et ceux de la tapisserie de Bayeux.

leurs conquérants : peu à peu les tribus oublieront leurs dénominations primitives pour celui de la *Rous* ou des Rous qui les ont subjugués. Le nom primitif est Rusì ; plus tard, par coquetterie, pour plaire aux Grecs qui disaient Rhôs, on a écrit Rossia.

La première étape des Varègues est Novgorod-la-Grande sur le lac Ilmen ; de Novgorod, les débouchés sont faciles sur la Baltique et sur les divers réseaux fluviaux dont j'ai parlé tout à l'heure. Quand plus tard Pierre le Grand établira sur la Néva le centre politique de son empire, il ne fera que ramener la Russie à son point de départ.

En 862, les Russes sont à Novgorod ; trois ans après, ils descendent à Kiev. Kiev est la seconde étape de l'histoire russe. Les hardis navigateurs franchissent les cataractes du Dniéper (Constantin Porphyrogénète nous a conservé les noms *scandinaves* de ces cataractes), et, dès 865, ils vont se heurter aux murailles de Constantinople. Kiev, voisine de Byzance, devient la capitale de la dynastie de Rurik. De là, on pouvait aisément surveiller les grasses régions du Danube où l'on trouvait, dit la chronique, « de l'argent, des étoffes, des fruits, des vins, des chevaux, de la peau, de la cire, du miel et des esclaves ».

Ces premiers princes scandinaves ne songent point à centraliser leur domination; ils n'ont rien de commun avec les futurs tsars de Moscou. Ils n'entreprennent aucune expédition importante sans l'avis conforme de leurs leudes (droujina); ils partagent leurs domaines entre leurs fils, ils créent autour de Kiev tout un système d'apanages ; les princes apanagés seront naturellement tentés d'agrandir leur lot, parfois aux dépens de leur frère ou cousin; le plus souvent aux dépens des peuples finnois ou turcs, qu'ils absorbent peu à peu.

II

Les Russes Varègues-Slaves, et de plus en plus slavisés, ne réussirent pas à imposer leur domination à Constantinople, ni même à mettre définitivement le pied dans la Péninsule balkanique. En revanche, c'est par suite de leurs rapports avec Byzance qu'ils adoptèrent une certaine forme de la religion chrétienne, la forme dite *orthodoxe* (pravoslavna). Si Novgorod était resté le siège du nouvel État russe, le christianisme lui serait sans doute venu de la Suède sous la forme latine. La Russie serait entrée en rapports

intimes avec la culture occidentale, se serait pénétrée d'elle. La marche de la civilisation eût été beaucoup plus rapide, les alliances avec les puissances occidentales plus faciles, la lutte contre certaines d'entre elles, notamment la Pologne, aurait pris un caractère moins aigu. Mais le centre de gravité étant à Kiev, la Russie s'est laissé pénétrer par l'esprit byzantin. Au lieu d'adopter le latin comme langue liturgique, elle adopta le slavon, qui jouait déjà ce rôle dans les églises de Serbie et de Bulgarie, et qui est, suivant les uns, l'ancien bulgare, suivant les autres l'idiome aujourd'hui disparu des Slovènes de Hongrie. Elle reçut les traditions d'une culture évidemment inférieure à celle de l'Occident latin.

Un antagonisme, de plus en plus irréconciliable, s'établit entre elle et les pays de culture latine. Byzance ne révéla pas aux Varègues-Russes l'esprit de la Grèce antique; en revanche, les idées politiques importées par ses prêtres et ses publicistes devaient favoriser l'éclosion du tsarisme; quand les premiers tsars furent arrivés à une conception nette de l'autocratie, c'est sur les empereurs byzantins qu'ils songèrent à se modeler. Ils ne rencontrèrent point de résistance

dans le clergé; ils n'eurent point, comme les empereurs d'Occident, à lutter contre les revendications du pouvoir pontifical. D'autre part, le souvenir de ses origines religieuses devait nécessairement intéresser la Russie kiévienne, moscovite, ou pétersbourgeoise, aux destinées des peuples orthodoxes, serbes, grecs, bulgares et roumains. Elle est devenue, par la force même des choses, leur protectrice naturelle, non seulement dans la Péninsule balkanique, mais aussi dans les sanctuaires de la Palestine.

Kiev ne devait pas rester longtemps la capitale du monde russe : peu à peu elle essaimait des colonies, elle conquérait des territoires chez les peuples voisins, notamment chez les Finnois, dans les bassins du moyen Volga et de ses affluents, de la Dvina du Nord. Les peuples finnois se laissèrent assez aisément assimiler et convertir au christianisme. De même que les éléments scandinaves, ils ont laissé, en somme, très peu de traces dans la langue russe. C'est aux anthropologistes de déterminer s'il existe un type slave-finnois. Les villes de Rostov et de Souzdal (dans le gouvernement actuel de Vladimir), celle de Jaroslav, dans le gouvernement actuel de ce nom, celle de Vladimir sur la

Kliazma, rappellent encore aujourd'hui les progrès de la colonisation russe. C'est dans cette Russie de Souzdal-Rostov que s'élabore, au XIIe siècle, la première idée d'un pouvoir despotique. Rostov est aujourd'hui un pauvre chef-lieu de district qui compte environ 13 000 habitants. Au XIIe siècle, elle a joué, dans la Russie du nord-est, le rôle dont Moscou doit plus tard hériter. A ce moment, Moscou n'est encore qu'une misérable bourgade. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, le titre de grand prince, porté jusqu'alors par les princes de Kiev, passe aux princes de Vladimir ou de Souzdal-Rostov. Kiev, la « mère des villes russes », abdique au profit de sa fille la plus lointaine et la plus aventureuse. La Russie slavo-finnoise du moyen Volga l'emporte sur la région purement slave du Dniéper. La Souzdalie devient le centre politique de la Russie anarchique disputée par les princes apanagés. Pendant ce temps-là, Novgorod-la-Grande, l'antique cité de Rurik, adopte un régime quasi républicain, devient le centre d'un commerce florissant et rivalise avec les villes de la Hanse germanique. Le génie commercial de Novgorod paraît, du reste, s'être communiqué à tout le groupe moscovite. Les Moscovites sont

négociants dans l'âme. Ainsi donc, l'axe de la Russie s'est déplacé. De Vladimir et de Souzdal, elle s'avance de plus en plus vers l'Orient infini qui s'étend devant elle.

III

Au XIIIe siècle, cette expansion est brusquement arrêtée par l'invasion des Tatars. Leur domination a duré deux siècles et demi. Ils n'ont jamais songé à conquérir la Russie, mais à l'exploiter, à exercer sur elle ce que nous appellerions, en langage moderne, un protectorat. Ils ne touchèrent ni à l'organisation politique, ni à l'organisation religieuse. Ils firent des princes russes de véritables percepteurs d'impôts. Ils avaient eux-mêmes emprunté aux Chinois une science administrative qui avait pour objet principal l'art d'exploiter le contribuable. Avant la période tatare, il y avait en Russie des violences, des actes de barbarie pour ainsi dire spontanés. Avec l'introduction des procédés chinois, on vit apparaître la violence raisonnée, systématique, scientifique, on vit s'organiser des institutions qui, sans doute, existaient déjà en germe aupa-

ravant, mais qui gardent encore aujourd'hui le nom qu'elles portaient chez les Tatars. Aujourd'hui encore, en russe, les mots qui désignent le relai de poste (*iam*), la monnaie (*dengi*), la douane (*tamojnia*), le domaine public (*kazna*), sont d'origine tatare. Ce fait en dit plus que de longues dissertations.

Durant la période kiévienne, le prince vivait entouré de ses leudes, des membres de sa droujina qui, d'accord avec lui, exploitaient le peuple russe ou les nations voisines. Par suite de la domination tatare, cette classe tumultueuse se trouva écrasée. Les princes virent se dresser devant et au-dessus d'eux une formidable figure, celle du Khan. A force de s'appliquer à le servir, ils profitèrent de ses leçons. « De même qu'il n'y a dans le Ciel qu'un soleil, de même il ne doit y avoir sur la terre qu'un seul souverain, le Khan : tout prince qui se prétend souverain, tout État qui se prétend libre offense la majesté suprême, et mérite par cela seul un châtiment. » Remplacez khan par tsar, et vous aurez la formule du tsarisme moscovite.

Pendant la période tatare, la *Rous* primitive, la Russie de Kiev, est conquise par les Lithuaniens. Au XIVe siècle, la Lithuanie, s'unissant

avec la Pologne, forme, de la Baltique à la mer Noire, une barrière qui isole complètement du reste de l'Europe la Russie moscovite. Plus tard, la Russie de Catherine II réannexera ces terres russes insuffisamment polonisées.

Nous n'avons pas encore parlé de Moscou. C'est pendant la période tatare que cette ville fameuse naît à la vie historique. Ce sont ses princes qui prennent sur eux le rôle d'intermédiaires, entre les Russes et les Tatares, de collecteurs d'impôts pour le compte des Khans. Après avoir travaillé pour ces farouches suzerains, ils s'occupent bientôt à travailler pour eux-mêmes; suivant le mot pittoresque des anciennes chroniques, ils *rassemblent la terre russe* pour leur compte, et quand au xv[e] siècle, la domination tatare a définitivement disparu, ils deviennent les souverains incontestés de cette terre russe, de celle du moins qui n'est pas détenue par les Lithuaniens ou les Polonais.

L'un d'entre eux épouse Sophie Paléologue, nièce du dernier empereur de Constantinople, et s'efforce de renouer les traditions byzantines; un autre prend le titre de Tsar, c'est-à-dire de César (1547). La Russie moscovite entre en lutte avec tous ses voisins, pénètre en Sibérie,

atteint les bouches du Volga; désormais, vers le sud-est et l'Orient asiatique, rien n'arrêtera plus son expansion. Elle possède une merveilleuse facilité d'assimilation; toutes les conquêtes de la foi orthodoxe profitent à sa langue. On compterait par milliers les familles d'origine allogène (tatares, païens) qui, depuis le XVIe siècle, se sont fondues dans la nationalité russe. Je cite au hasard les Ouvarov, les Mestchersky, les Ourousov.

Ainsi donc, les Varègues, les Grecs byzantins, les Tatares : tels ont été les premiers instituteurs des Slaves russes. Peu à peu ils se sont étendus vers l'Orient, soumettant, assimilant le plus souvent les éléments finnois ou mongols.

IV

Le mouvement de la Renaissance a à peine effleuré la Russie moscovite; elle a recueilli quelques Grecs, elle a vu monter sur le trône de Moscou une princesse byzantine. Moscou a rêvé de remplacer Byzance et d'être « la troisième Rome ». L'état qu'elle occupe est purement continental; elle n'a de débouché que sur une mer trop souvent fermée par les glaces, la mer Blanche. Malgré son isolement ou à cause de

cet isolement, elle commence à comprendre que les arts de l'Occident lui sont nécessaires; elle rêve de lui emprunter des ingénieurs, des artisans, des architectes, des instructeurs militaires. Au XVIe siècle, les Anglais ont trouvé le moyen d'arriver à Arkhangelsk et de là à Moscou. Peu à peu des colonies étrangères s'établissent à Moscou ; les Russes les regardent avec défiance, mais profitent quand même de leur industrie. Ils se décident à entrer eux-mêmes en communication avec l'Occident et à lui envoyer des ambassadeurs, mais les débouchés sont fermés de tout côté, sauf sur la mer Blanche : les Suédois et les Polonais barrent la frontière de l'ouest; les abords de la mer Noire sont occupés par les Tatares et les Turcs. Il faut faire partir d'Arkhangelsk des ambassadeurs qui arrivent généralement trop tard, et qui étonnent l'Europe par leur ignorance et leur grossièreté. Pour s'ouvrir une fenêtre sur l'Occident, les tsars doivent batailler sans cesse contre le Suédois luthérien, contre le Polonais catholique, le Tatare musulman.

Ce n'est pas sans raison que je mentionne ici ces trois religions. Dans la lutte que la Russie a eue à soutenir pendant plusieurs siècles contre des ennemis si divers, la religion orthodoxe a

été en quelque sorte le drapeau national; elle voyait dans ses voisins non seulement des rivaux dangereux, mais encore des païens ou des hérétiques. Tel ambassadeur en Italie ne veut pas donner le nom d'église aux édifices religieux de Florence ou de Rome. Il les appelle des mosquées! Dans cette période de lutte, l'idée de religion et de la nationalité se sont absolument confondues. Supposez qu'un Moscovite se fût fait catholique : il devenait Polonais; luthérien, il devenait Suédois ou Allemand; musulman, il devenait Turc ou Tatare; c'est-à-dire, dans les trois cas, non seulement étranger à la Russie, mais encore nécessairement son ennemi. Je ne parle pas des Israélites : il n'y en avait pas dans la Russie moscovite; ceux de la Russie actuelle proviennent des provinces primitives de la Rous lithuanienne, dont les destinées politiques avaient été unies à la Pologne; en récupérant ses antiques domaines, la Russie a hérité des Israélites, qui, pendant de longs siècles, avaient pu y croître et se multiplier. Mais elle s'est efforcée de les maintenir dans les provinces où elle les a trouvés et de leur interdire l'accès des régions où ils ne pouvaient autrefois pénétrer.

Par suite de ces circonstances, l'idée de la reli-

gion orthodoxe et de la patrie russe se sont trouvées confondues : abjurer la religion nationale, c'était, c'est, encore aujourd'hui, une sorte de trahison ; ce principe si contraire à nos idées de tolérance ne paraît pas près d'être sitôt abandonné. La Russie trouve dans son application des avantages inappréciables. A l'Orient, elle met ses moujiks à l'abri de la propagande religieuse des musulmans ou de certains peuples allogènes qui pourraient songer à les ramener au paganisme. Sur la frontière occidentale, elle russifie chaque année un nombre plus ou moins considérable d'Allemands ou de Polonais. Dans les mariages interconfessionnaux entre catholiques ou luthériens et orthodoxes, les enfants doivent appartenir à l'église orthodoxe. Désormais, ils sont Russes et feront souche de Russes. J'ai souvent reçu la visite de voyageurs issus de ces mariages mixtes ; ils se considéraient uniquement comme Russes et ne comprenaient même pas qu'on pût leur supposer une autre nationalité ; en général, ils ignoraient la langue de leurs ancêtres ou parents allemands ou polonais. Ainsi, la Russie peut s'appliquer le fameux vers qu'on appliquait naguère à la maison d'Autriche : *Tu felix Russia nube!*

Cette intolérance officielle qu'elle applique aujourd'hui à la seule religion, la Russie moscovite la montra jusqu'au XVIe et au XVIIe siècle vis-à-vis des mœurs et des institutions des étrangers. Peu à peu, elle comprit qu'elle avait besoin d'eux ; elle les attira à son service. Dès la seconde moitié du XVIIe siècle, Moscou possédait une nombreuse colonie étrangère. Quand même Pierre le Grand ne serait pas venu au monde, la Russie moscovite aurait fini par entrer dans le système européen. Par l'exemple qu'il donna, par la terreur qu'il sut inspirer, il hâta certainement la marche du progrès ; en s'établissant sur la Baltique, en fondant Pétersbourg, il ouvrit enfin à la Russie l'accès de l'Europe ; les premiers instituteurs qu'il donna à son peuple furent des Hollandais, des Allemands ; ce furent des Allemands qui organisèrent l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et qui essayèrent, les premiers, de débrouiller les antiques annales du pays. Un peu plus tard, vinrent les Français ; on sait quel a été leur rôle dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, de quels monuments ils ont doté Pétersbourg, quelle influence ils ont exercée ou cru exercer sur la Cour et la société. En réalité, cette gallomanie était toute en façade : il y avait,

il y a encore au fond des provinces une classe de nobles et de marchands très attachée aux antiques usages et pour qui Pierre le Grand est encore aujourd'hui une sorte d'antechrist. Cette année même, dans un gouvernement du sud-est, il y a eu des fanatiques qui ont trouvé dans le recensement officiel le signe de la bête de l'Apocalypse, et qui se sont fait emmurer vivants pour échapper à l'abomination de la désolation. Un gouvernement intelligent refrène ces idées et ces passions rétrogrades; à l'occasion, il peut s'en servir.

V

La partie éclairée du monde russe est aujourd'hui aussi avancée que peuvent l'être les Français, les Allemands ou les Anglais. Elle a profité de tous nos progrès; en revanche, elle dispose de masses innombrables plus dociles que les foules nerveuses, incertaines, parfois rebelles des pays parlementaires. Cette masse est essentiellement prolifique; sans avoir à traverser les mers, à faire la rude expérience d'un climat nouveau, elle s'avance d'un élan constant, continu, irrésistible à la conquête du monde asiatique. Grâce

au niveau inférieur de leur culture, les colons qu'elle laisse dans les pays envahis sont admirablement propres à assimiler les races primitives avec lesquelles ils entrent en contact. En 1581, les Russes étaient à Tioumen, sur le cours supérieur de l'Obi; aujourd'hui, ils sont à Vladivostok sur la mer du Japon, à Merv sur la frontière de l'Inde. Il y a quelques années, le Cesarevitch, aujourd'hui empereur Nicolas, inaugurait les travaux du chemin de fer qui réunit aujourd'hui Pétersbourg à Vladivostok. En Corée, au Japon, en Chine, la Russie joue un rôle prépondérant; elle a garanti l'emprunt chinois et pris par là, sur la Chine, une hypothèque qu'elle aura peut-être un jour l'idée de réaliser [1]; son Transsibérien traverse une partie de la Mandchourie [2]. Ses publicistes officieux ne dissimulent guère qu'elle se regarde dès maintenant comme l'héritière légitime du nord et du centre de l'Asie [3]. Le xx[e] siècle verra sans doute se réaliser tout ou partie de ces rêves gigantes-

1. Elle est d'autre part créancière de la Turquie pour l'indemnité de guerre qu'elle a obtenue au traité de San Stefano et qui n'est pas encore payée.

2. Dans cette conférence, faite en 1897, il ne pouvait être question des récentes acquisitions de la Russie en Chine.

3. Voir dans *Russes et Slaves*, 3[e] série, l'étude sur le voyage en Orient de l'empereur Nicolas II.

ques; peut-être verra-t-il aussi sur la frontière des Indes le choc formidable des armées russes et anglaises. Ce ne sera plus, comme on l'annonçait jadis en manière de plaisanterie, la lutte de la baleine et de l'éléphant, mais le duel de deux éléphants, et ce ne sera pas la Russie qui aura les défenses les plus courtes.

Certes, quand il y a dix siècles une tribu scandinave passait la Baltique pour aller inspirer aux Slaves de Novgorod et de Kiev son esprit d'aventures et ses méthodes de piraterie, on eût bien surpris les compagnons de Rurik en leur prédisant, pour les descendants de la *Rous*, d'aussi colossales destinées.

LES MANUSCRITS SLAVES

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que l'on a commencé à étudier sérieusement les manuscrits slavons, dispersés dans les dépôts publics, dans les monastères, dans les collections particulières de la Russie et des pays serbes et bulgares. Le premier travail important sur la matière a été celui de Vostokov : *Description des manuscrits russes et slavons du musée Roumiantsov* (Saint-Pétersbourg, 1842); puis est venu celui de Gorsky et Nevostrouev : *Description des manuscrits slavons de la bibliothèque synodale de Moscou* (Moscou, 1855-1869). Successivement ont été inventoriés ou décrits les manuscrits de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, ceux du musée public et du musée Roumiantsov

de Moscou, de la bibliothèque synodale, de la typographie synodale, de l'académie de théologie de Saint-Pétersbourg, du monastère de la Sainte-Trinité (près de Moscou), de l'académie de théologie de Moscou, de la bibliothèque publique de Vilna, des académies théologiques de Kazan et de Kiev, des sociétés savantes, des monastères, etc.

En dehors de ces collections publiques par destination, de riches particuliers, les Ouvarov, les Titov, les Stchoukine ont fait ou laissé publier les catalogues de leurs collections. Il en a été de même pour les archives des ministères des Affaires étrangères et de la Justice et pour la Commission archéologique de Saint-Pétersbourg. On ne s'est pas borné à la Russie : les savants russes, polonais, tchèques, serbes, bulgares, voire même roumains ou français, ont inventorié ou publié les manuscrits de Belgrade, d'Agram, de Prague, de Sofia, du Mont-Athos, de la Valachie, de Paris, de Gand, de Reims, etc. Je ne parle en ce moment, ici, que des manuscrits cyrilliques; les glagolitiques, eux aussi, ont suscité toute une littérature; moins heureux que les cyrilliques, ils n'ont pas encore de paléographie spéciale. En même temps que parais-

saient les catalogues des manuscrits, surgissaient aussi des éditions critiques, les unes imprimées, les autres en fac-similé. Une société s'est créée, il y a quelques années, à Saint-Pétersbourg, la *Société des Amis de l'ancienne littérature russe*, qui a publié d'admirables fac-similés. Ils sont malheureusement d'un prix fort élevé et ne viennent que rarement dans le commerce. En dehors des manuscrits proprement dits (livres sacrés, annales), en général d'origine monastique, la Russie possède toute une série de documents juridiques, chartes, actes divers, dont le plus ancien remonte à la moitié du XIIe siècle. Ils ont été, en général, édités isolément. Il serait intéressant de les grouper en *Corpus*, par ordre de matières. Il ne le serait pas moins de rassembler, en un seul volume, les inscriptions slaves. La plus ancienne connue en Russie est celle dite de *Tmoutorakan*, qui date de 1068. Il y a quelques années, en 1897, la Commission impériale a lancé une circulaire annonçant qu'elle allait publier un *Corpus inscriptionum russicarum*. Jusqu'ici ce projet n'a pas été exécuté. Chez les Slaves méridionaux les publications paléographiques sont moins importantes qu'en Russie : l'action scientifique se trouve dispersée entre

divers États (Autriche, Hongrie, Bosnie-Herzégovine, Serbie, Monténégro, Bulgarie, Empire Ottoman). D'autre part, on a affaire à des documents écrits en deux alphabets différents, la Kyrillica et la Glagolica. Chaque jour amène de nouvelles découvertes. L'une des plus importantes a été celle de l'inscription du tsar bulgare Samuel, découverte au village de German, non loin de Prespa, dans la Macédoine occidentale[1]. Nous avons, en paléo-bulgare, un certain nombre de textes sacrés et de chartes provenant des anciens tsars bulgares, et d'importantes inscriptions du XIII[e] siècle; les manuscrits slavons de rédaction serbe comprennent tout ensemble des textes sacrés et des chartes dont la plus ancienne est de 1189. Ce ne sont donc pas les matériaux qui manquent pour une paléographie slavonne.

Enfin, en dehors des textes cyrilliques, il existe, chez les Slaves méridionaux, particulièrement chez les Croates et les Dalmates, tout un ensemble de textes glagolitiques religieux, juridiques, — voire même des inscriptions, qui peuvent fournir la matière d'une étude spéciale,

1. Cette inscription a été découverte par l'Institut d'archéologie russe de Constantinople. On en trouve le fac-similé et l'interprétation dans l'*Archiv für Slavische Philologie*, année 1899, p. 543 et suiv.

mais qui n'ont qu'un intérêt secondaire pour les Slaves orthodoxes, Russes ou Bulgares.

Pendant longtemps on s'est contenté de copier, puis d'imprimer les textes slavons sans s'inquiéter d'établir leur paléographie. Chez nous les travaux des Mabillon, des Montfaucon, des Ducange, remontent aux XVII[e] et XVIII[e] siècles. En Russie, le premier essai sur la paléographie est une dissertation d'Olenine sur l'inscription de la pierre dite de *Tmoutorakan*, trouvée dans l'île de Taman, publiée à Saint-Pétersbourg en 1792. En 1802, l'Allemand Schlœtzer, l'éditeur de la Chronique russe dite de *Nestor*, exprimait le vœu de voir paraître une diplomatique slave. Mais ce vœu ne devait pas être exaucé. Les Karamzine, les Kalaïdovitch, les Stroev, les Vostokov, les Pogodine, les Bodiansky, les Bouslaev mettaient à profit les manuscrits slavons, les décrivaient et les cataloguaient, publiaient des fac-similés, d'après les moyens dont on disposait alors. Mais personne ne songeait à rédiger un manuel scientifique indiquant la méthode pour déchiffrer les manuscrits. Je me rappelle combien fut pénible ma déconvenue lorsque je fus chargé, en 1872, de ma première mission en Russie. Je frappai à la porte de tous les éditeurs pour leur demander

un manuel de paléographie. Partout on me répondit que cet ouvrage n'existait pas. Enfin, de janvier 1881 à décembre 1884, le *Journal* (russe) *de l'instruction publique* publia les leçons de mon regretté ami Ismaïl Ivanovitch Sreznevsky. Elles furent tirées à part, à deux cents exemplaires, et mises dans le commerce en 1885. Cet essai, fort utile, laissait encore beaucoup à désirer. Depuis, des leçons de paléographie autographiées ont été éditées par M. M. Prozorovsky, en 1886-1889, et M. A.-J. Sobolevsky, en 1893. Je ne crois pas qu'elles aient été mises dans le commerce et qu'elles soient parvenues dans les bibliothèques de l'Occident. Les éditions fac-similés se sont multipliées dans ces dernières années. Celles de la Société des amis de l'ancienne littérature sont de valeur à satisfaire les amateurs les plus délicats. Même à l'étranger, d'admirables fac-similés de manuscrits slaves ont été publiés. Qu'il suffise de rappeler la magnifique édition de l'ancien Évangéliaire serbe du prince Miroslav, exécutée à Vienne, en 1897, par la maison Angerer, aux frais de Sa Majesté le roi Alexandre de Serbie, qui l'a libéralement distribuée aux grandes bibliothèques et aux savants spécialistes de l'Europe, et celle

de l'Évangéliaire de Reims, dit *Texte du Sacre*, exécutée par la maison Dujardin, et dont les exemplaires aquarellés (il en a été fait cinquante) donnent l'illusion parfaite de l'original[1].

Désormais, ceux qui s'occupent du déchiffrement ou de la lecture des manuscrits cyrilliques auront un guide excellent dans l'ouvrage que vient de nous donner M. E. Karsky, professeur à l'Université russe de Varsovie, et qu'il a trop modestement intitulé *Esquisse d'une paléographie slave cyrillique*.

Cet ouvrage résume des leçons professées à l'Université de Varsovie, et publiées d'abord en abrégé dans la *Revue philologique russe*, qui paraît dans cette ville. Il est accompagné d'un véritable album de 74 fac-similés en photogravure. Cet album, qui a été mis à part dans le commerce, sera particulièrement utile aux étrangers qui ne peuvent avoir sous la main les luxueux recueils publiés antérieurement, tirés à petit nombre et la plupart d'un prix inaccessible aux modestes ressources des savants. L'ouvrage est en outre illustré dans le texte d'un grand nombre de reproductions de frontispices, lettres

1. Reims, librairie Michaud, 1899. Voir plus loin l'étude sur cet Évangéliaire.

ornées, culs-de-lampe, filigranes, de spécimens empruntés soit aux manuscrits grecs ou slavons, soit aux incunables qui continuaient les traditions des copistes.

Si l'auteur avait eu l'idée d'ajouter à son ouvrage un titre et un index en français ou en latin, il aurait certainement appelé sur lui l'attention d'un certain nombre d'amateurs qui, sans savoir le russe, peuvent néanmoins s'intéresser aux nombreuses reproductions qui illustrent cette belle publication.

La paléographie slave cyrillique intéresse au premier chef ceux qui s'occupent de paléographie grecque. En effet, certains manuscrits slavons sont des palimpsestes sur lesquels, ainsi qu'on le voit dans tel fac-similé de M. Karsky on retrouve encore sous le slave un texte grec mal effacé. Jusqu'à la moitié du XIV[e] siècle, les manuscrits russes sont uniquement sur parchemin. A dater de cette époque, — avant même, — chez les Slaves méridionaux, on voit apparaître le papier. Il vient tout ensemble de l'Orient par Astrakhan, de l'Europe par Novgorod-la-Grande et plus tard par Arkhangelsk. A dater de la moitié du XVI[e] siècle, les Moscovites s'essaient à en fabriquer, mais ils y réussissent mal;

ce n'est qu'à dater du règne de Pierre le Grand que cette industrie s'établit définitivement en Russie. Un érudit, M. Likhatchov, a publié un travail important sur les filigranes des anciens papiers russes.

Quel que soit l'inventeur de l'écriture cyrillique, il est certain qu'il l'a copiée sur l'onciale grecque des livres liturgiques du ixe siècle. La ressemblance frappe les yeux les moins expérimentés. Il y a quelques années, le regretté Graux découvrit à Grenade, parmi les manuscrits grecs, un manuscrit slavon dont il eut soin de copier le titre et qui n'a, que je sache, été examiné depuis par aucun spécialiste.

Vers la même époque une société archéologique de province, que je ne nommerai pas, m'envoyait le fac-similé d'une inscription grecque du xve siècle, qu'aucun de ses membres n'avait pu déchiffrer et où l'on voulait absolument trouver des caractères slavons !

A l'onciale succéda d'assez bonne heure la demi-onciale, qui domine absolument depuis la seconde moitié du xive siècle et qui, à dater de l'imprimerie, a servi de modèle aux typographes. Concurremment avec elle apparut la cursive. Elle a débuté chez les Slaves méridionaux du

commencement du XIVe siècle et fut d'abord en usage dans les textes juridiques.

La cursive offre en Russie deux types très distincts, celui de la Moscovie et celui de la Russie occidentale ou Lithuanie, soumise aux influences polonaises et occidentales.

En Bosnie, en Herzégovine et dans une partie de la Croatie, s'est formé un type particulier d'écriture qui se retrouve dans les livres slaves imprimés à Venise aux XVIe et XVIIe siècles. C'est la *Bukvica*.

La demi-onciale a été employée en Russie dans les livres imprimés jusqu'en 1708, époque où Pierre le Grand fit adopter le type de caractères dit *civil* (par opposition au type religieux), encore en usage aujourd'hui.

Ces indications ne s'appliquent qu'aux types cyrilliques. Dans un traité complet de paléographie slave, on ne saurait oublier l'autre type, la *glagolica*. M. Karsky lui a consacré un rapide appendice vers la fin de son ouvrage. Il a donné un tableau de cet alphabet et fourni quelques notes bibliographiques assez sommaires. Les étudiants russes, auxquels son ouvrage est destiné, auront rarement affaire à des manuscrits glagolitiques. Ils réclameraient

un traité de paléographie spéciale et c'est à l'Académie sud-slave d'Agram qu'il appartiendrait d'entreprendre ou d'encourager ce travail. Toutefois la connaissance de la *glagolica* peut être utile même à ceux qui s'occupent des manuscrits cyrilliques originaires des pays slaves où la glagolica n'est pas l'aphabet dominant[1]. Les copistes de ces manuscrits étaient familiers avec les deux alphabets ; il leur arrivait de les confondre dans le même mot ou dans la même phrase. Un phénomène analogue se produit parfois chez les Allemands qui, dans leur cursive latine, introduisent par distraction des lettres germaniques. L'emploi des caractères glagolitiques se rencontre même dans des mauuscrits russes évidemment copiés sur des manuscrits sud-slaves.

Une des grandes difficultés de la lecture des manuscrits slavons consiste dans l'emploi des ligatures. On les a employées d'abord pour économiser l'espace ; elles sont devenues ensuite un véritable divertissement pour les copistes désireux de montrer leur maëstria. Elles cons-

1. J'ai exposé les rapports des deux alphabets dans mon *Cyrille et Méthode* (Paris, 1868) et donné un article sur l'alphabet glagolitique avec fac-similé au t. XVIII de la *Grande Encyclopédie*. La coexistence des deux alphabets soulève encore bien des questions qui sont loin d'être tranchées définitivement.

tituent parfois une véritable torture pour le lecteur.

Je parlais tout à l'heure de l'emploi de la glagolica; elle joue dans certains cas le rôle d'un alphabet cryptographique. M. Karsky nous explique d'autres procédés cryptographiques qu'il serait trop long d'exposer ici. Il en est un cependant qui mérite d'être signalé. Lorsque l'évêque Étienne convertit, vers 1372, les Permiens, il inventa pour eux l'alphabet dit *alphabet zyriane* et traduisit les livres sacrés en leur langue. Cet alphabet nouveau pénétra jusqu'à Moscou et a quelquefois été employé par les cryptographes russes.

Le métier de copiste était généralement exercé par des moines : la plupart travaillaient pour la gloire de Dieu ou pour leurs couvents. Ceux qui travaillaient pour les particuliers étaient richement rétribués. Les évaluations des économistes donnent un prix de 50 kopeks, soit 1 fr. 50 environ, par page. Le commerce des livres n'existait pas : les rares amateurs devaient directement s'entendre avec les copistes. Les abbés ou les évêques entretenaient auprès d'eux des scribes. Le commerce de la librairie ne fut organisé qu'au XVIII[e] siècle par l'Académie des sciences

et par l'Académie typographique de Novikov. La plupart des copistes signaient leurs manuscrits en y joignant des mentions qui respirent tantôt les plus naïfs sentiments d'humilité chrétienne, tantôt la joie enfantine de l'écolier heureux d'être débarrassé de sa tâche.

Voici en quels termes le copiste du psautier de Bologne prend congé du lecteur : « Moi pécheur, Bieloslav, pécheur et impudent pour le mal, paresseux pour le bien, dont la patrie est le tombeau, et la richesse le péché, et la fornication la gloire, j'ai écrit. »

Plus sincère peut-être est le copiste du *Margarit* conservé à la bibliothèque synodale de Moscou, qui s'écrie :

Comme se réjouit le lièvre échappé au filet, ainsi se réjouit le serf de Dieu, Nicolas, qui, sur l'ordre de son père, l'hégoumène Barlaam, a écrit ce livre.

M. Karsky a relevé une liste de copistes qui ont signé leurs manuscrits. Elle comprend environ deux cents noms; mais elle est loin d'être complète.

Nous ne connaissons guère plus en Occident l'histoire des origines de l'imprimerie cyrillique que celle des manuscrits slavons. M. Karsky a eu l'excellente idée de terminer son livre par un

chapitre sur les incunables slavons. Ce n'est pas en Russie que la typographie cyrillique a donné ses premières publications.

Le premier livre cyrillique est un livre liturgique imprimé à Cracovie en 1491. Il ne faut pas oublier que la Pologne étendait alors sa domination sur une grande partie des pays russes de religion grecque orthodoxe. L'imprimeur de Cracovie était un Allemand originaire de Franconie, Schvaipolt Fiol.

La seconde typographie slavonne apparaît en 1493 à Obod dans la Zeta (Monténégro). Elle y fut établie par le voiévode Ivo Tsernoevitch. Elle imprima un Oktoïk. Elle fut ensuite transférée à Tsetinie (Cettigne), où un psautier parut en 1495. Après la Pologne et le Monténégro, ce fut chez les Valaques de Hongrie, à Brasov (all., Cronstadt; magyar, Brasso; en Transylvanie), que parurent en 1510 un Oktoïk, en 1512 les quatre Évangiles. De 1517 à 1520, le docteur François Skorina, originaire de Polotsk, dans la Russie polonaise (gouvernement actuel de Vitebsk), imprima à Prague, en Bohême, un certain nombre d'éditions cyrilliques.

Il transporta ensuite son imprimerie à Vilna (1525). Au commencement du XVI[e] siècle, on voit

des livres slavons imprimés en assez grand nombre à Venise (1519-1520), à Gorajd en Herzégovine (1520), en Serbie.

L'imprimerie établie à Vilna devait nécessairement exercer son action sur les pays russes soumis à la Pologne et sur la Russie proprement dite, désignée alors sous le nom de Moscovie. Un concile réuni à Moscou, en 1551, décida la fondation d'une typographie dans cette ville. Elle fut, en effet, ouverte en 1553 : le premier ouvrage sorti de ses presses fut un *Apostol* (1564). Les directeurs de la typographie, Ivan Feodorov et Pierre Timofeevitch, étaient tous deux originaires de la Russie polonaise.

Ils ne purent pas exercer longtemps leur industrie à Moscou. Les copistes, exaspérés contre ces redoutables concurrents, suscitèrent contre eux la foule ignorante, à laquelle ils les dénonçaient comme de fort dangereux hérétiques. Leur imprimerie fut pillée et brûlée. Ils s'enfuirent en Lithuanie, transportèrent leur industrie à Zabloudovo. Plus tard, nous retrouvons Feodorov à Lemberg et à Ostrog, où il imprima la Bible tout entière en 1581. On montre encore son tombeau dans une église de Lemberg. Je l'ai visité il y a quelques années.

Ce n'est qu'en 1589 que la typographie s'établit définitivement à Moscou par les soins de « Maître Andronique, fils de Timothée, ignorant », ainsi qu'il le dit lui-même dans la suscription d'un livre (Triode), imprimé cette même année. La Russie est peut-être le seul pays d'Europe où il y ait encore aujourd'hui des copistes de livres sacrés. Certaines sectes considèrent l'imprimerie comme une invention diabolique ; d'autres savent fort bien que la censure ecclésiastique n'autoriserait pas la publication de leurs livres, et des scribes zélés continuent à copier les textes liturgiques. Il en est qui sont fort habiles et j'ai vu dans des bibliothèques particulières d'admirables spécimens de leur industrie.

L'ÉVANGÉLIAIRE SLAVON DE REIMS [1]

I

On ne sait pas exactement comment l'Évangéliaire de Reims est arrivé aux mains du cardinal de Lorraine. En revanche on sait parfaitement d'où ce manuscrit est originaire. La seconde partie, écrite en caractères glagolitiques, se termine par cet *explicit*, écrit non plus en slavon d'église, mais en langue tchèque vulgaire avec les caractères glagolitiques :

En l'an du Seigneur 1395. Ces évangiles et ces épîtres en langue slavonne, doivent être chantés toutes les fois que l'abbé dit la messe sous la couronne (*sub infula*). Et l'autre partie de ces livres qui est suivant le rite russe, saint Procope l'a écrite de sa main. Et ce manus

1. Introduction à l'édition fac-similé de l'Evangéliaire slavon de Reims connu sous le nom de *Texte du sacre* (Reims, librairie Michaud, 1899).

crit russe le défunt Charles IV empereur des Romains l'a donné pour la glorification de cette église, et en l'honneur de saint Jérôme et de saint Procope. Seigneur, daigne lui donner le repos éternel.

Ce texte est parfaitement clair et fait tomber toutes les légendes qui avaient cours au temps jadis et qui notamment supposaient que l'Évangéliaire avait été apporté en France par la reine Anne de Russie, femme d'Henri Ier.

Le manuscrit vient donc de Prague. Il se compose de deux parties. La partie cyrillique a été donnée à un monastère par le roi de Bohême Charles IV (1346-1378); l'autre partie est postérieure de dix-sept ans à la mort de ce souverain.

L'Évangéliaire de Reims constitue un recueil factice, mais les deux parties qui le composent ne sont ni écrites de la même main ni originaires du même pays.

Comment Charles IV avait-il été amené à donner la première partie du manuscrit à un monastère et quel était ce monastère?

Charles IV, empereur des Romains, roi de Bohême, se plaisait volontiers à se considérer comme un prince slave. Après cinq siècles écoulés, les Tchèques si cruellement éprouvés,

tant de fois déçus par des souverains d'origine étrangère, le considèrent encore aujourd'hui comme un des bienfaiteurs de leur langue et de la nationalité [1].

Dans la célèbre Bulle d'or à laquelle son nom est resté attaché on lit les paroles suivantes :

> La majesté du saint empire romain doit prescrire des lois et commander à plusieurs peuples de diverses nations, mœurs et de différentes langues. Il est juste que les princes électeurs qui sont les colonnes de l'empire aient la connaissance de plusieurs idiomes, leur devoir étant de soulager l'empereur en ses plus importantes affaires. En conséquence nous ordonnons que les fils et héritiers du roi de Bohême, du comte palatin du Rhin, du duc de Saxe et du margrave de Brandebourg, qui doivent savoir l'allemand pour l'avoir appris dès l'enfance, apprennent à partir de sept ans les langues latine, italienne et slave, de façon à les posséder à l'âge de quatorze ans.

Dans une lettre qu'il adressait au tsar de Serbie Douchan le Fort pour l'engager à accepter l'union avec l'église romaine, Charles IV lui rappelait qu'ils étaient issus de la même race, qu'ils parlaient la même langue :

> Fratre carissimo quem et ejusdem nobilis slavici idiomatis participatio facit esse communem, cum ejusdem generosæ linguæ sublimitas nos felicibus auctore Domino et gratis auspiciis parturiverit utrobique.

1. Voir mon *Histoire de l'Autriche-Hongrie*, chap. x.

Dans la lettre de fondation du monastère slave que nous examinerons tout à l'heure, il s'exprime également en termes très respectueux sur le compte de cette langue slave dans laquelle saint Jérôme passait, d'après une tradition peu critique, pour avoir traduit les Écritures.

Désireux de préparer l'union des églises orthodoxes avec l'église romaine en créant à Prague un sanctuaire slave catholique, Charles IV ne l'était pas moins de donner satisfaction au patriotisme tchèque en assurant à la Bohême sinon l'unité de la liturgie slave, tout au moins un foyer dont elle pourrait rayonner au dehors et qui reprendrait la tradition des apôtres Cyrille et Méthode [1]. La Bohême allait bientôt revendiquer la liturgie en langue tchèque par la bouche de Jean Hus et de ses disciples. Au IX[e] siècle elle avait pratiqué la liturgie slavonne importée par Cyrille et Méthode. Elle avait dû y renoncer par suite des manœuvres du clergé allemand et des instructions de la Cour de Rome [2].

Au XI[e] siècle une tentative avait été faite pour rétablir la liturgie slave dans le monastère bénédictin de Sazava. C'est un village situé au sud de

1. Voir mon livre sur *Cyrille et Méthode* (Paris, 1868).
2. *Ib.*, chap. VIII à XII.

Prague, sur la rivière du même nom, aux environs de Benešov. Les bénédictins étaient soustraits à la juridiction des évêques. L'ermite Procope put donc introduire dans le monastère fondé par les princes Oldřich et Břetislav, les innovations qu'il jugeait convenable. Il pratiqua dans son monastère de Sazava la liturgie slave en caractères glagolitiques [1]. Ce détail est important : le Saint-Siège était moins hostile à la liturgie glagolitique — qu'il tolère encore aujourd'hui dans certaines parties de la Dalmatie et au Montenegro — qu'à la liturgie cyrillique. Introduite vers 1040, cette liturgie glagolitique, mal vue du pape Grégoire VII, disparut sous son pontificat. Les livres slaves du monastère de Sazava furent brûlés.

Saint Procope, malgré son nom hellénique, n'était pas, comme on l'a cru en France, un saint grec ; il n'a rien à voir avec l'hagiographie byzantine. Nous avons sur lui tout un ensemble de documents, notamment une légende rimée en vers tchèques et une légende latine. Ces deux documents ont été publiés au tome I[er] des *Fontes rerum bohemicarum*, édités par le musée de

1. J'ai visité Sazava en 1895. (Voir mon volume *Russes et Slaves*, 2[e] série, p. 312 et suiv.).

Prague (1873). La légende rimée donne à Procope une épithète qui mérite d'être relevée : elle l'appelle l'héritier slave (*dědic slovensky*), c'est-à-dire celui qui a reçu de la Providence le soin de veiller sur la terre slave. Elle nous apprend qu'il était de race slave (*slovenského rodu*) et né aux environs de Český Brod. Si l'Évangéliaire cyrillique qu'on lui attribue était vraiment de sa main, nous aurions le devoir de nous appesantir sur sa biographie. Mais le manuscrit est probablement postérieur à Procope, et rien ne prouve qu'il eût été capable de copier un texte cyrillique. La biographie rimée fait l'éloge de ses vertus et de ses miracles, se tait complètement sur ses talents de copiste ou de calligraphe. Elle fait cependant allusion au caractère slave du monastère de Sazava :

Prince, disent les adversaires de la liturgie slave au prince Spytihnev, il y a ici certains Slaves, ils *ont une autre écriture*; — cette autre écriture c'est la glagolica; — ils font beaucoup de choses inconvenantes; ils se servent de la parole slave; ils se conduisent comme des hérétiques (Légende rimée, § XLIX)[1].

1. La légende latine s'exprime à peu près dans les mêmes termes : « Eos (les moines slavisants) multifariis vituperiis publicabant, scilicet dicentes; per sclavonicas litteras heresis secta ypocrysisque esse aperte irretitos ac omnino perversos. Quamobrem ejectis eis in loco eorum latinum abbatem et fratres constituere omnino esse honestum constantes affirmabant. »

Le prince fait partir les bénédictins tchèques et venir des Allemands latinisants (*id.*, L.). Saint Procope ne peut souffrir l'affront fait à sa communauté; il apparaît miraculeusement aux moines allemands et les chasse à coups de bâton. On peut admettre que le manuscrit cyrillique de Reims a fait partie de la bibliothèque de Sazava, mais il est certain qu'il n'a pu servir pour la liturgie. Peut-être l'avait-on fait venir pour le transcrire en caractères glagolitiques seuls autorisés par l'Église romaine.

Des indications liturgiques ajoutées au texte des Évangiles, il résulte que ce manuscrit appartient à la liturgie orientale. Les saints dont il signale les fêtes sont tous de l'Église orientale. Feuillet 22, on trouve l'indication προχ, c'est-à-dire προχεμείνον. Le prokeimenon, en latin *graduale*, c'est le verset généralement tiré des psaumes qui se dit immédiatement avant l'évangile [1]. Donc, en dehors des raisons que nous dirons tout à l'heure, saint Procope n'aurait pu consacrer ses loisirs à copier ce manuscrit cyrillique; il l'aurait transcrit en caractères glagolitiques. Le manuscrit cyrillique appartient à l'église d'Orient. Dans un

1. Léon Clugnet, *Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'église grecque*, Paris, 1895, *sub voce*.

monastère slavisant, il pouvait seulement servir à établir des textes, à en reviser.

Malgré l'intervention miraculeuse de saint Procope, la communauté slave de Sazava ne resta pas longtemps en possession du monastère. A la fin du XIe siècle, elle fut définitivement remplacée par des moines latinisants.

II

Dans la première moitié du XIVe siècle, Charles IV entreprit de reconstituer à Prague une communauté slave. Le 9 mai 1346, il obtint du pape Clément II une bulle qui l'autorisait à fonder en Bohême un monastère où la liturgie serait célébrée en langue slavonne [1].

Nous avons le texte de cette bulle datée d'Avignon, 9 mai 1346. Elle renferme des assertions assez singulières et prouve notamment que le Saint-Siège n'était pas très au courant des différences qui existaient alors entre la langue tchèque et la langue slavonne en usage dans les églises

1. La langue slavonne des glagolites, la langue croate qui était leur langue de conversation, ne pouvaient en réalité être entendues des Tchèques pas plus que ne le seraient chez nous les sermons de prédicateurs italiens ou portugais. Le pape Clément VI ignorait évidemment ces détails.

glagolitiques. Le pape Clément VI s'exprime ainsi : « D'après ce que nous a fait savoir notre cher fils Charles, margrave de Moravie, en Slavonie et dans quelques pays de langue slavonne, la messe et les heures canoniques sont chantées en langue vulgaire avec l'autorisation de l'Église romaine. »

Ceci n'est pas exact; chez les Slaves méridionaux, au XIVe siècle, le slavon traditionnel ne pouvait déjà plus être identique à la langue vulgaire.

Dans ces pays il y a des couvents de moines bénédictins ou autres qui pratiquent ce rite *ex antiqua consuetudine*, et ont été détruits ou ruinés par les troubles et les guerres. Les moines et les frères sont réduits à un état de vagabondage; le culte divin et la foi sont compromis. Or, d'après ce qu'on nous a appris, il y a dans les pays du royaume de Bohême beaucoup de schismatiques et d'infidèles qui, lorsqu'on leur lit ou leur explique l'Écriture en latin, ne veulent pas l'entendre et ne peuvent être facilement ramenés à la foi; les moines et les frères qui pratiquent le rite susdit pourraient donc être utiles dans ce royaume pour y augmenter la foi chrétienne.

Charles IV publia le 21 novembre, à Nuremberg où il résidait alors [1], l'acte d'érection du nouvel établissement [2]. Il devait être comme

1. Tomek, *Histoire de la ville de Prague*, t. I, p. 560-562.
2. L'acte d'érection a été plusieurs fois publié, notamment par Frind, *Die Kirchengeschichte Böhmens*, t. II, Prague, 1866.

celui de Sazava occupé par des moines bénédictins. Ces moines devaient célébrer l'office en langue slavonne « *ob reverentiam et memoriam gloriosissimi confessoris beati Jeronymi Strydoniensis*, doctoris egregii et translatoris interpretisque eximii sacræ Scripturæ de ebraïca in latinam et slavonicam linguas, de qua siquidem Slavonica nostri regni Boemiæ idioma sumpsit exordium primordialiter et processit ».

Le nom de saint Jérôme dans cet acte de fondation nous explique pourquoi la partie glagolitique du manuscrit de Reims a été considérée comme ayant fait partie de la bibliothèque de l'illustre docteur. Charles IV dans ce curieux document répète une légende qui avait cours chez les Slaves occidentaux et dont l'existence est confirmée par de nombreux textes. Saint Jérôme était dalmate. Il écrit dans une de ses lettres qu'il a traduit l'Écriture pour le peuple de sa langue, *linguæ meæ*. On a appliqué ce *meæ* aux Slaves de Dalmatie, sans réfléchir que du temps de saint Jérôme il n'y avait pas encore de Slaves en Dalmatie. L'origine de l'alphabet glagolitique était au Moyen Age, elle est même encore aujourd'hui assez mystérieuse.

En l'attribuant à saint Jérôme, non seulement

on lui donnait des lettres de noblesse, mais encore on lui assurait la bienveillance et le respect des souverains Pontifes naturellement enclins à se défier des innovations. Cette tradition était courante chez les catholiques dalmates et dans les pays voisins; ainsi le manuscrit célèbre connu sous le nom de *Glagolita Clozianus* (Manuscrit du comte Cloz) porte cette mention : « Isti quinterni hic intus ligati scripti fuerunt de manu propria S. Jheronimi [1] ».

Innocent IV dans un document de 1248 [2] appela la Glagolica *littera specialis a S. Hieronymo*. Aujourd'hui encore à Rome un chapitre croate est établi auprès de l'église Saint-Jérôme des Illyriens. Ces Illyriens sont des Slaves, mais encore une fois ils ne l'étaient pas à l'époque de saint Jérôme. En 1495, les habitants de la Carniole fondèrent à Aix-la-Chapelle un confessionnal slave pour les pèlerins de leur pays et ils le placèrent sous le patronage des saints Jérôme, Cyrille et Méthode [3]. Au XVI[e] siècle la langue des manuscrits et des livres glagolitiques est même

1. Glagolita Clozuv, éd. Vondrak. Prague, 1893.
2. Quam illius terræ clerici (les prêtres du diocèse de Zengg ou Senj) se habere a S. Hieronymo asserentes (bref cité par Ginzel, *Geschichte der Slavenapostel*, codex, p. 92).
3. Kopitar, *Prolegomena historica*, p. XIII.

appelée « *lingua Hieronymiana*, seu Dalmatorum aut Illyriorum », dans le curieux ouvrage de Guillaume Postel : « Linguarum duodecim charactœribus differentium Alphabetum, introductio ac legendi modus longe facillimus (Paris, Denis Lescuier, sub porcelli signo 1538). »

Ainsi chez les Slaves du sud et de l'Occident saint Jérôme était universellement, à tort d'ailleurs, considéré comme le traducteur des Écritures en caractères glagolitiques. En Bohême, Cyrille et Méthode étaient vénérés comme les traducteurs de l'Écriture en langue russe. La chronique tchèque rimée dite de Dalemil raconte (ch. XXIII) que le prince Bořivoï fut baptisé par Svatopluk, roi de Moravie, et par Méthode, archevêque de Velehrad :

Ten arcibiskup Rusin bieše
Mšiu svú Slovensky slúzieše.

« Cet archevêque était russe, il disait la messe en slavon (vers 19 et 20). » L'auteur de cette chronique vivait au XIVe siècle. Son témoignage concorde avec celui du copiste anonyme de notre Évangéliaire glagolitique qui déclare que l'autre partie du livre — c'est-à-dire la partie cyrillique — est suivant la loi (ou le rite) russe — *podle*

rusĭskeko zakona — et que l'empereur Charles IV a donné cette écriture russe, *pismo russĭko*, pour glorifier le monastère.

L'acte d'érection du nouveau monastère atteste à la fois la dévotion de Charles IV et son patriotisme slave. Il le place uniquement sous le patronage de saints slaves : saint Jérôme — considéré à tort comme tel —, saint Cyrille et saint Méthode, apôtres de la Moravie et de la Bohême et traducteurs des Écritures; Adalbert, évêque de Prague, apôtre des Hongrois et des Lithuaniens et martyr, enfin Procope de Sazava, tous « patrons dudit royaume, martyrs, et confesseurs ». Après avoir énuméré les biens qu'il assigne pour l'entretien de la nouvelle fondation, l'empereur-roi invoque contre ceux qui oseraient résister à ces prescriptions la malédiction de Dieu tout-puissant et des saints Jérôme, Cyrille et Méthode, Adalbert et Procope. Le manuscrit liturgique glagolitique semble avoir voulu commenter les intentions de l'empereur. Il comprend en effet des offices en l'honneur de saint Procope, abbé (p. 25), de saint Vacslav, un patron de la Bohême oublié par Charles IV (p. 34), de saint Jérôme (p. 36), enfin des saints Cyrille et Méthode. Examinons un peu ces textes. Ces

offices constituent un *propre* du diocèse, mais du diocèse *slave* de Prague.

L'office de saint Procope comprend un texte de l'épître de saint Paul aux Romains et un texte de saint Luc. Ils n'ont pas d'intérêt spécial. A noter cependant le mot tchèque latin *opat*, abbé, employé pour qualifier le saint; dans un texte cyrillique on lirait plutôt *igumenĭ* (hégoumène). Le commencement du texte de saint Luc débute par une lettre ornée qui renferme un portrait de saint Procope coiffé d'une mitre blanche, vêtu d'une robe brune et tenant en main le bâton pastoral. La page 31 renferme un office de saint Venceslas (Viatcheslav), martyr. Il s'agit du patron de la Bohème. L'office de saint Jérome (p. 36) débute par ces mots : en l'honneur de saint Jérôme docteur, notre père. Docteur est traduit par *doktor* : dans un texte cyrillique on aurait lu *učitelj*; noter ces mots : notre père, c'est-à-dire notre père spirituel, celui auquel nous devons notre église et notre liturgie. Le texte de saint Luc est emprunté au passage où il est question de ceux qui ne mettent point la lumière sous le boisseau, et un fragment de l'Apocalypse fait allusion aux peuples nombreux qui se tiennent devant le trône et devant l'Agneau,

vêtus de robes blanches et portant des palmes. Ce sont évidemment les Slaves convertis grâce à la traduction de saint Jérôme. Le portrait de l'illustre docteur figure d'ailleurs dans la lettre ornée de la page 27. Il est représenté portant le chapeau rouge des cardinaux, conformément aux traditions des miniaturistes du Moyen Age.

Enfin, page 56, figurent les noms des deux apôtres Cyrille et Méthode malheureusement cette fois sans miniature. Il eût été intéressant de voir comment on se représentait en Bohême les deux illustres frères. L'office leur applique un texte du livre de la Sagesse : « Reddidit Deus mercedem laborum sanctorum suorum et deduxit illos in via miraculi. Transtulit illos per mare rubrum et transvexit illos per aquam. Inimicos illorum demersit in mari... Ideo justi tulerunt spolia impiorum et decantaverunt nomen tuum, Domine. Et victricem manum tuam laudaverunt. » Hélas! l'œuvre de Cyrille et de Méthode n'a pas été aussi victorieuse, du moins en pays catholique, que ces textes pourraient le faire croire.

Ainsi le manuscrit nous fournit quelques lueurs sur la foi patriotique de celui qui l'a compilé. Cette foi répond aux sentiments qui

avaient inspiré à Charles IV l'idée de la nouvelle fondation.

La Bohême latinisée n'avait point de prêtres connaissant la liturgie slave glagolitique; il fallut en faire venir des pays croates ou dalmates où cette liturgie était en usage. Les documents contemporains ne disent rien sur l'arrivée de ces moines, le lieu d'où ils étaient venus. Un écrivain du XVIe siècle, Iaroslav Bilovsky (1480-1555), qui fut prédicateur et curé de Prague, affirme, sans doute d'après des traditions locales, qu'ils venaient du diocèse de Senj ou Zengg (littoral croate) où la liturgie glagolitique était toujours en usage[1]. L'évêque de Senj, Protiva, était à Prague en 1336 et avait peut-être parlé à l'empereur-roi de la liturgie de son diocèse. M. Tomek, dans son *Histoire de la ville de Prague*[2], a reconstitué la liste des abbés. Le premier s'appelait Jean (1359), le second Paul (1368-1412), le troisième Křiž (1412-1414), le quatrième Paul (1415-1426). Des moines tchèques se joignirent à leurs confrères croates. Les noms relevés par M. Tomek (*loc. cit.*) appar-

1. Dans l'ouvrage intitulé *Kronika Cirkevní*, Chronique ecclésiastique, Nurenberg, 1537 (réimprimé à Prague en 1816).
2. T. V, p. 216.

tiennent nettement pour la plupart à la nationalité tchèque.

Le monastère slave fut établi sur la rive droite de la Vltava[1], non loin de cette rivière, presque au pied de la colline historique et légendaire du Vyšehrad. Il existe encore aujourd'hui. La construction dura de longues années. Il ne fut achevé qu'en 1372. Le lundi de Pâques il fut inauguré par l'archevêque de Prague, Jean Očko de Vlašim, en présence de l'empereur et des hauts dignitaires. On lut ce jour-là à l'office l'évangile des pèlerins d'Emmaüs (Luc, xxiv, 13-35)[2]. Les Tchèques qui l'entendirent en slavon (il ne figure pas dans notre Évangéliaire de Reims) purent se convaincre que si la langue slavonne glagolitique était plus intelligible aux auditeurs que le latin, bien des mots cependant échappaient encore à leur oreille. Je citerai seulement celui de Jésus : en slavon Isous, en tchèque Ježiš (Iejich). Quoi qu'il en soit, le nom d'Emmaüs frappa l'imagination populaire. Il est resté au couvent : on l'appelle encore aujourd'hui Emmaüs et la rue sur laquelle il était situé s'appelle *na*

1. Nom slave de la Moldau.
2. Tomek, t. II, p. 67, d'après la chronique de Beneš de Weitmil : *Fontes rerum Bohemicarum*, t. IV, p. 545.

Slovanech, rue des Slaves[1]. Notre Évangéliaire de Reims ne servit point en ce jour solennel, puisqu'il est postérieur à la mort de Charles IV arrivée en 1378. Les prêtres croates et les Tchèques qui s'étaient joints à eux ne se contentèrent pas des manuscrits déjà existants; ils en écrivirent de nouveaux. Les Tchèques eurent même l'idée d'écrire des livres tchèques, par exemple en 1416 une bible tchèque, en caractères glagolitiques. Cette innovation trouva heureusement peu d'imitateurs. La langue tchèque n'aurait rien gagné à être défigurée par l'alphabet glagolitique, l'un des plus difficiles à lire de l'Europe. Jean Hus, quand il réclama pour elle une place dans le culte chrétien, se garda bien de lui imposer cet alphabet aux formes bizarres.

Les moines du monastère slave, Croates ou Tchèques, ne donnèrent pas toujours aux fidèles l'exemple de la concorde et de la discipline. En 1367 quelques-uns d'entre eux veulent quitter la communauté; l'archevêque les y maintient par la crainte de l'excommunication. Un

1. Au témoignage de Tomek, t. III, p. 106, il existe une histoire manuscrite (de la première moitié du XVIII[e] siècle) : *Chronicon monasterii slavorum ordinis Sancti Benedicti in Emaus ad sanctum Nicolaum*. Ce ms. est aujourd'hui conservé au monastère de Břevnov.

peu plus tard, la communauté entière s'insurge contre l'abbé, l'archevêque a grand'peine à maintenir l'ordre; au bout de deux années de luttes l'abbé finit par avoir cause gagnée. Un moine appelé Brdo (sans doute un Croate) quittait le monastère pour vivre chez lui, un autre, resté inconnu, s'enfuyait avec une femme mariée [1].

Pendant les guerres hussites, le monastère, situé dans un faubourg, eut à souffrir à diverses reprises des opérations militaires (Tomek, IV, p. 39, 53, 61). On sait le nom de quelques-uns des prêtres hussites qui l'occupèrent. Il eut pour curé (presbyter), de 1432 à 1434, Pierre l'Anglais, autrement dit Payne. En 1435, un certain Gallus porte le titre d'économe et d'administrateur du monastère des Slaves. Au mois de septembre 1436, le monastère reçoit la visite d'un prélat français, Philibert, évêque de Coutances. Ce prélat, qui avait pris part au Concile de Bâle, fut envoyé en Bohême par le Concile (1433) pour rétablir la paix religieuse. Il y réussit et fit signer les fameux *compactata*. Il remplit les fonctions de légat pontifical et d'évêque. Le jour de la fête de saint Jérôme, patron du monastère,

1. Tomek, t. III, p. 250.

Philibert y célébra la messe, en latin bien entendu, bénit l'eau, donna à plusieurs fidèles le sacrement de confirmation.

Le 18 mai 1437, l'empereur Sigismond confirma les privilèges du monastère slave (Tomek, IV, p. 141). Au xv[e] siècle, on n'a pas la série exacte des abbés, mais on sait que le monastère existe toujours, que la communauté se recrute parmi les Utraquistes[1]. A quelle époque la liturgie slave a-t-elle disparu ? On l'ignore. Grâce à son occupation par les Utraquistes, le monastère échappa en somme aux ravages des guerres hussites.

Même après avoir renoncé aux pratiques religieuses pour lesquelles il avait été institué il garda le nom de monastère slave. Il le garde encore aujourd'hui et il appartient toujours à l'ordre des Bénédictins. Il est occupé depuis 1888 par les Bénédictins dits de Beuron qui avaient dû quitter l'Allemagne à la suite du *Kulturkampf*.

Comment notre manuscrit est-il sorti de Prague pour venir échouer à Reims? Il ne semble pas

1. Tomek, t. IV, p. 144. M. Tomek donne, p. 351, la liste des abbés utraquistes de 1436 à 1525. D'après les noms, ce sont tous des Tchèques.

qu'il ait été enlevé par violence : M. Tomek, dans son admirable *Histoire de Prague*, n'a relevé aucun acte de pillage commis contre la communauté. Sans doute un manuscrit peut toujours être dérobé en tant qu'objet isolé. Une ingénieuse hypothèse déjà présentée par M. Palacky mérite d'être prise en sérieuse considération. En 1452 nous voyons les Utraquistes entrer en relations avec l'Église de Constantinople. Cette Église leur adresse une lettre pour les inviter à conclure avec eux un pacte d'union, « non pas l'union proposée au Concile de Florence, mais celle qui repose sur les vraies règles de la foi[1] ». Cette lettre est signée par trois prélats : Macaire de Nicomédie, Ignace de Trnovo, Joseph Akacias de Philippopoli. Trnovo et Philippopoli sont deux villes de Bulgarie et les deux titulaires de ces diocèses connaissaient certainement l'existence de la liturgie slave. Les administrateurs du Consistoire utraquiste de Prague répondirent le 29 septembre 1452 par une lettre adressée à l'empereur Constantin Paléologue, au patriarche Gennadios et à toute l'Église grecque. Peut-être à propos de ces négociations eurent-ils l'idée

1. Je résume cette correspondance d'après Palacky, *Histoire de Bohême* (édition tchèque, t. IV, 1re part., liv. XIV).

d'envoyer en présent à Constantinople un manuscrit dont la première partie (la partie cyrillique) rappelait les liens étroits qui unissent l'Église slavonne à l'église grecque, dont l'autre pouvait réclamer le patronage de saint Jérôme. Ceci bien entendu n'est qu'une hypothèse. D'ailleurs rien ne voyage aussi aisément que les manuscrits : un manuscrit tchèque de la chronique de Dalemil est à la bibliothèque de Cambridge, d'anciens manuscrits bulgares se sont égarés les uns en Angleterre, les autres en Belgique. Mon regretté ami M. Graux avait découvert un manuscrit slavon dans une bibliothèque de Grenade.

Si le manuscrit est parvenu à Constantinople de la manière que nous indiquons, il a pu au XVIe siècle tomber aux mains de Constantin Palæocappa, le copiste et fournisseur attitré du cardinal de Lorraine. Si Palæocappa n'a pas trouvé le manuscrit à Constantinople, il a pu le découvrir dans quelque autre de ses voyages. Rien ne prouve d'ailleurs que ce soit lui qui l'ait fourni au cardinal de Lorraine. En 1539 et 1541 on constate la présence de Constantin Palæocappa au mont Athos. Il dut évidemment séjourner à cette occasion dans l'ancienne capitale du monde byzantin[1].

1. Omont. Catalogue des mss grecs, copiés à Paris au

Nous savons parfaitement la date de la partie glagolitique et le lieu où elle a été écrite. Pour la partie cyrillique, dont le manuscrit est incomplet, nous sommes réduit aux conjectures. Écartons d'abord la légende qui l'attribue à saint Procope. On peut soupçonner comment elle s'est formée. Le manuscrit complet portait peut-être à la fin le nom du copiste, quelque formule analogue à celle que nous lisons à la fin de la chronique russe, dite chronique laurentine.

Le marchand se réjouit ayant fini son négoce, le voyageur étant rentré dans son pays; ainsi se réjouit le copiste des manuscrits étant arrivé à la fin des livres, ainsi moi pauvre, indigne et grand pécheur esclave de Dieu, Laurent moine [1].

Procope est un nom très commun dans l'église orientale. Si le copiste portait ce nom et l'avait mis à la fin du manuscrit, on comprend aisément la confusion qui a pu s'établir dans l'esprit des Tchèques du XIVe siècle fort ignorants naturellement en paléographie cyrillique.

D'où vient cette partie cyrillique? De quelle époque date-t-elle? Différentes hypothèses ont

XVIe siècle par Constantin Palæocappa (Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques, 1886, p. 241-279).

1. Comparez plus haut p. 219

été émises par les slavistes compétents. Biliarsky supposait (1847) qu'elle avait dû être écrite en Valachie d'après un manuscrit de la Russie méridionale qui lui-même avait eu pour base un texte moyen bulgare. P.-A. Lavrovsky inclinait à croire qu'elle avait pour base un texte serbe. Kopitar, dans ses Prolégomènes, déclare que la partie cyrillique n'est pas antérieure au XIV[e] siècle (sana critica id nonnisi pro scripto seculi XIV admittit). L'auteur de la préface française qui précède les Prolégomènes de Kopitar n'avait pas même pris la peine de les lire et déclare hardiment que notre manuscrit est plus ancien que l'Évangile d'Ostromir écrit en 1056 et 1057 !

En 1887 un professeur de Saint-Pétersbourg, M. Sobolevsky, a étudié avec soin la partie cyrillique et publié le résultat de ses recherches dans le journal philologique russe de Varsovie (n° 3, p. 143-150). M. Pastrnek adhère aux conclusions de M. Sobolevsky. Au point de vue paléographique, M. Sobolevsky relève dans le manuscrit l'emploi fréquent de la couleur jaune; cette couleur se remarque dans les manuscrits des Slaves méridionaux, des Russes et des Grecs du XI[e] au XII[e] siècle. Même observation pour cer-

tains emplois de la couleur bleue qui remplace parfois le cinabre.

L'écriture est une onciale dont le type ne se rencontre pas au delà du XII[e] siècle. Certaines lettres ont un aspect plus ancien. M. Sobolevsky entre ici dans des considérations purement techniques sur lesquelles je n'insiste pas. L'emploi des couleurs, la forme et l'emploi des lettres montrent que l'évangile cyrillique appartient au XII[e] ou XI[e] siècle; il offre toutes les particularités que l'on retrouve dans les manuscrits russes de cette époque. Il y a donc lieu de conclure que le manuscrit, tout au moins par ses origines, appartient à la Russie. Il n'offre d'ailleurs, au point de vue de la langue et de la correction du texte, qu'un intérêt très secondaire [1]. Le copiste est fort négligent. Il se permet de nombreuses distractions. Il n'a pas de règles fixes en orthographe. Il laisse des blancs dans l'intérieur des mots. Il répète deux fois le même pronom, il passe des lettres de façon à rendre parfois le

1. Dobrovsky (*Slavin*, p. 70), qui n'avait pas vu notre ms considéré comme perdu à l'époque où il écrivait (1808), supposait bien à tort qu'il avait été apporté en France, vers 1250 par la princesse serbe Hélène. Il le croyait écrit en grec et en slavon (*Id.*, p. 275 et suiv.). La dissertation qu'il consacre à l'Evangéliaire est remplie d'hypothèses erronées et n'a aujourd'hui qu'un intérêt historique

texte inintelligible. Il écrit Babylon pour Zabulon. Ce manuscrit cyrillique n'aurait qu'une valeur secondaire sans les grands souvenirs auxquels il se rattache. La partie glagolitique est surtout intéressante comme monument de la liturgie slave catholique dans la Bohême soumise bien malgré elle à la liturgie latine.

III

Nous ne savons pas en somme comment le manuscrit parvint aux mains du cardinal de Lorraine [1]. Nous ne savons pas mieux dans quelles circonstances il en fit don au trésor de la cathédrale. La première mention de ce don figure dans l'inventaire du trésor de la cathédrale dressé en 1669, d'après d'anciens inventaires. Cet inventaire, suivant son intitulé, est « fait et renouvelé et extrait sur les anciens inventaires ».

Le passage concernant notre Évangéliaire est ainsi conçu :

Item un livre dans lequel sont escrits les évangiles en langue grecque et ciriacque [2], selon d'autres en escla-

1. Il a pu, c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, le recevoir de Palæocappa, il a pu aussi l'acquérir durant un voyage en Italie, lors d'un séjour de neuf mois qu'il fit à Rome en 1572.

2. Ces pages sont rédigées d'après les documents compilés

vonique; du don de mondict seigneur cardinal de Lorraine faict la veille de Pasques 1574. Icelluy couvert d'argent doré d'un costé avec plusieurs pierres et cinq cristaux sous lesquelz sont plusieurs reliques, sçavoir : une croix de bois de la vray croix et des reliques de sainct Pierre et sainct Philippe apôtres, de sainct Silvestre pape, de sainct Cyrille, de saincte Marthe, saincte Marguerite, de l'espongne et de la ceinture de Notre Seigneur : aux quatre coings sont les figures d'argent émaillé de l'aigle, de l'homme, du lion, du bœuf, simbole des quatre Évangélistes : le dict livre provient aussy (comme l'objet précédent, une *tablette en deux* fort antique du bois de la vraie croix et de la crèche de Nostre Seigneur) du Trésor de Constantinople et on tient venir de saint Hiérôme et pèse si marcs si onces[1].

Nos lecteurs comprennent comment le manuscrit écrit en caractères glagolitiques pouvait être attribué à saint Jérôme, l'inventeur présumé de cette écriture.

Dans sa description du trésor de Notre-Dame, vers 1640, Dom Marlot signale un livre d'évangiles écrit en lettres indiennes fort estimé — ces lettres indiennes ce sont les lettres glagolitiques[2]

à la bibliothèque et aux archives de Reims par M. Jadart, le savant et aimable bibliothécaire de la ville. Je le prie une fois pour toutes de vouloir bien agréer mes remerciements pour son zèle infatigable et pour son inépuisable érudition.

1. Pr. Tarbé, *Trésors des églises de Reims*, 1843, p. 59.

2. Dom Marlot n'aurait-il pas écrit indiennes pour illyriennes? L'alphabet glagolitique offre d'ailleurs à première vue une certaine ressemblance avec certaines écritures orientales.

— et une ancienne tablette laissée par le cardinal de Lorraine. C'est le diptyque dont il est question plus haut.

Les reliques insignes dont le manuscrit était revêtu, la tradition qui le rattachait à la personne vénérée de saint Jérôme, devaient prêter à notre manuscrit un caractère particulièrement auguste. D'après une tradition recueillie par Piganiol de la Force, tradition parfaitement vraisemblable : le cardinal « portait sur son estomac dans les processions, comme une relique, un livre qui est en vieux caractères slavons, très bien conservé ». (*Description du gouvernement de la Champagne. Nouvelle description de la France*, troisième partie, chap. II. Reims [1].)

Aucun texte rémois ou étranger n'atteste que le manuscrit ait servi lors du sacre des rois Louis XIII et Louis XIV. Contrairement au récit de M. Louis Paris (p. 11 de sa préface), rien ne prouve que le manuscrit ait été exhibé à Pierre le Grand lors du passage de ce souverain à Reims le 22 juin 1717.

1. Le texte de Piganiol de la Force a été à peu près littéralement reproduit par l'abbé Expilly (*Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France*, Amsterdam 1770, t. VI, p. 143).

Un manuscrit (in-folio) de la bibliothèque de l'archevêché de Reims s'exprime ainsi [1] :

Le czar... à son retour de la Cour de France en ses Etats passa par Reims... Comme il ne passa que fort vite en chaise de poste, on ne put observer exactement ce qui avait été prescrit. Il alla tout droit à Saint-Remy pour y voire la sainte Ampoule, puis à Saint-Nicaise d'où on croyait qu'il alloit continuer sa routte, mais il revint dans le carrosse de Monseigneur l'archevêque en son palais et entra ensuitte dans l'église (métropolitaine) où il ne resta que très peu de temps. Messieurs les sénéchaux et plusieurs de messieurs les chanoines l'y accompagnèrent; il rentra ensuitte au Palais où après avoir pris quelques rafraîchissements il partit pour aller à Aix-la-Chapelle....

Cette note, comme on le voit, ne fait aucune allusion à notre manuscrit; en revanche, sur le folio 1 recto de l'Évangéliaire, le Chapitre de Reims a consigné la mention suivante :

Le vice-chancelier du czar qui avoit passé à Reims le 22[e] juin 1717, y passant le 27, fit lecture de la première partie de ce livre avec deux seigneurs qui étoient avec luy, très facilement : ils dirent que c'étoit leur langue naturelle et ne purent lire la seconde partie.

Cette mention est complétée par un récit plus détaillé qui figure sur un feuillet détaché con-

1. Communication de M. Jadart.

servé à la bibliothèque de Reims (MMss, Livres liturgiques, n° 49) :

. . L'ambassadeur du czar en France, passant à Reims le 18 juin 1726 pour aller aux eaux d'Aix, vint voir le trésor de l'église de Reims avec son sécretaire et firent la lecture de la première partie de ce livre fort facilement devant plusieurs de messieurs les chanoines et chapelains de l'église. .

Ils dirent que c'étoit (*sic*) des endroits de l'Evangile écris en langue esclavonique, et de la plus ancienne écriture qu'il y eut et que c'étoit leur langue et que ces morceaux détachés étoient en forme de martirologe.

Ils dirent que le chiffre qui marque la première page de ce livre est en leur langue le nombre 19 et qu'ainsy il manque 18 pages au commencement de ce livre, que le titre qui est dans la première feuille de ce livre est du 5 chapitre de saint Mathieu.

A l'égard de la seconde partie de ce livre qui est d'un autre caractère, ils n'en purent rien dire, mais ils dirent qu'ils croioient qu'elle était écrite en langue illirique qui approche de l'esclavonne, et que ce caractère est des plus anciens [1].

Quelque temps après que cet ambassadeur fut sorti de l'église, MM. Le Jeune et Regnault, chanoines, qui avoient été presens à la lecture de ce livre, se transportèrent à l'auberge du Moulinet où cet ambassadeur étoit descendu; ils demandèrent à parler au secrétaire. On les introduisit dans sa chambre et il étoit absent. On leur montra un petit livre relié qui étoit sur sa table, ils l'ouvrirent et remarquèrent que c'étoit un livre de prières, et dont le caractère étoit pareil à celui de la première partie du livre de l'église de Reims qu'ils confrontèrent ensemble.

1. Cette hypothèse était absolument exacte.

M. Regnault, chanoine, y retourna après midi et pria M. le secrétaire de lui faire la lecture de la première page de ce livre et de lui dicter en françois, ce qu'il fit gracieusement et M. Regnault écrivit, suivant qu'il me l'a donne ainsy (numéro page 19).

La citation comprend toute la première page du texte cyrillique, page qui porte en slavon le chiffre 19.

L'abbé Pluche, dans le *Spectacle de la Nature* (1re éd., Paris, 1732, 8 vol.), s'est occupé de notre manuscrit. Il avait des raisons spéciales de s'y intéresser. Il était né à Reims, il y avait enseigné les humanités au collège de cette ville. Dans son ouvrage (t. VII, p. 256), il mentionne Ebbo, archevêque de Reims au IXe siècle, qui fit des missions en Saxe. « On croit, dit-il, que c'est de lui que provient cet ancien recueil d'épîtres et d'évangiles en lettres esclavonnes [1] sur lequel nos rois mettoient la main dans leur sacre en faisant serment de rendre la justice. On se sert à présent du livre des évangiles en caractères d'usage.... » Cette dernière mention est à examiner : que veut dire « à présent » ? Louis XV fut sacré en 1722; Louis XVI en 1775. L'abbé Pluche savait-il ce qui s'était fait au sacre de

1. Ces assertions, bien entendu, sont de pure fantaisie et ne méritent même pas d'être discutées.

Louis XV? Aucun texte officiel relatif au sacre — M. Jadart a eu l'extrême obligeance de les relever tous — ne précise le livre ou le manuscrit sur lequel le roi prête le serment ou qu'il baise à la fin de la cérémonie. En revanche les textes de Büsching et de Storch que nous citons plus loin sont formels. D'après la version de Pluche le manuscrit aurait servi pour le sacre de Louis XIII. Il écrit avec une telle légèreté que l'on ne peut guère prendre au sérieux ses assertions.

La réputation du manuscrit était telle au XVIII[e] siècle qu'il figure parmi les curiosités de la ville de Reims dans la *Géographie universelle* de l'Allemand Büsching. Büsching ajoute qu'il servait au serment des rois de France et cette circonstance est toute naturelle si l'on songe aux traditions qui rattachaient le manuscrit à saint Jérôme et aux reliques insignes dont il était orné. Voici le texte même de Büsching :

Das Evangelienbuch auf welches die Kœnige den Eid ablegen und welches auswendig mit Goldblech oberzogen und mit ungeschliffenen Edelsteinen besetzet ist soll in slawonischer Sprache geschrieben sein (Ed. de Schaffhouse, 1769, II[e] partie, p. 122 [1]).

1. Le livre des Evangiles sur lequel les rois prêtent le serment du couronnement et qui est garni extérieurement de

Ce texte si précis de Büsching indique pour notre manuscrit une possession d'état qui paraît incontestable.

En 1782 l'impératrice Catherine II entendit parler du fameux manuscrit. Elle demanda des renseignements au gouvernement français et on lui adressa une note qui a été publiée en 1839 dans la Revue de Saint-Pétersbourg (*Syn otechtestva* [1]). Un de mes élèves actuellement à Saint-Pétersbourg, M. Laronde, a bien voulu copier pour moi le texte de ce document. Il est ainsi conçu :

NOTE SUR UN TEXTE DES ÉVANGILES
QUE POSSÈDE L'ÉGLISE DE REIMS.

Le livre sur lequel on demande des renseignements est un texte des évangiles donné à l'église de Reims en 1554 (*sic*) par le cardinal Charles de Lorraine son archevêque. L'inventaire des effets appartenant à l'archevêque, qui a été fait peu de temps après cette époque, rapporte qu'il avait été tiré du trésor de Constantinople, qu'il fut donné au dit Cardinal comme un ouvrage précieux et provenant suivant une ancienne tradition de la bibliothèque de saint Jérôme.

La première partie de ce manuscrit est en langue orientale à l'usage des caloyers et en caractères serviens (c'est-à-dire serbes) dits de saint Cyrille.

plaques d'or et de pierres précieuses brutes, est, dit-on, écrit en langue slavonne.

1. T. VIII, section VI, p. 70-71.

La deuxième partie est en langue esclavonne et les caractères illiriens dits de saint Jérôme [1]. Les alphabets de ces deux espèces de caractères sont rapportés dans le premier volume de la *Diplomatique* des PP. Tassin et Toustain, bénédictins (IIe partie, page 702). Les caractères des deux parties du manuscrit dont on parle y paraissent exactement conformes.

Le vice-chancelier du czar Pierre Ier, passant à Reims le 27 juin 1717, fit lecture sans difficulté de la première partie, ainsi que deux seigneurs qui étaient avec lui. Ils dirent que c'était leur langue naturelle, mais ils ne purent lire la deuxième partie.

Ce manuscrit est sur vélin dans le format in-4o, relié en bois et maroquin rouge, recouvert d'argent doré avec plusieurs cristaux sous lesquels sont des reliques de la vraie croix et de plusieurs saints. On voit aux quatre coins les figures en argent émaillé de l'aigle, de l'homme, du lion et du bœuf, emblèmes des quatre évangélistes. Le reste de la couverture est parsemé de pierres précieuses enchâssées dans le vermeil. L'ouvrage est assez bien fait et se rapporte, pour le goût et la manière, à ceux que l'on connaît du XVIe siècle.

Le roi fait le serment royal le jour de son sacre sur ce volume. On s'en sert de préférence pour cet usage, sans doute parce qu'il réunit le texte des évangiles et des reliques précieuses, deux monuments sur lesquels on a coutume de faire les serments dans l'Église catholique.

On voit encore dans le trésor de l'église de Reims un texte des évangiles moins précieux, sur lesquels nos rois faisaient le serment de leur sacre avant que le cardinal de Lorraine ait donné l'exemplaire dont on vient de parler.

1. Nous trouvons ici pour la première fois la partie glagolitique identifiée.

Voilà, certes, un texte décisif. On ne peut regretter qu'une chose, c'est qu'il ne soit pas signé.

Vers 1785 ou 1786, d'après Alter et Vœlkner[1], le chanoine Mayer, de Hambourg, aurait écrit en Allemagne une lettre où il parle de l'Évangile de Reims écrit en langue slave sur lequel les rois prêtaient le serment. Ce Mayer (Frédéric-Jean-Laurent) a en effet visité la France à diverses reprises. On ne trouve rien sur Reims dans les ouvrages de lui que j'ai pu consulter à Paris.

Le texte décisif du géographe allemand Büsching est confirmé par son compatriote, le voyageur Heinrich Storch (*Skizzen, Scenen und Bemerkungen auf einer Reise durch Frankreich gesammelt*, Heidelberg, 1887). Je n'ai pas pu mettre la main sur l'édition allemande, mais j'ai rencontré à la Bibliothèque nationale une édition hollandaise publiée à Leyde en 1792 : *Schetzen, Tooneelen, en Warnemengen verzameld op eene Reize door Frankryk*. On y lit ce qui suit dans la description de la cathédrale : « Le riche évangile garni de pierres précieuses, sur lequel les

1. Vœlkner, *Allgemeiner litterarischer Anzeiger*, Leipzig, 1797, n° LXXIII, p. 752. — Alter, *Philologisch Kritische Miscelancen*, Vienne, 1799, p. 242-244 ; Alter, *Allgemeiner litterarischer Anzeiger*, Leipzig, 1801, p. 1165-1167 (d'après Sylvestre de Sacy).

rois de France prêtent serment lors de leur couronnement, est écrit en langue slavonique. »

La note adressée à Catherine II que j'ai citée plus haut paraît être simplement la paraphrase de celle qu'on trouve sur une tablette explicative datée de 1782 et conservée aujourd'hui à la bibliothèque de Reims (manuscrits, 256) et qui est ainsi conçue :

Ce texte des évangiles a été donné à l'église de Reims par le cardinal de Lorraine en 1554. La tradition est qu'il provient du trésor de Constantinople et qu'il a été tiré de la bibliothèque de saint Jérôme.

Les deux alphabets ci-joints (conservés sur une autre tablette ms. 257 de la bibliothèque de Reims) sont coppiés sur ceux qui se trouvent dans le premier volume de la *Diplomatique* des PP. Tassin et Toustain, bénédictins, deuxième partie, page 702, et sont conformes à ceux que la Propagande fit imprimer en 1629.

La première partie du livre est en caractères serviens dits de saint Cyrille et en langue orientale à l'usage des caloyers. La seconde partie est en caractères illyriens, dits de saint Jérôme, et en langue indienne [1] ou esclavonique.

Le vice-chancelier du czar passant à Reims, le 27 juin 1717, fit lecture très facilement de la première partie, avec deux seigneurs qui étoient avec lui, ils dirent que c'étoit leur langue naturelle, mais ils ne purent lire la seconde partie.

Le roi prête son serment le jour du sacre sur ce livre,

1. Le copiste de la tablette a évidemment voulu dire illyrienne. La note adressée à Catherine II emploie le mot *illiriens* (vide supra).

dont le couvercle est garni de plusieurs chatons qui renferment des reliques; par une suite sans doute de l'ancien usage rapporté par les historiens de faire les serments sur les évangiles ou sur les reliques et autres symboles de la religion.

Les deux alphabets d'autre part on été imités sur l'impression dans la dernière exactitude par un nommé Perseval, écrivain et vigneron, à Sacy, en 1782.

En 1782, il y avait sept ans que Louis XVI avait été sacré; il n'était pas difficile de se rappeler quel texte de l'Évangile avait été employé pour la cérémonie. Il est vrai que la relation officielle est absolument muette sur ce détail, mais aucune relation n'a jugé convenable de mentionner l'édition manuscrite ou imprimée des Évangiles employée pour la cérémonie.

Le précieux manuscrit enlevé au trésor de la cathédrale disparut pendant la Révolution. On le crut détruit. C'était précisément l'époque de la renaissance des études de philologie slave. Les slavistes pleurèrent à l'envi la perte d'un document dont nul d'entre eux n'avait eu l'occasion d'apprécier l'exacte valeur. En 1800, Silvestre de Sacy le croyait disparu. Ce précieux manuscrit, disait-il dans le *Magasin Encyclopédique*, était connu sous le nom de *Texte du sacre* : « Je dois en grande partie ces renseignements,

ajoutait-il, au citoyen Poirier, toujours disposé à être utile aux lettres et à ses amis, et au citoyen Engrand, son ancien confrère, conservateur des dépôts littéraires de la ville de Reims. »

Schlözer écrivait au premier volume de son *Nestor* (I, p. 42)[1] : « L'évangile slave de Reims devait être très ancien, malheureusement le cannibalisme l'a détruit au début de la Révolution. »

Un peu plus tard Dobrovsky, dans le recueil de mémoires philologiques intitulé *Slawin* (Prague, 1808), consacre à notre manuscrit une dissertation spéciale. Elle renferme de nombreuses erreurs. Dobrovsky est convaincu que le manuscrit a été sacrifié sur les autels de la déesse Raison quand elle a pris possession du temple de Reims et il s'écrie douloureusement avec Horace :

Unde manum juventus
Metu Deorum continuit? Quibus
Pepercit aris...?

Il renouvelle ce cri de douleur dans la préface de ses *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris* (Vienne, 1822).

1. Gœttingue, 1802.

Evangelia slavonica lingua exarata, religiose Remis servata, quæ reges Galliæ coronandi præstando jusjurandum tangere solebant, furor tumultuantium, proh dolor! igni tradidit.

Dans le dernier chant de son poème *la Fille de Slava*, intitulé l'*Achéron* et publié en 1832, Kollar dévoue aux châtiments les plus terribles les ennemis de la race slave [1]. Parmi eux figurent les Jacobins qui ont détruit l'Évangéliaire de Reims. Kollar leur consacre un sonnet tout entier.

Pleine de poutres, de rouleaux, de coins, une guillotine frappe ma vue; vers elle se dirige une caravane de Sans-culottes et de Jacobins.

Qui donc amène ici ces sacrilèges dans l'enfer slave? Ah! oui, je m'en souviens.

Ils viennent en foule de Reims où ils ont pillé l'antique Évangile slave de l'église cathédrale.

Sur lequel les rois lors de leur couronnement prêtèrent durant de longues années le serment pour la gloire de Slava [2].

Schafarik dans son *Histoire des littérateurs slaves* [3], Kopitar dans la préface de son *Glagolita Clozianus* (1836) gémissent également sur la perte du manuscrit. Il avait bien failli en effet

1. Voir sur Kollar mon volume *Russes et Slaves* (1re série), p. 277 et suiv.
2. Slava, nom imaginaire d'une prétendue déesse des Slaves.
3. *Geschichte der Slavischen literatur*. Ofen, 1820, p. 131.

disparaître dans la tourmente. Tout le monde le croyait perdu.

Il ne l'était pas; la Révolution l'avait tout simplement dépouillé de ses joyaux et de ses reliques. Mais le texte était intact. L'inventaire du mobilier de la cathédrale dressé le 4 janvier 1790 par les officiers municipaux de la ville désignait le manuscrit en ces termes : « Un texte d'évangiles à deux caractères servant pour le sacre. » Cette mention était déclarée exacte par les fabriciens et sénéchaux de l'église [1]. Un procès-verbal dressé en novembre 1792 mentionne ainsi le poids des métaux précieux arrachés à sa couverture et livrés aux agents nationaux : « Les couverts d'un livre d'évangiles en deux langues — ces deux langues sont le texte cyrillique et le texte glagolitique — pesant trois marcs, sept onces, quatre grains [2]. »

Le manuscrit heureusement sauvé entra à la Bibliothèque de Reims; il y figure encore aujourd'hui sous la cote 255 (A 29). Si les slavistes dont nous parlions plus haut avaient pris la peine de s'adresser à la Bibliothèque de Reims ils se seraient épargné d'inutiles récriminations.

1. Tarbé, *les Trésors des églises de Reims* (1843, p. 125).
2. *Id.*, p. 140.

Dans un catalogue inédit dressé vers 1810 par M. Coquebert de Taisy figure la mention suivante :

31. Évangiles en langue esclavonne in-4° de 48 feuillets, ms. sur vélin à deux colonnes, à l'usage des caloyers.

Les caractères de la première partie sont russes et ressemblent beaucoup au grec, mais la deuxième partie est en caractères inconnus.

La même mention est répétée sur les catalogues dressés vers 1820 par Siret et en 1830 par Gustave Hænel, dans un ouvrage imprimé à Leipzig : *Catalogi librorum manuscriptorum*.

Ce fut Louis Paris qui annonça la résurrection du manuscrit dans un article publié en 1837 dans la *Chronique de Champagne* (t. I, p. 40-52 ; t. II, p. 204 et suiv.).

Kopitar dans les *Blætter für literarische Unterhaltung* (1838, n°s 34, 35), Šafařik dans le *Časopis Českého Museum* (1838, p. 252, 253), S. Stroev dans le Journal russe du Ministère de l'Instruction publique (janvier 1839) proclamèrent à l'envi la miraculeuse découverte.

Šafařik exprimait le désir de voir le ms. sinon édité en fac-simile, tout au moins copié et publié. En 1837 un jeune savant russe, Serge Mikhaïlo-

vitch Stroev [1] était envoyé à Reims pour étudier le manuscrit : il n'arrivait pas tout d'abord à identifier la seconde partie. Il y réussit un peu plus tard, grâce peut-être aux leçons du Tchèque Hanka ; il publia le résultat de ses recherches dans la Revue russe de l'Instruction publique et fit exécuter par le paléographe Silvestre quelques fac-similés qu'il soumit à l'Académie russe. La notice de Stroev fut reproduite et complétée par Hanka dans la *Revue* (tchèque) *du Musée de Prague* (1839, p. 491-499; 1840, p. 188-194). Elle était accompagnée d'un fac-simile.

Cependant, en France, M. de Salvandy confiait le soin d'examiner le manuscrit à un jeune paléographe polonais, Louis Corvin Jastrzembski.

On commençait à s'intéresser en France aux choses slaves. Une chaire allait être prochainement créée au Collège de France [2]. Jastrzembski reconnut dans la seconde partie du manuscrit un texte glagolitique. Il publia le résultat de ses

1. Serge Mikhaïlovitch Stroev, qu'il ne faut pas confondre avec Paul Mikhaïlovitch, le célèbre archéologue, né en 1815, mort en 1860. Il visita les principales bibliothèques d'Allemagne et de France pour rechercher les manuscrits slaves. Il a résumé ses recherches dans l'ouvrage intitulé : *Description des monuments de la littérature slave-russe* (Moscou, 1841).

2. Sur l'histoire de cette chaire, voir *Russes et Slaves*, 2e série.

recherches dans le *Journal général de l'Instruction publique* (septembre 1839) et plus tard dans une brochure imprimée à Rome en 1845 : *Notice sur le Ms. de la bibliothèque de Reims, connu sous le nom de texte du sacre.* Jastrzembski n'était pas très versé dans l'étude des langues slaves et il a commis, notamment dans la traduction de l'explicit du manuscrit glagolitique, un singulier contresens. Son mémoire n'en marque pas moins une date importante dans l'histoire de notre manuscrit. Pendant les dix années qui s'écoulent de 1840 à 1850, l'Évangéliaire de Reims tient dans les préoccupations des savants slaves une place des plus considérables. Nous voyons tour à tour s'intéresser à lui, Šafařik et Palacký (*Die ælteslen Denkmæler der Bœhmischen Sprache*, Prague, 1840). Aprilov, dans ses travaux sur la langue bulgare (Odessa, 1841), Maciejowski et Tyszynski dans la *Biblioteka Warszawska*, Stroev, Vostokov, Pogodine (dans le *Moskvitianine*), Palacký (*Geschichte von Bœhmen*), Šafařik (Slovansky Narodopis), Leo Thun (*Uber den gegenwærtigen Zustand der bœhmischen Literatur*), Hanka (*Abhandlungen der K. bœhmischen Gesellschaft*). En 1841, Silvestre a publié quelques pages du manuscrit dans sa *Paléographie*

universelle. Il est entré en relations avec Kopitar, l'illustre slaviste de Vienne. On le presse de différents côtés de publier une transcription intégrale de l'Évangéliaire. Dans une lettre adressée à M. de Kiselev, lettre dont je dois la copie à l'obligeance de mon collègue de Pétersbourg, M. Lamansky, Silvestre raconte comme il suit dans quelles circonstances il fut amené à faire le calque complet du manuscrit :

Depuis plusieurs années, les savants slavonistes d'Allemagne[1] me pressaient pour publier le texte du sacre de Reims. M. Kopitar m'apprit que la diplomatie sollicitait auprès du Gouvernement français le prêt de ce précieux manuscrit, mais j'appris en même temps que la ville de Reims s'était refusée aux demandes faites par deux de nos Ministres de l'Instruction publique.

Peu de temps après, M. Kopitar m'écrivait que la ville de Prague avait voté les fonds nécessaires pour envoyer à Reims un calligraphe capable de copier ce célèbre Évangéliaire slavon[2].

Cette nouvelle fut un trait de lumière pour moi; je savais que de tout temps la Russie s'est vivement intéressée à ce manuscrit, qu'elle en appréciait toute l'importance et je me décidai à entreprendre la longue et

1. D'Allemagne : c'est-à-dire de Prague et de Vienne, villes que l'on considérait en ce temps-là comme faisant partie de l'Allemagne. On ne dit plus aujourd'hui *Slavoniste,* mais *Slaviste* pour désigner les personnes qui s'occupent de philologie slave.

2. Il serait intéressant de retrouver les lettres de Kopitar à Silvestre. Les deux volumes de correspondance publiés par M. Jagić ne contiennent aucune allusion à cet épisode de la vie du célèbre slaviste.

pénible tâche de le fac-similer en entier, d'en former un beau volume et de l'offrir à Sa Majesté l'empereur Nicolas I[er].

J'ai travaillé près d'un an et j'ai reproduit avec une si grande exactitude et dans tous ses détails ce précieux document paléographique de la langue slave, qu'il existe aujourd'hui deux textes identiques de ce beau manuscrit.

L'honneur de ce travail ne revient pas uniquement à Silvestre. Il déclare dans une lettre du 9 septembre 1840 avoir terminé en un mois le calque des 94 pages. Il fut aidé par Jules Lundy, artiste rémois, dessinateur à l'imprimerie royale [1].

Cette lettre est datée du 21 mai 1841. Le 22 novembre 1841, Silvestre accusait réception à l'ambassadeur d'une décoration et d'un présent envoyés par l'empereur Nicolas. Il ajoutait :

Si l'intention de Votre Excellence était de faire publier le texte de Reims, que tous les savants slavonistes attendent impatiemment, notamment ceux d'Allemagne, et dont ils avaient vivement sollicité la publication auprès de moi, nanti des calques et l'original sous les yeux, j'offrirais à Votre Excellence de le faire graver avec un soin scrupuleux pour le compte de la Russie, soit qu'elle désire que j'envoie à Saint-Pétersbourg les cuivres

1. Notice de M. Sutaine sur les artistes rémois contemporains, publiée dans les Travaux de l'Académie de Reims, article Jules Lundy, p. 112 à 114 (renseignement communiqué par M. Jadart).

gravés ou que je me charge du tirage et du coloriage de l'édition au nombre d'exemplaires qui me serait indiqué par Votre Excellence, dont j'attends les ordres.

Sur le rapport du comte Ouvarov, alors ministre de l'Instruction publique, l'empereur Nicolas ordonna que l'impression du manuscrit fût exécutée aux frais du ministère des Finances, à charge pour Silvestre de mettre à la disposition de l'ambassade trois cents exemplaires. Hanka (dans une lettre inédite du 18/30 avril 1842 dont je dois également communication à M. Lamansky) avait vivement insisté auprès du comte Ouvarov pour faire ressortir l'importance de cet antique monument du culte *orthodoxe* en Bohême. Il se trompait. Le manuscrit de Reims atteste simplement l'existence de la liturgie slave chez les Tchèques, mais non point de l'orthodoxie grecque.

Par l'ordre de l'empereur, le comte Cancrine, ministre des Finances, mit à la disposition de son collègue le comte Ouvarov une somme de treize mille francs. Toutefois, en l'avisant de cette décision, il ajoutait :

Permettez-moi, d'après notre ancienne connaissance, de vous faire l'observation, s'il n'est pas nécessaire de faire auparavant examiner le contenu de ce manuscrit.

Il y a quelquefois des variantes qui pourraient donner ombrage au Synode. Sans doute je ne crois pas qu'il y en ait de telles, comme au fameux évangile de saint Jean trouvé chez les templiers[1], dont le commencement est un Panthéisme en forme, mais il pourrait y avoir cependant quelque chose qui pourrait frapper.

Si Cancrine jeta les yeux plus tard sur le fac-similé, il put constater que ses alarmes étaient vaines et qu'il ne renfermait rien dont la conscience du Saint-Synode pût être scandalisée. Cependant ses observations décidèrent peut-être le comte Ouvarov à refuser d'accepter, en même temps que les trois cents exemplaires du fac-similé, un nombre égal d'exemplaires des *Prolegomena* que Silvestre avait demandés au célèbre slaviste Kopitar.

Kopitar était considéré comme un ennemi de la Russie; l'Église orthodoxe était en guerre avec l'Église uniate ou romaine slave dont Kopitar retraçait les destinées. Ces raisons avaient suffi pour rendre suspect un opuscule qui semblerait aujourd'hui tout à fait inoffensif. Kopitar s'y montrait peu bienveillant pour Stroev dont il raillait l'ignorance[2].

1. J'ignore quel est cet évangile de saint Jean.
2. Schafarik, dans sa correspondance avec Pogodine, appelle Kopitar Mephisto. Il est, dit-il, « ganz Diener und Organ der rœm. deutsch. polnischen Jesuiten. »

Je ne sais ce que devinrent les trois cents exemplaires refusés par le comte Ouvarov. La préface de Kopitar figure en tête de l'édition de Louis Paris dont je parlerai tout à l'heure. Elle a été réimprimée par Miklosich dans sa *Slawische Bibliothek* (Vienne, 1851, p. 57-89).

L'édition de Silvestre était peu accessible au public. Hanka en publia à Prague, en 1846, une édition de librairie en caractères cyrilliques. Elle est assez défectueuse et n'a plus aujourd'hui qu'un intérêt de curiosité.

En 1852, M. Louis Paris, ancien bibliothécaire de Reims, publia, d'accord avec M. Silvestre, une édition à l'usage du public français. Elle était précédée des Prolégomènes de Kopitar et d'une préface de M. Louis Paris. Évidemment, le savant bibliothécaire de Reims s'aventurait sur un terrain très nouveau pour lui. Il ne faut pas trop lui tenir rigueur de ses erreurs. Ainsi, page 13, il reproduit un contresens de Jastrzembski sans s'apercevoir que cette erreur a été corrigée dans la traduction latine de Kopitar; même page, il rattache saint Procope, abbé de Sazava, à l'hagiologie grecque. C'est tchèque qu'il eût fallu dire. Enfin la date qu'il prétend assigner à la partie cyrillique du manuscrit est absolument

en contradiction avec celle de Kopitar (p. XIII, *Prolegomena*). Kopitar était mort le 8 mai 1844. Le commentateur français pouvait, sans craindre de réclamation, attribuer à l'année 1030 le texte dont Kopitar disait quelques pages plus loin : « Sana critica id nonnisi pro scripto seculi XIV admittet. »

L'édition était dédiée au cardinal Gousset, archevêque de Reims (1791-1866), dont on connaît les beaux travaux sur le droit canonique.

Pendant les années qui ont précédé et suivi sa publication, l'Évangéliaire de Reims a donné lieu à toute une littérature; nous voyons tour à tour s'intéresser à lui tous les hommes qui, à ce moment, jouent un rôle important dans la philologie slave, Safařik, Hanka, Palacký, Jordan, Kopitar, Kœppen, Jastrzembski, Maciejowsky, Sreznevsky, Vostokov, Bouslaev, Paplonsky, Kunik, etc. La liste des travaux publiés par ces savants constitue pour notre manuscrit un véritable livre d'or. A dater de 1852, ce mouvement de curiosité se calme et le manuscrit tombe un peu dans l'oubli. En 1886, un slaviste polonais, M. Łos, passe à Reims et a l'idée de collationner l'édition Silvestre sur ce manuscrit. Disciple du savant slaviste M. Jagić, M. Łos a entendu son

maître affirmer que l'édition de Silvestre ne doit pas être exempte de fautes et qu'il serait intéressant de la comparer avec le manuscrit original. Il publie les résultats de ses recherches dans l'*Archiv für Slavische Philologie* (t. IX, p. 478 et suiv.).

Il signale des ligatures mal copiées, des lettres déflorées, et relève un certain nombre de mauvaises lectures. Par une distraction d'ailleurs excusable chez un étranger, il confond le paléographe Silvestre avec l'orientaliste Silvestre de Sacy. En 1799, Silvestre de Sacy s'était occupé en passant de notre manuscrit dans un article du *Magasin encyclopédique*, rédigé par Millin (t. VI, p. 457-458). Cette confusion de Silvestre avec Silvestre de Sacy se retrouve dans un ouvrage russe, l'ouvrage de M. Boudilovitch sur la langue panslave[1].

Après avoir suscité de nombreuses hypothèses, d'innombrables polémiques pendant les cinquante premières années du siècle, le manuscrit de Reims était un peu tombé dans l'oubli : l'attention des slavistes s'était portée sur d'autres textes d'origine moins légendaire, d'histoire plus

1. Voir sur cet ouvrage : *le Monde slave*, 1re série. Paris, Hachette, 1897.

modeste, mais d'un intérêt linguistique plus sérieux. Une circonstance imprévue le remit en lumière à la fin de l'année 1896. Lors de la visite de Sa Majesté l'empereur Nicolas II à Paris, le Ministre de l'Instruction publique, M. Rambaud, un profond connaisseur des choses slaves, songea à notre manuscrit. Il le fit venir de Reims et exposer dans la Sainte-Chapelle du Palais de Justice, à côté de quelques documents intéressants, notamment de la charte qui renferme la signature authentique de la reine Anna Jaroslavna[1].

Cette circonstance ramena l'attention sur l'Évangéliaire. Grâce à la libéralité d'un négociant rémois, M. P. Limichin, M. V. Charlier, attaché à la Bibliothèque de la ville de Reims, entreprit de photographier le manuscrit tout entier et il y réussit. Un exemplaire de sa photographie fut offert à Sa Majesté l'empereur Nicolas II, un autre à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg qui a fait adresser en échange à M. Charlier un exemplaire de l'Évangile d'Ostromir. Un autre exemplaire, tiré par M. Charlier, a été offert à notre Bibliothèque Nationale et un quatrième à la Bibliothèque de Reims.

1. J'ai publié le fac-similé de cette charte dans le volume intitulé *la Russie* (librairie Larousse).

L'Académie de Reims se demanda s'il n'y avait pas lieu de faire profiter le monde savant du travail de M. Charlier et me fit l'honneur de me consulter sur la question. Je ne pouvais mieux faire que de m'adresser à M. Dujardin, dont le monde scientifique apprécie depuis longtemps les admirables reproductions. Le résultat de cette consultation fut qu'il y avait lieu de faire une nouvelle édition photographique. Le manuscrit a donc refait le voyage de Paris et a été photographié de nouveau dans le local spécial de la Bibliothèque nationale. La reproduction de M. Dujardin, surtout dans les exemplaires enluminés à la main par M. Boisgontier, donne l'illusion parfaite de l'original. Le voyage de Paris aura été, espérons-le, la dernière des pérégrinations du célèbre manuscrit auquel se rattachent de si nobles légendes et de si grands souvenirs[1].

1. Sur l'histoire de cette édition on peut consulter l'opuscule : Notes complémentaires sur le *Texte du Sacre*, Reims, librairie Michaud, 1901. Ajoutons que lors du passage de l'Empereur Nicolas II à Reims, au mois de septembre 1901, le texte original du manuscrit a été présenté par le maire de Reims à Sa Majesté l'empereur Nicolas II.

JULIE HASDEU

Parmi les élèves qui suivaient naguère les cours de la Sorbonne, on remarquait une jeune étrangère à l'air modeste, aux traits sympathiques, aux yeux profonds et doux. Elle avait passé son baccalauréat ès lettres au mois de juillet 1887. Elle se préparait à affronter le redoutable examen de la licence en philosophie.

Un jour elle cessa de paraître aux cours, où ses professeurs et ses camarades avaient remarqué son application exemplaire, sa rare intelligence, son infatigable assiduité; on apprit qu'elle était gravement malade; les médecins — ceci équivalait presque à une condamnation — ordonnèrent un séjour à Montreux, puis à Madère. Mais déjà la phtisie avait fait son œuvre; Julie Hasdeu ne put pas même

supporter ce climat de la Suisse romande, si clément d'habitude aux poitrinaires. Sa mère, éperdue, la ramena au pays natal; elle s'éteignit à Bucarest, le 29 septembre 1888, au moment même où les premiers vents d'automne commençaient à faire tomber les premières feuilles mortes. Dix semaines après elle aurait eu accompli sa dix-neuvième année.

C'est là une histoire bien banale, et le deuil qu'a laissé cette fin prématurée serait resté confiné dans un petit cercle de famille et d'amis, si Julie Hasdeu n'avait emporté en mourant les plus rares espérances, si elle n'avait pas laissé derrière elle des œuvres exquises et charmantes, qui méritent de conserver sa mémoire et qui lui assurent une place d'honneur dans la famille des poètes et des penseurs trop tôt disparus, des Tonnelé, des Guérin, des Jacques Richard, des Marie Bachkirtsev.

Elle était née le 14 novembre 1869, à Bucarest[1]. Son père, M. Bogdan Petriceïco-Hasdeu, professeur à l'Université de cette ville, directeur des

1. Julie Hasdeu était roumaine; mais son grand-père avait écrit en russe, son bisaïeul en polonais. Sans prétendre l'annexer au *Monde slave*, je demande la permission de la faire figurer dans ces études en raison des affinités ataviques qu'elle avait avec lui.

Archives du royaume, est l'un des érudits les plus profonds, l'un des écrivains les plus féconds de la Roumanie. Tour à tour historien, linguiste, publiciste, poète, auteur dramatique, il a abordé tous les genres littéraires avec une égale ardeur, presque avec un égal succès. Récemment, il a entrepris de couronner sa carrière scientifique par la publication d'un grand dictionnaire national, qui sera pour la Roumanie ce que l'œuvre de Littré fut jadis pour la France. Cet homme distingué voulut que sa fille fût digne de lui; il n'eut point à forcer chez elle la nature. Julie Hasdeu avait reçu tous les dons de l'intelligence, la vivacité de la perception, la sûreté de la mémoire, la persévérance dans le travail.

Dès l'âge de neuf ans, l'enfant s'essayait à écrire des satires contre ses professeurs, qui ne lui en voulaient guère; et, au sortir des classes du gymnase de Saint-Sava, elle ébauchait un essai de drame ou de tragédie sous le charme d'une représentation théâtrale à laquelle elle avait assisté la veille.

A l'âge de treize ans, son pays n'avait plus rien à lui apprendre; elle arrivait à Paris, suivait les cours du collège Sévigné, où la maturité précoce de sa pensée et de son style émer-

veillait les professeurs; puis, après avoir passé l'examen du baccalauréat ès lettres, elle abordait l'enseignement redoutable de la Sorbonne. Gracieuse, aimable et faite pour être aimée, elle menait dans le monde parisien la vie d'une ascète; à quatre heures du matin, hiver comme été, elle allumait sa lampe studieuse; merveilleusement douée pour les arts, elle rêva un instant les brillantes destinées du théâtre; la peinture et la musique l'attiraient tour à tour, mais ce qui dominait chez elle, c'était le besoin de penser. Après avoir quelque peu hésité, elle se tourna vers les austères études de la philosophie.

Elle suivait les cours de MM. Carrau et Séailles. Notre regretté collègue, M. Carrau, nous disait encore l'autre jour l'impression exquise que lui avait laissée le commerce fugitif de cette âme délicate.

Mais la muse chantait en elle, et elle lui donnait les heures les plus douces et les plus intimes de sa vie d'écolier. Ces heures, elle les prenait, hélas! sur le sommeil, sur le repos, sur la santé elle-même. Cette poésie, qui a charmé sa rêveuse adolescence, l'a peut-être tuée au seuil même de la vie. La flamme de la pensée brûlait dans

ce jeune cerveau avec tant d'intensité qu'elle a fini par dévorer tout entiers jusqu'aux grands ressorts de l'existence.

Dès l'âge de quinze ans, au sortir du collège Sévigné, Julie Hasdeu s'était essayée à écrire des vers dans notre langue; avec quel succès, on le verra plus loin. Les maîtres dont elle s'inspirait, ce n'étaient pas ces classiques qu'on apprend à l'école; elle allait tout droit aux modernes : à Lamartine, à Victor Hugo, à Musset, à Sully-Prudhomme, à Coppée. Mais ces poèmes, écrits pour elle seule et qu'elle n'a de son vivant, croyons-nous, communiqués à personne, elle les marquait d'une empreinte originale. Elle ne traduisait en vers que des impressions réelles. Elle ne savait de l'amour que ce qu'elle en avait lu chez les maîtres ou ce qu'elle pouvait soupçonner par des confidences ingénues:

L'amour au sournois regard
Est là qui nous guette,
Mais nous connaîtrons bien tard
Sa peine secrète....

Elle écrivait ces vers en septembre 1885; deux ans plus tard, au retour d'une soirée, elle notait les impressions que venait de lui faire éprouver

la vue de deux fiancés tendrement épris : « J'ai vu une de mes amies, belle et charmante, qui venait de se fiancer à un homme de trente ans, beau, intelligent, en tout point digne d'elle. Ils étaient là tous les deux, et je les trouvais vraiment gentils. Ils avaient l'air si heureux! Moi *qui me moque sincèrement de l'amour, ne l'ayant pas encore éprouvé*, je me disais en les regardant : Décidément ils sont heureux! Ils sont fous, mais ils sont heureux! Et, en rentrant, presque machinalement, j'ai composé ces vers:

S'il est vrai que les amoureux
Sont partout et toujours heureux,
En germinal comme en brumaire,
C'est qu'il n'est pas d'effroi pour eux,
Car ils ont foi dans la chimère.... »

Ce scepticisme aimable n'allait pas sans une pointe de mélancolie; comme beaucoup d'esprits supérieurs, Julie Hasdeu était timide; elle craignait de s'épancher, elle se repliait sur elle-même, elle semblait froide et indifférente à ceux qui ignoraient les rares qualités de son cœur et de son esprit. Elle se rendait compte de l'effet que pouvait produire sur certaines personnes cette froideur apparente, elle s'en excusait auprès de ses amis dans des vers délicats

que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entiers :

On dit qu'un cœur de femme est une étrange chose,
Que c'est un labyrinthe où la raison se perd :
C'est quand on le croit plein qu'il est le plus désert.
C'est quand il est heureux qu'il semble plus morose.

. . . .

Il souffre le premier à cacher sa douleur
Et saigne abondamment sous son masque rieur :
La nature l'a fait ferme et pourtant timide.

Il te faut donc mentir toujours, ô pauvre cœur!
Va, ne sois pas honteux s'ils t'appellent perfide,
Ta perfidie est un tribut à la pudeur.

Notre Paris, avec l'intensité de sa vie littéraire et artistique, avait conquis tout entière cette âme ardente; son souvenir poursuivait Julie Hasdeu même dans les trop rares visites qu'elle faisait à son pays natal. Dans des vers datés de Bucarest, septembre 1887, elle se plaisait à évoquer le Paris du Moyen Age, la ville des escholiers, des ribauds et des moines, et à lui opposer le Paris moderne :

Où la science est reine, où tous les arts sont rois;
Honte à qui, sans fléchir le genou, le contemple!

Mais la capitale du monde intellectuel, avec toutes ses splendeurs, n'était cependant pour la

jeune Roumaine qu'un lieu d'exil; dans une pièce exquise, où l'on sent d'ailleurs l'influence évidente de M. Sully-Prudhomme (*la Rose au Vase*), elle se comparait à la fleur arrachée au sol natal et qui meurt du regret des jours envolés :

Le souvenir qui la dévore,
Qui la consume lentement,
C'est l'ombre des bois qu'elle adore,
C'est l'azur chaud du firmament.

Bien plus que l'eau dont on l'arrose,
Pour retrouver son teint vermeil
Elle aimerait, la pauvre rose,
Sentir un rayon de soleil.

Telle je suis, ô fleur flétrie,
Arrachée à mon sol natal :
Je languis loin de ma patrie
Comme toi dans ton fin cristal.

A force de languir, la rose finit par s'effeuiller tout à fait; la pensée de la mort avait de bonne heure hanté Julie Hasdeu. En mars 1888, au moment même où ceux qui l'entouraient commençaient à concevoir sur sa santé les plus graves inquiétudes et s'efforçaient de lui faire entrevoir l'espérance mensongère d'une prochaine guérison, elle envisageait avec une sérénité bien rare pour son âge et son sexe l'idée de l'éter-

nelle séparation. Est-ce bien une jeune fille de dix-huit ans qui a écrit ces vers si fermes, empreints d'une philosophie si haute et si résignée ?

Je ne hais point la vie et ne crains pas la mort,
Car la mort est féconde et source de lumière,
Ce n'est pas d'un sommeil éternel que s'endort
Le mourant qui s'affaisse en fermant la paupière.

Mais l'âme prend sa course et dans un autre monde
Va dans de nouveaux corps tour à tour aborder,
Comme une coupe-fée où l'on boit à la ronde,
Dont chacun a sa part, sans jamais la vider.

Le corps même qui reste ici-bas solitaire,
Quand l'âme l'a quitté pour s'envoler ailleurs,
Sert encore au travail incessant de la terre,
Et ce sont nos cercueils qui la parent de fleurs.

. . . .

« La vie, disait-elle encore dans un cahier de *Pensées* dont nous ne connaissons que de trop rares fragments, la vie, c'est une rivière qu'on traverse à la nage; ceux qui arrivent le plus tôt à l'autre bord sont les plus heureux. » Et la mort finissait par lui apparaître comme le but désiré; elle chantait un véritable hymne en son honneur.

Voici des vers datés du 16 avril 1888, deux ou trois semaines avant le départ de Julie

Hasdeu pour cette patrie roumaine qu'elle aimait tant, cinq mois avant le suprême départ pour cette patrie idéale dont rêvait son âme inquiète. Elle n'a même pas eu le temps de les revoir ni de les corriger. A notre avis il méritent de prendre place parmi ce que la poésie contemporaine a produit de plus exquis et de plus élevé :

Allons mon âme, allons bien loin,
Allons dans l'invisible espace.
. . . .

Allons-nous-en dans l'infini
De l'idéal sonder les cimes,
Errer dans les hauteurs sublimes,
Dans le ciel bleu, séjour béni....
. . . .

O viens! ainsi nous jouirons
Du bonheur dans sa plénitude.
Si la route nous semble rude,
A la fin nous arriverons,
Et puis là-haut nous goûterons
Le silence et la solitude.

Et nous dévoilerons soudain
L'éternel et profond mystère
Que l'infini s'obstine à taire
A l'homme qui le cherche en vain;
Et nous sourirons de dédain
Aux vains systèmes de la terre!
. . . .

Hélas! ineffable tourment!
Ame qui te sais immortelle,

Tu voudrais bien ouvrir ton aile
Et t'élancer au firmament,
Mais tu ne peux — cruel tourment!
Te délivrer du corps rebelle.

En vain tu prends un fol essor
Afin de rêver solitaire,
De rêver au problème austère
Comme un avare à son trésor;
Le corps t'arrête en ton essor,
Et malgré toi t'attire à terre.

Mais patience! il vient un jour
Où l'âme n'est plus prisonnière,
Où brisant son entrave, et fière,
Elle s'élance avec amour
Vers son aérien séjour
Pour s'y noyer dans la lumière!

O mon âme! ayons bon espoir,
Dieu, sans doute, a marqué notre heure;
Jamais l'éternité ne leurre;
Un beau jour amène un beau soir;
O mon âme, ayons bon espoir,
Car si tout passe, Dieu demeure!

C'est dans ces hautes et sereines pensées que Julie Hasdeu s'est endormie. Elle est morte de la phtisie, dit la médecine; du désir du vrai, de la soif de l'infini, dit une science plus haute et plus idéaliste.

Le charmant volume qui nous arrive de Bucarest l'a fait revivre pour ceux qui l'ont connue; il mérite d'être lu par tous ceux qui aiment la poésie élevée et sincère.

La France était pour Julie Hasdeu la patrie même de l'intelligence. Gardons pieusement le souvenir de cette jeune étrangère, qui rêvait une place parmi nos maîtres et dont le nom mérite d'être inscrit à côté des leurs.

L'ART DE VOYAGER EN RUSSIE

Un voyage en Russie était autrefois une affaire d'État. Aujourd'hui, on va aussi facilement à Moscou, voire même à Vladikavkaze ou à Tomsk que l'on allait naguère en poste à Bordeaux ou à Marseille.

Il n'est nul besoin avant de partir de faire son testament. Il suffit d'avoir un passeport bien en règle et une bourse suffisamment garnie.

Si grande que soit l'affection des Français pour leurs alliés les Russes, nul d'entre nous n'a encore eu l'idée de publier, que je sache, un bon guide pratique du touriste en Russie et force nous sera de recourir à des livres étrangers : le guide Murray anglais ou, ce qui vaut mieux, le Bædeker allemand qui a eu l'attention délicate d'éditer pour nous une édition française.

Le futur voyageur fera bien de méditer les conseils pratiques que donne cet excellent guide. Quelque désir qu'il ait de s'instruire en voyageant il devra emporter avec lui le moins de livres possible. La douane russe ne badine point avec les livres étrangers ; elle commence par les confisquer et comme elle ne se pique point d'en apprécier la juste valeur, elle les expédie au prochain bureau de censure où vous êtes libre d'aller les réclamer. Si votre tournée ne dure que six semaines, vous avez beaucoup de chance pour rentrer en occident avant que les volumes saisis aient été examinés.

La censure russe, qu'on ne l'oublie pas, est excessivement pointilleuse : il est des vérités historiques ou sociologiques que tous les gens éclairés connaissent en Russie mais que nul n'a le droit de lire imprimées.

La meilleure histoire de Russie que nous ayons dans notre langue — celle de M. Rambaud — a dû faire une édition spéciale avec cartons pour être admise à circuler librement dans l'empire.

Il y a mieux. Le voyageur peut se voir exposé à des désagréments sérieux si, au lieu d'envelopper ses effets dans du papier d'emballage gris

ou bleu il s'est avisé de les empaqueter dans des fragments de journaux. La douane russe ne sait pas si les papiers imprimés contiennent ou non de la prose subversive et dans le doute.... La première condition pour faire un voyage avec agrément et profit, c'est de n'avoir pas à entrer en conflit dès le début avec la douane... ou ce qui est bien pis encore avec la censure. Il ne suffit pas d'être en règle avec ces deux pouvoirs. Il faut compter aussi avec le redoutable passeport. Il est entendu que le vôtre est parfaitement régulier, que vous l'avez fait viser à un consulat de Russie : après une heure d'attente à la station frontière vous voici entré dans l'empire. Hélas la préoccupation de ce bienheureux passeport va vous poursuivre pendant tout le voyage. A peine serez-vous descendu dans la chambre d'hôtel, que sans avoir le temps de secouer la poussière de vos sandales vous vous verrez réclamer le document fatal; je suppose qu'une demi-heure après votre arrivée vous receviez une dépêche vous invitant à rebrousser chemin ou à continuer brusquement votre voyage. Impossible, vous êtes prisonnier jusqu'au lendemain matin. Sans doute, dans certains cas, on pourra faire jouer auprès de la police des influences extraordinaires

ou des moyens d'action extra-légaux. Mais le mieux est de patienter et de se souvenir que le temps n'a pas, en Russie, la même valeur que chez nous.

Ce n'est pas seulement en Russie que l'obligation du passeport et du visa peut mettre le voyageur en fort mauvaise posture : c'est aussi dans les pays limitrophes : l'Allemagne, l'Autriche ou la Turquie qui, pour raison de police, de finances ou pour se venger des ennuis infligés à leurs nationaux dans l'empire du tsar, réclament à leur tour un passeport visé par leur agent consulaire de tout voyageur russe, français, anglais, allemand sortant dudit empire pour rentrer en Europe.

Il y a quelques années, j'étais allé en Russie chargé d'une mission de notre gouvernement avec un passeport diplomatique. Tant que je fus en Russie tout marcha fort bien. Au retour j'eus l'idée de revenir par l'Allemagne *via* Varsovie, Thorn, Posen, Berlin. Je voulais étudier en passant la Pologne prussienne.

Je rentrais en Allemagne par la station frontière d'Otfloczin : un gendarme prussien réclama les passeports. Je tendis le mien avec la conscience pure du voyageur qui se sait en règle

avec toutes les obligations internationales et même un peu au-dessus d'icelles. Au bout de quelques minutes, le gendarme revint, rendit les passeports aux autres voyageurs et me pria de descendre pour aller conférer avec le *herr major* chargé du service de la station frontière.

Une conversation, fort courtoise d'ailleurs, s'engagea :

« Monsieur le major, mon passeport ne serait-il pas en règle? Vous avez dû remarquer que c'est un passeport diplomatique.

— Sans doute, monsieur le professeur, mais il ne porte pas le visa du consulat impérial allemand. Je ne puis vous laisser entrer dans l'empire.

— Monsieur le major, la chose est grave : je me verrai dans l'obligation d'en référer à mon gouvernement.

— Libre à vous, monsieur le professeur. Mais je suis obligé d'appliquer les règlements, même au personnel diplomatique. J'ai dû arrêter ici dernièrement, pour le même motif, Son Excellence l'ambassadeur d'Espagne près la cour de Russie et le comte d'Adlerberg, ministre des domaines de Sa Majesté l'empereur Alexandre II. »

Tandis que nous poursuivions cette conversa-

tion, le train filait sur Thorn en emportant mes bagages que j'avais fait enregistrer pour cette ville. Par bonheur j'avais gardé à la main un sac de voyage.

« Alors, monsieur le major, il ne me reste qu'à retourner à Varsovie pour demander un visa à votre consul et déposer ma réclamation entre les mains du nôtre.

— Hélas! monsieur le professeur, vous n'avez pas de train sur Varsovie avant demain matin huit heures. (Il était trois heures du soir.) Il vous faut passer la nuit ici; mais rassurez-vous ; votre cas est prévu; le restaurateur de la gare a des chambres pour les étrangers. »

Force fut bien de se résigner. En même temps que moi se trouvait arrêtée une dame russe qui se rendait à Kissingen et qui, pour son malheur, ne savait pas un traître mot d'allemand. Elle se voyait *arestantka* (prisonnière) et, qui sait, expédiée peut-être en quelque Sibérie prussienne. Je la rassurai et promis de lui servir d'interprète.

La gare d'Otfloczyn est située à 2 ou 3 kilomètres du village au beau milieu d'une forêt de sapins. La nuit nous offrit un spectacle aussi grandiose qu'imprévu. Un coin de la forêt flam-

bait — grâce à Dieu, assez loin de nous. Le lendemain matin, à l'heure du premier déjeuner, le *herr major* reparut.

« Eh bien, monsieur le major, lui dis-je, au revoir, à demain; nous repartons à huit heures pour Varsovie.

— Il y a peut-être moyen de ne pas faire le voyage, répliqua le major. Le vice-consulat allemand le plus proche d'ici est celui de Nieszawa sur la Vistule. Or le vice-consul, peut, s'il le trouve convenable, envoyer un visa télégraphique. Voulez-vous que nous essayions de le lui demander? Vous aurez à payer le prix de la dépêche et de la réponse, mais cela vous coûtera meilleur marché que le voyage à Varsovie.

— Soit, essayons. »

Le major se rendit au bureau télégraphique et revint quelques minutès après :

« Le temps est beau, dit-il, vous n'avez rien à faire de la matinée. Voulez-vous que je vous montre nos environs qui sont fort beaux? »

L'invitation était trop tentante pour être refusée. Nous nous engageâmes dans d'admirables forêts de sapins

ténébreuses et douces
Où le silence dort sur le velours des mousses.

Nous gravîmes une éminence dénudée d'où la vue plongeait à l'infini sur le bassin de la Vistule. Nous dévalâmes vers le ruisseau qui, à cet endroit, constituait la frontière des deux empires.

Nous nous heurtâmes à un grand diable de Cosaque préposé à la surveillance du *cordon* (c'est ainsi qu'on nomme la frontière en style officiel). Il m'apprit que si j'essayais de franchir ce *cordon* ailleurs qu'au bureau de douane, j'aurais à payer je ne sais combien de roubles d'amende.

Ainsi la Russie et l'Allemagne me rejetaient également. C'était bien la peine d'avoir un passeport diplomatique!

Un peu plus loin, sous un bouquet d'arbres, nous aperçûmes du côté allemand un modeste cabaret.

« Entrons là, dit le major, cet air vif m'a creusé l'estomac. Je prendrais bien un butterbrod et un verre de brandwein. Et je vous montrerai comment on fait la contrebande.

— La contrebande au détriment de qui?

— De la Russie, bien entendu.

— Comment, herr major, vous êtes chargé de la police de la frontière et cela vous amuse de voir faire la contrebande?

— Mais puisque c'est à notre profit. »

L'alliance de la Russie et de l'Allemagne était en ce temps-là beaucoup plus intime qu'aujourd'hui. Le mot me parut quelque peu bismarckien.

J'en fis courtoisement l'observation au major qui se contenta de hausser les épaules en répétant :

« Mais puisque c'est à notre profit. Moi je ne suis pas chargé des intérêts économiques de la Russie. »

Nous entrâmes dans le petit cabaret. Tandis que nous savourions la bière et le butterbrod, un spectacle plaisant s'offrit à nos yeux.

Des paysans polonais venus de l'autre côté de la frontière arrivaient. Avaient-ils exhibé des passeports? je ne sais. Ils échangeaient un coup d'œil avec le cabaretier.

De dessous leurs vestes ou leurs blouses, ils retiraient des vessies de porcs, soufflaient dedans et les tendaient au cabaretier qui les remplissait d'alcool allemand, puis ils se les attachait sous les aisselles, dans le dos, autour des reins et filaient vivement vers quelque point de la frontière russe où ils étaient sûrs d'échapper à l'œil inquisiteur du douanier ou du gendarme. Je crois

bien décidément qu'ils n'avaient pas de passeports. Le *herr major* se tordait de rire.

L'heure de midi nous rappela vers la gare où le dîner nous attendait. Au moment où nous étions en train de déguster un café de *surrogat*[1], le major revint triomphant. « Vous êtes libre, dit-il, le vice-consul de Nieszawa vient de nous envoyer un laissez-passer télégraphique. » Nous réglâmes les frais et à trois heures nous prîmes congé de l'aimable major. Il échangea sa carte avec moi et promit de venir me voir si jamais les circonstances l'amenaient à Paris.

Ce contretemps m'avait, en somme, plus diverti qu'ennuyé. Mais il est des circonstances dans la vie où un retard forcé de vingt-quatre heures peut causer des inquiétudes mortelles, des préjudices considérables. Aussi je vous invite, cher lecteur, à ne négliger aucune des formalités indispensables pour entrer dans l'empire de Russie ou pour en sortir sans difficulté.

Un autre point sur lequel je crois devoir insister, c'est l'intérêt qu'il y a pour le voyageur intelligent à savoir le plus qu'il pourra de langue russe. Le minimum que j'exige de lui c'est la

1. Nom allemand de la chicorée.

connaissance de l'alphabet. C'est à mon avis se mettre dans un état d'infériorité humiliant que de voyager dans un pays dont on ne peut même pas déchiffrer les enseignes. Il ne faut pas s'exposer à mourir de faim en face d'une maison sur laquelle on s'oblige à lire

PECTOPAH

alors qu'il serait facile de lire

RESTORAN = RESTAURANT

mot qui se comprend dans toutes les langues. Il importe surtout de prévenir le touriste contre ce préjugé menteur qui lui représente tous les Russes comme familiers avec le français. N'en déplaise à notre amour-propre national et hélas! à notre indolence, rien n'est plus faux que cette assertion. Sans doute on parle français en Russie dans un certain nombre de familles aimables, intelligentes, hospitalières, qui parfois savent si bien notre langue qu'elles ont oublié la leur[1]. En revanche, en dehors des grandes villes,

1. En 1880 j'étais à Moscou, en mission. On savait que je devais prendre la parole dans un banquet. Un orateur se lève et fait entendre un discours *en russe*, avec un accent épouvantable. « Qui parle ainsi? demande un de mes voisins. — Parbleu, ce doit être le délégué français. » Or le malencontreux orateur était un Russe pur sang, représentant d'une famille célèbre, mais plus familier peut-être avec Paris qu'avec Saint-Pétersbourg.

Pétersbourg, Moscou, Odessa, Varsovie, Kiev, vous avez bien des chances d'échouer dans des hôtels ou dans des magasins où le français est aussi peu pratiqué que le sanscrit, où il n'est parlé par personne ou par un unique employé *rara avis* sur lequel le patron ou le client réussit rarement à mettre la main. Qu'on me permette encore un souvenir personnel.

En 18.., j'étais à.... Le consul de France m'accueillit le plus galamment du monde : « Je suis fort bien vu ici, me dit-il, d'abord je sais le russe et cela me rend la vie fort agréable. » Je le félicitai de cette supériorité assez rare chez nos compatriotes, mais au premier mot qu'il échangea avec son domestique je m'aperçus qu'il avait encore beaucoup à apprendre. Il m'emmena déjeuner dans un restaurant célèbre. A peine arrivé il demanda qu'on lui envoyât le *frantsousky tcheloviek* (le garçon français), mais ledit garçon était en voyage et force fut de recourir aux services de ses camarades russes.

Sur les cartes des grands restaurants, le menu est généralement rédigé sur deux colonnes en russe et en français. A vrai dire, le français est parfois assez peu intelligible. On y lit : *Ce plat ne se fait que par ordination* (c'est-à-dire sur

commande); poisson *obernoua* (sic) veut dire au beurre noir. Mon aimable amphytrion était arrivé à composer un menu fort convenable. Tout à coup il se frappa le front d'un air embarrassé :

« Cher monsieur, je voulais vous offrir une demi-bouteille de Château-Yquem ; j'ai complètement oublié comment on dit *demi* ». Je dus lui venir en aide pour nous mettre en état de déguster un château-yquem dont je ne garantis pas l'authenticité. Il existe en Russie un français de convention qui n'est pas toujours intelligible pour nous : ainsi *un royal* veut dire un *piano à queue*. Demeurer au *bel étage* veut dire demeurer au premier, etc. Il ne serait pas sans intérêt de faire un lexique spécial de ce français archaïque ou exotique.

Sauf pour certains articles de haute fantaisie, le commerce russe ignore absolument les langues étrangères. Parcourez en flânant le *gostiny dvor* de n'importe quelle ville, ce prodigieux bazar où l'on vend tous les produits manufacturés depuis les mouchoirs de poche jusqu'aux cercueils les plus confortables, je vous défie bien, surtout en province, d'y faire entendre un mot de français. Il faudra, pour vous tirer d'affaire, recourir au secours de quelque ami russe qui prendra vos

intérêts. Car au *gostiny dvor*, il faut terriblement marchander. Si vous devez recourir aux soins mercenaires de quelque garçon de place ou interprète patenté, vous serez deux fois volé, d'abord par le marchand, ensuite par votre guide qui ne manquera pas de prélever une forte commission.

En tout pays, ceci est une vérité banale, mais on ne saurait trop la répéter à des Français, il faut parler la langue des indigènes. En Russie, la connaissance de l'idiome national ne constitue pas seulement un bénéfice, mais une jouissance pour le voyageur avisé qui sait faire causer les gens du peuple, les izvostchiks[1], les domestiques, les petits marchands et qui peut se donner le plaisir d'observer l'âme russe dans toute sa naïveté. Ce n'est pas à Paris que vous entendrez un cocher gratifié d'un généreux pourboire vous dire « qu'il priera le bon Dieu pour votre santé ».

De mes conversations avec les gens du peuple en Russie, j'ai rapporté des souvenirs beaucoup plus savoureux que ceux que m'ont laissé les salons pétersbourgeois ou moscovites. Le peuple russe est encore dans l'enfance, il a la simpli-

1. Cochers.

cité, la naïveté de cet âge heureux. Il la garde dans ses conversations, dans ses manifestations religieuses, dans ses excès, dans ses transports d'ivrognerie qui, chez nous, se traduiraient par des violences ou des injures et qui chez lui aboutissent à des larmes, des embrassements, des génuflexions, des prosternements ; il la garde dans cette langue si caressante, plus caressante peut-être que l'italien où les mots de *petit père*, *petite mère*, *petite colombe*, *petite âme*, *petit oncle* reviennent à tout propos ; il la garde dans la naïve conception qu'il se fait du monde, dans la manière plus naïve encore dont il exprime ses idées embryonnaires ; mes domestiques ont toujours fait ma joie durant mes séjours en Russie.

J'en avais un à Moscou qui répondait au nom harmonieux de Nicanor. C'était le meilleur fils du monde — un peu ivrogne pourtant. Je faisais tout ce que je pouvais pour le corriger.

Il y avait, en ce temps-là, à Moscou une exposition fort intéressante. Nicanor aurait bien voulu la voir ; mais l'entrée coûtait un rouble et le rouble en 1872 valait 3 fr. 45 [1]. C'était bien cher pour un pauvre diable.

1. Il ne vaut plus aujourd'hui que 2 fr. 65. Il a été converti !

« Nicanor, lui dis-je un jour, si tu ne te grises pas de toute la semaine, je te payerai l'exposition dimanche prochain. »

Le misérable me prit au mot, observa pendant huit jours une sobriété exemplaire. Je dus m'exécuter.

« Nicanor, je te paye l'entrée à l'exposition, mais à une condition, c'est que tu me raconteras ce que tu auras vu de plus intéressant. »

Nicanor me revint le soir émerveillé.

« Ah! barine, j'ai vu des choses... des choses extraordinaires. Mais, ce que j'ai vu de plus beau, de plus étonnant, c'est la manière dont les chiens fabriquent de la ouate avec leurs pattes. »

Il y avait à l'exposition un pavillon consacré à la poste russe où l'on avait représenté tous les moyens de transport employés dans l'empire pour distribuer la correspondance. On y voyait le wagon-poste, le *iamtschik*, le traîneau sibérien traîné par des chiens. Dans une serre recouverte en verre bleu de façon à donner l'illusion de la lumière polaire, on avait figuré un traîneau de grandeur naturelle, auquel étaient attelés quatre chiens empaillés, avec un indigène, un mannequin représentant un Toungouse, sur le siège.

Les quatre chiens étaient à moitié enfouis dans la neige figurée par de la ouate parsemée de mica; l'illusion était complète, pas pour tout le monde cependant, puisque Nicanor avait vu dans cette ouate un produit fabriqué par les chiens!

N'eussé-je tenu dans ma vie que cette seule conversation en langue russe, je n'aurais point regretté la peine que je me suis donnée naguère pour l'apprendre.

Sans doute, l'usage du français est très répandu dans la société russe, mais pas tant que nous le croyons. Même parmi les intellectuels, la pratique n'en est pas si fréquente que notre paresse se plaît à l'imaginer. J'ai beaucoup fréquenté Pisemsky, l'un des maîtres du roman russe; j'ai rencontré plusieurs fois Dostoïevsky, ni l'un ni l'autre ne parlaient le français avec aisance.

Dans le monde savant que j'ai beaucoup fréquenté, on comprend beaucoup le français, mais tout le monde ne le parle pas. Les femmes, grâce à l'excellente éducation des *instituts*, m'ont paru en général le manier avec beaucoup plus de facilité que les hommes. D'ailleurs, si l'on veut bien connaître un pays, ce ne sont pas seulement les intellectuels qu'il faut fréquenter. Croyez-vous qu'il n'y a pas beaucoup à apprendre dans

la conversation des prêtres ou des moines, dans celle des marchands ou des petits employés? Visiter un pays dont on ignore la langue, dût-on être accueilli le plus cordialement du monde dans les salons et les châteaux cosmopolites, c'est s'enlever, non seulement des moyens d'instruction, mais même des jouissances délicates.

Nulle société au monde n'est peut-être plus accessible à l'étranger que la société russe. Nous autres occidentaux nous vivons sur la maxime *time is money*; nous entr'ouvrons — pas tous — une fois par semaine notre intérieur; le reste du temps notre vie est close. Il n'en est pas de même en Russie grâce au *samovar*[1]. Une ou même plusieurs fois par jour, cette merveilleuse machine réunit autour d'elle toute la famille. Petits et grands se rassemblent pour déguster le thé parfumé dont la maîtresse de la maison fait toujours les honneurs. Le samovar est accompagné de diverses friandises, sandwichs, gâteaux, viandes, fruits.

Or, dans beaucoup de familles russes, le samovar est à la disposition, non seulement de la famille, mais des amis, des étrangers présentés. Entre qui veut à l'heure du thé.

1. Appareil à faire bouillir l'eau chaude pour le thé.

Si la femme russe joue dans le monde intellectuel russe un rôle si considérable, elle le doit au *samovar*. Chez nous les hommes vont au café, tandis que les femmes se livrent aux douceurs du five o'clock; les Allemands vont à la *kneipe*, tandis que les femmes dégustent ensemble le *café blanc* (Kaffeegesellschaft). En Russie, le samovar réunit autour de la maîtresse de maison non seulement les membres de la famille mais les privilégiés admis à jouir de ses bienfaits. Les tasses de thé se multiplient, les propos s'échangent, la conversation devient générale et tout en faisant tourner le robinet du samovar, en rinçant les tasses sans cesse renouvelées, la maîtresse de maison dirige la conversation et, grâce à l'instruction si vaste, si variée qu'elle a reçue au gymnase ou à l'institut, elle joue derrière la bouilloire rebondie le rôle que jouaient naguère dans leur ruelle les belles dames de l'hôtel de Rambouillet. Souvenez-vous qu'autour du samovar il y aura toujours quelque invité peu familier avec notre langue. C'est peut-être quelquefois le causeur le plus intéressant.

Aimez le *samovar*, recherchez-le, mais craignez-en l'abus et les dangers. Les Russes y trouvent tant de charme qu'ils passent autour de

lui des nuits entières dans la fumée des cigarettes. Plus d'un a dû à ces excès, en apparence inoffensifs, de graves dérangements du système nerveux. Excités par une sorte d'ivresse, les cerveaux se surmènent et à la longue finissent par se détraquer. Souvenez-vous de cette page de Tourguenev :

> Il se produit un vacarme grandiose. De même que dans l'air encore tiède de l'automne tournoient et se croisent rapidement les premiers flocons de neige, de même dans l'atmosphère échauffée de la salle tourbillonnent, se heurtent, se pressent les mots : progrès, gouvernement, littérature, question des femmes, question religieuse, question des tribunaux; classicisme, réalisme, communisme, nihilisme; international, clérical, capital; administration, organisation, association et même cristallisation [1].

Gare, surtout pour les étrangers, à l'abus des cigarettes, du thé nocturne et des dissertations qui les accompagnent. Je connais de jeunes Français qui, partis fort sains pour la Russie, en sont revenus fort détraqués.

Le lecteur ignorant de la langue russe ne sera jamais en Russie qu'un simple touriste, une machine intelligente aux mains de quelque cicerone. A celui-là je recommanderai surtout la

1. *Terres Vierges.*

visite des grandes villes, des musées, des paysages classés. La Finlande avec ses lacs et sa cascade d'Imatra, la Crimée avec ses montagnes et sa côte d'azur, le Caucase avec ses populations pittoresques et ses cimes neigeuses l'attireront particulièrement, mais il n'aura pas vu la Russie proprement dite. Elle a bien son charme avec ses grandes forêts dormantes, ses plaines infinies, ses étangs glauques, ses villages déjetés, ses villes polychromes sur lesquelles étincellent les coupoles d'or et d'argent, ses kremlins dominés par les tours pyramidales qui flanquent les blanches murailles crénelées. A ceux qui veulent connaître la vraie Russie, je conseille de l'aborder par Pskov où ils auront tout d'abord la sensation d'un monde nouveau, de pousser jusqu'à Pétersbourg, — qu'ils n'oublient surtout point d'admirer les îles et de contempler un coucher de soleil sur la Néva, — puis de gagner l'ancienne Novgorod et le lac Ilmen, enfin après un arrêt à Tver, d'établir leur quartier général à Moscou.

C'est là que bat vraiment le cœur de la Russie, là que le voyageur intelligent et instruit peut avoir sans cesse des impressions nouvelles soit qu'il s'attarde au palais du Kremlin, à la maison

des boïars Romanov, aux sanctuaires splendides, extraordinaires, comme celui du bienheureux Basile; aux riantes campagnes de Sokolniki ou du parc Petrovsky, soit qu'il aille flâner à la tour de Soukharev, étudier l'art russe au musée Tretiakov, visiter les *Riady*[1] dont le luxe moderne me fait regretter l'ancien *Gostiny-Dvor* ou qu'il s'oublie à contempler les ballets des grands théâtres, à savourer les opéras des maîtres nationaux, la musique des tziganes, ou, s'il en est capable, à écouter les incomparables artistes du *petit théâtre*, ou, pour descendre à des plaisirs moins nobles à déguster la cuisine russe au *Bazar Slave* ou à l'*Ermitage*.

Qu'il n'oublie pas surtout d'aller saluer au nord de Moscou, sur la ligne d'Iaroslavl, l'incomparable sanctuaire de la Trinité et s'il a la bonne fortune d'assister à quelque pèlerinage, il pourra se glorifier d'avoir vraiment vu un spectacle nouveau et savouré des sensations inconnues. Je n'oserais lui conseiller de pousser jusqu'à Arkhangelsk et pourtant les îles Solovetsk avec leur monastère mériteraient aussi une visite. Mais je tiens compte du temps et je veux ménager la

1. Galeries commerciales dans le genre de nos passages.

santé de mon voyageur. Je le mettais tout à l'heure en garde contre les dangers que peut lui faire courir la mauvaise hygiène des Russes; dans les excursions lointaines qu'il se méfie des conditions climatériques de leur pays. On ne songe chez nous qu'à ses hivers; ses étés ne sont guère moins redoutables. Sous certaines latitudes le soleil ne quitte presque point l'horizon : les journées sans nuit sont particulièrement fatigantes; aux ardeurs du soleil qui brûle le visage se joignent la poussière qui ronge la gorge et les poumons et parfois les miasmes paludéens. Il faut savoir être prudent.

L'un des moyens les plus agréables de voyager en Russie c'est de descendre son grand fleuve, le Volga, sur les bateaux confortables qui le desservent depuis Tver jusqu'à Astrakhan. Que d'étapes intéressantes : Iaroslavl, le berceau du théâtre russe; Kostroma, avec son vieux kremlin; Nijny-Novgorod, avec cette foire unique en Europe, si gaie à voir quand le Volga et l'Oka unissent sous l'opulente cité leurs ondes argentées chargées de lourds bateaux, si triste quand les eaux basses laissent voir les fonds vaseux des grands fleuves alanguis.

De Kostroma ou de Nijny, le voyageur curieux

des souvenirs anciens, aura l'idée d'aller rechercher les vieux foyers historiques de la Russie : Souzdal et Rostov. A Kazan il aura la bonne fortune de voir de près les Tartares dans leur ancienne capitale. De là il pourra, si le cœur lui en dit, rayonner chez les Bachkirs, les Ostiaks et les Tcherémisses. Ces études de l'humanité sous ces diverses formes sont à mon avis le véritable objet d'un voyage intelligent. Pour moi, je ne me suis jamais mis en route sans me rappeler le précepte du poète anglais :

The proper study of man is mankind[1].

Si de Kazan le touriste veut descendre le beau fleuve jusqu'à Astrakhan, si là il se laisse emporter sur la Caspienne jusqu'aux prestigieuses régions du Caucase, je n'ai pas de sérieuses objections à lui faire. Mais s'il est venu pour étudier vraiment la Russie, je l'engagerai à rentrer en occident par la voie Orel-Kharkov. Là il atteindra la frontière du monde petit-russien qui lui offrira, s'il sait regarder et entendre, tout un monde de jouissances et d'impressions nouvelles. Qu'il ouvre les oreilles toutes grandes

1. Pope, *Essai sur l'homme.*

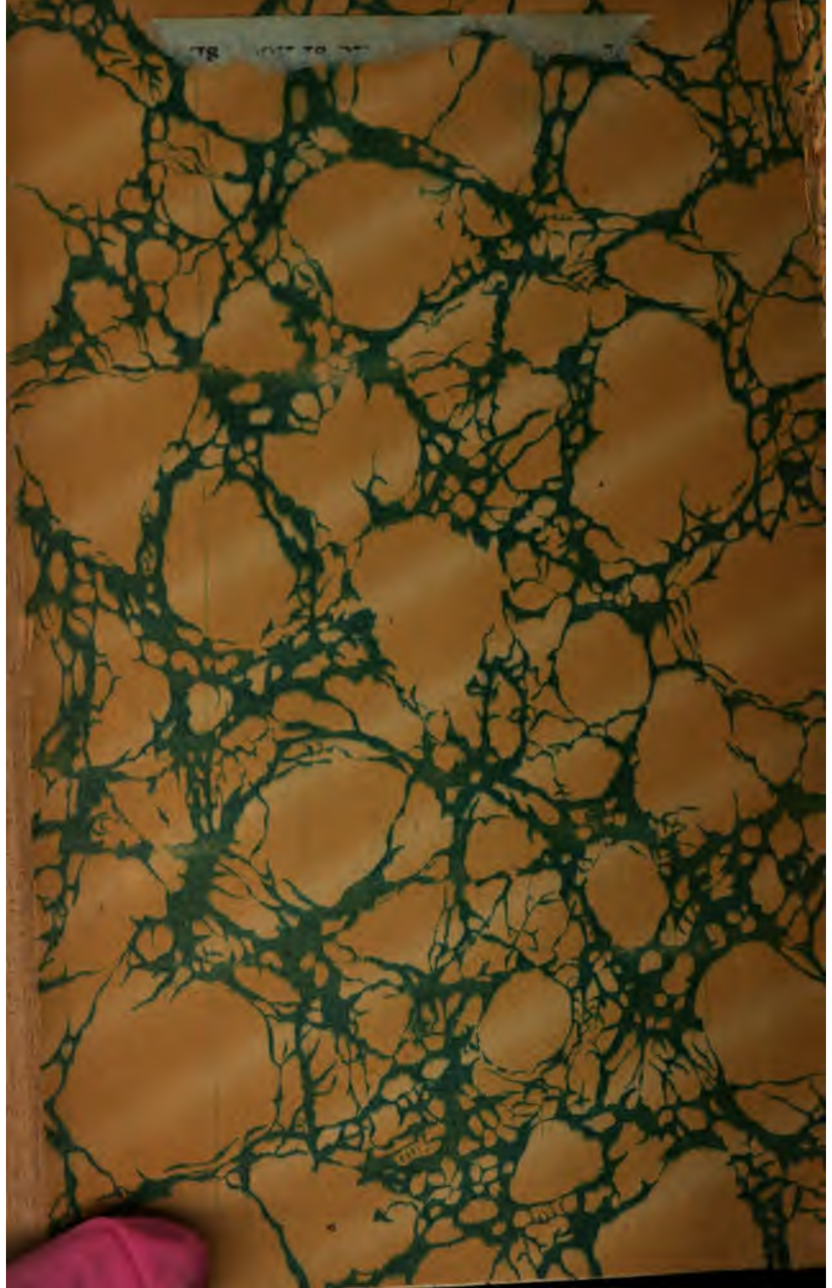
aux délicieuses mélodies de la Petite-Russie, qu'il sache comprendre le charme de ses steppes si divinement chantées par Gogol. Il terminera par Kiev son pèlerinage à travers la Russie; il visitera sa *lavra*[1], comme il a visité celle de la Trinité; il descendra dans les catacombes où dorment les saints des anciens jours. Il relira avant de repasser la frontière les antiques annales de la Russie, il réfléchira sur cette histoire dont les trois grandes étapes ont été Kiev, Moscou, Saint-Pétersbourg et s'il a bien compris comment sur un espace si vaste tant d'éléments divers se sont combinés pour faire un empire si puissant, j'estime qu'il n'aura pas perdu son temps et qu'il aura su voyager.

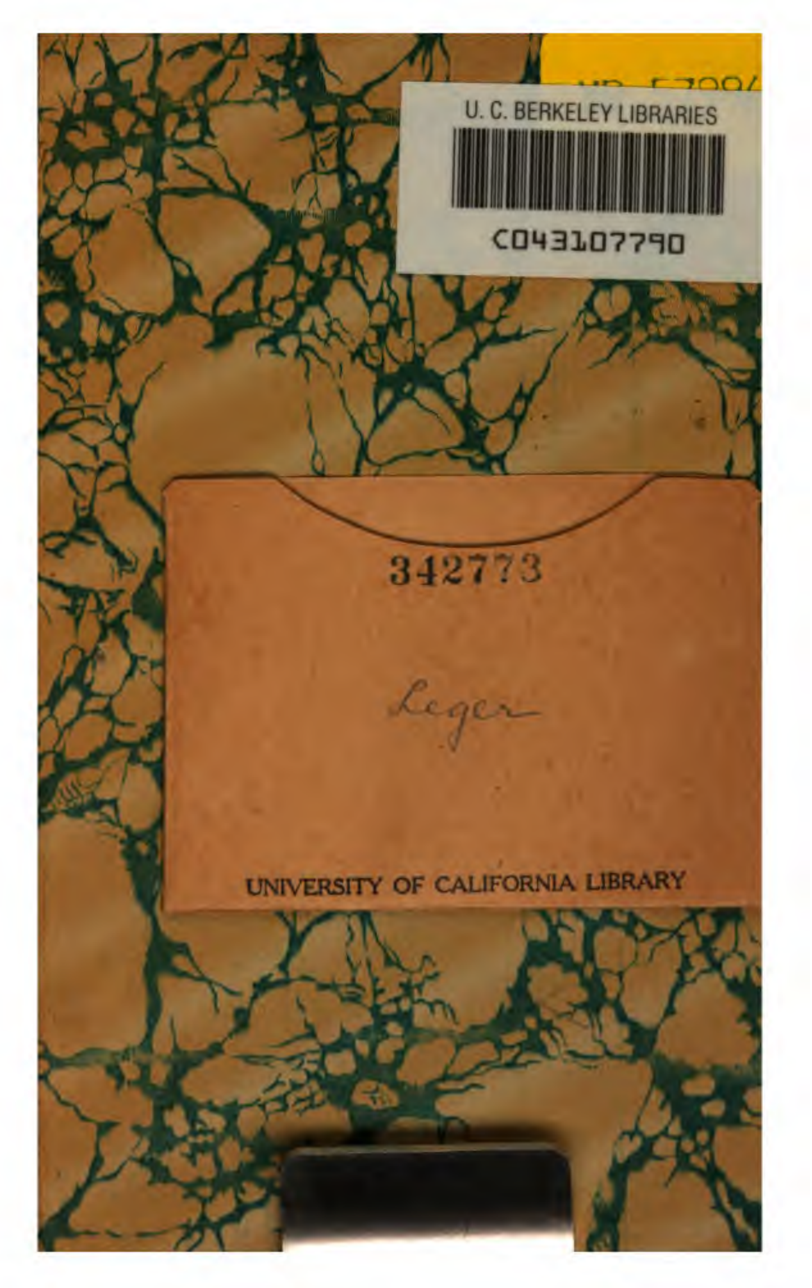
1. Monastère.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.





U. C. BERKELEY LIBRARIES
C043107790
342773
Leger
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

